



**HAL**  
open science

# Études de pratiques interprétatives de documents numérique : apports des sciences de la culture. Mémoire de synthèse

Maryvonne Holzem

## ► To cite this version:

Maryvonne Holzem. Études de pratiques interprétatives de documents numérique : apports des sciences de la culture. Mémoire de synthèse. Linguistique. Université de Rouen Normandie, 2019. tel-02358272

**HAL Id: tel-02358272**

**<https://shs.hal.science/tel-02358272>**

Submitted on 11 Nov 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**III Mémoire de synthèse**

**Études de pratiques interprétatives**

**de documents numériques**

**Apports des sciences de la culture**

**Maryvonne Holzem**  
*Maître de Conférences en Sciences du Langage*  
*7<sup>ème</sup> section du C.N.U.*  
Laboratoire *Dylis* EA 7474  
Université de Rouen Normandie

---

Garant  
**M. Laurent Gosselin**  
*Professeur à l'Université de Rouen Normandie*

22 janvier 2019

Membres du jury :  
M. Pierre Beust, MCF HDR, Université de Caen Normandie,  
Mme. Anne Condamines, Directrice de Recherche, Université de Toulouse,  
M. Laurent Gosselin, Professeur, Université de Rouen Normandie,  
M. Jean Lassègue, Chargé de Recherche HDR, EHESS, Paris,  
M. François Rastier, Directeur de Recherche, Inalco, Paris,



## Sommaire

<b>Introduction .....</b>	<b>3</b>
<b>I Du terme au texte .....</b>	<b>3</b>
I.1.La question de la variation socioterminologique : une enquête d'aménagement linguistique.....	3
I.2 Bilan de cette enquête terminologique. ....	8
I.3 La capture de l'action .....	10
I.4 Des questions laissées en suspens par l'approche lexicale. ....	16
I.5 La dimension textuelle de la terminologie.....	20
I.6 Pour dépasser le dilemme .....	26
<b>II. Pour une linguistique textuelle et impliquée. ....</b>	<b>28</b>
II.1 Dans le contexte des documents numériques .....	28
II.2 Enquête sur le terrain de deux sphères professionnelles .....	29
II.3 L'interprétation du point de vue de l'approche éactive.....	34
II.4 Transformation modale et faisceaux d'isotopies .....	43
II.5 Vers une praxéologie sémiotique .....	48
<b>III Perspectives de recherche en faveur d'une phénoménologie sémiotique. ....</b>	<b>52</b>
III.1 Introspection .....	52
III.2 Une trace numérique réflexive parce que centrée sur l'agir interprétatif. ....	52
III.3. Entre langue et connaissances : lucidité des sciences de la culture .....	61
III.3. Herméneutique de l'expérience vécue comme phénoménologie sémiotique. ....	72
III.4. Épilogue. ....	78
<b>Bibliographie.....</b>	<b>81</b>

## **Introduction**

Ce mémoire qui synthétise mes recherches s'organise en trois périodes. La première revient sur mes travaux en socioterminologie visant d'une part, à la description de la néologie sémantique en sciences et à la construction d'un consensus langagier, d'autre part. Elle explicite mes choix en faveur d'une démarche praxéologique en appropriation des connaissances. La seconde période traitera de la transformation textuelle de documents professionnels et de ses indices faibles dans le cadre de programmes de recherche menés en collaboration avec un laboratoire de traitement de l'information et des systèmes. Appuyé sur des expérimentations en cours, le dernier volet de ce mémoire entrelacera les sciences du langage avec celle de la cognition en faisant valoir l'apport des sciences de la culture et de ses auteurs. Il posera les conditions d'une herméneutique de l'expérience vécue comme phénoménologie sémiotique.

## **I Du terme au texte**

### ***1.1 La question de la variation socioterminologique : une enquête d'aménagement linguistique***

C'est avec la responsabilité du signalement des thèses de troisième cycle à la bibliothèque universitaire des sciences de Rouen entre 1982 et 1997, que j'ai pris conscience de l'inaptitude structurelle des référentiels d'indexation à témoigner de l'avancée constante des connaissances. Les jeunes docteurs avaient en effet le plus grand mal à accepter les mots vedettes issus du répertoire Rameau<sup>1</sup> pour caractériser la néologie de leur travail. La structure arborescente de la classification décimale universelle de Paul Otlet et Henri Lafontaine<sup>2</sup> ayant servi de cadre aux premiers travaux de terminologie d'Eugen Wüster, j'ai d'abord cherché (Holzem, 1999) dans la socioterminologie comme branche appliquée de la linguistique sociale, les réponses au fixisme des classifications. Sans vouloir réécrire une histoire qui a déjà fait couler beaucoup d'encre (Gaudin & Assal, 1991), (Slodzian, 1993), (Gaudin, 1993), contentons-nous de souligner par le rapport entre les mots et les choses désignées, la prégnance toujours vive du positivisme logique dans les domaines de la représentation des connaissances

---

<sup>1</sup> Répertoire d'Autorité Matière Encyclopédique Alphabétique Unifié qui sert de référentiel unique pour toutes les bibliothèques en France. Dans les secteurs de la recherche la plupart des mots mis en vedette proviennent de la Bibliothèque du Congrès de Washington, elles sont francisées sans contexte par la Bibliothèque de Laval au Québec, j'ai pu le vérifier *in situ* à l'hiver 1999 lors d'une mission que j'ai effectuée pour la Direction Générale de la Langue Française sur l'invitation de l'Office de la Langue Française (Québec, CA).

<sup>2</sup> Alors en vigueur avant que la classification Dewey de la Bibliothèque du Congrès (E.U.) ne s'impose dans l'ensemble de la documentation scientifique en 2000.

qui ont partie liée avec les réseaux numériques aujourd'hui. C'est par la prise en considération de la variation sociale des termes que la socioterminologie affirmait son opposition au courant prescriptif de la terminologie<sup>3</sup>. Mais prendre en compte la variation est-ce prendre en compte toutes les variations ? Louis Guespin, alors chef de file de la socioterminologie<sup>4</sup> rouennaise, avait répondu par la négative à cette interrogation, persuadé de la nécessité de chercher à dégager des formes relativement standards, tendant à constituer l'usage moyen dans toute la communauté. Il avait proposé le terme de « normaison » pour faire contrepoids à une normalisation terminologique qualifiée de recommandation descendante d'un usage social dominant<sup>5</sup>. Prenant appui sur l'apport de Saussure, Guespin avait compris que tout ensemble langagier permettant l'intercompréhension comportait ses normes systématiques. C'est cette démarche de standardisation en prise sur les pratiques des sujets parlants qu'il appelait normaison (Guespin, 1993). De ce point de vue, les performances individuelles de la parole ne sont pas considérées comme exemptes de normativité et peuvent même servir de base à un possible consensus langagier en instanciant diverses normes sociolectales.

Dans la lignée de mon travail de thèse soutenu en 1997 (et publié en 1999 sous le titre *Terminologie documentation pour une meilleure circulation des savoirs* aux Editions de l'ADBS), j'ai tenté d'approfondir voire d'éprouver les voies de la socioterminologie rouennaise et québécoise en matière de stabilisation du sens au sein de sphères d'activités par nature

---

<sup>3</sup> Fondée par l'ingénieur industriel autrichien Eugen Wüster, ingénieur, la théorie générale de la terminologie de Vienne (VGTT) se présente comme pratique institutionnelle et comme doctrine visant à normaliser la langue et les techniques. Elle fait suite à la publication du manifeste intitulé *La conception scientifique du monde* issu des travaux du cercle de Vienne en 1929. Ce mouvement est qualifié de néopositiviste parce que rassemblé autour d'une unité de la science et d'une théorie générale de la connaissance. La terminologie qui s'est construite sur les idéaux de monosémie, d'exactitude, de biunivocité entre la chose désignée et le nom, démontre un réductionnisme alors communément partagé de part et d'autre de l'Atlantique (Slodzian, 1993).

<sup>4</sup> Le mot *socioterminologie* était né peu avant sous la plume de Jean-Claude Boulanger sociolinguiste québécois, après que la révolution tranquille (1960) et la loi 101 dite *Charte de la langue française* (1977) ait fait du français la langue officielle de l'État au sens large, mais aussi et surtout langue en usage au travail. Autrement dit, il fallut mettre en place, avec des moyens humains et financiers à la hauteur de la tâche, une politique dite d'*aménagement linguistique*. Cette politique est comprise comme une intervention consciente dans les affaires linguistiques, soit de l'état, soit d'individus ou de groupes, dans le but d'influencer l'orientation et le rythme de la concurrence linguistique en faveur de langues menacées. Si vingt ans plus tard Boulanger (1991, p. 13-30) a déploré un certain relâchement institutionnel québécois face au projet social mis en place, aujourd'hui celui-ci semble avoir pris le chemin d'un abandon complet sous les coups conjugués des restrictions budgétaires consécutives aux crises économiques et de l'accélération du transfert des informations. La vague des emprunts terminologiques en langue véhiculaire du commerce international a bien suivi celle des marchandises et côté institutionnel, l'émergence des concepts d'*innovation* et de *technoscience* ont entériné une nouvelle forme d'intervention publique dans les programmes de recherche liant très étroitement science, technique et production. Les programmes d'aménagement permettant à chacun de pouvoir travailler dans sa langue ont bel et bien été sacrifiés sur l'autel de la compétitivité économique.

<sup>5</sup> Il s'agit d'ailleurs plutôt d'une interprétation de cet usage dont les paramètres se définissent dans la superstructure idéologique de la société selon (Lara, 1983, p. 576-601).

toujours mouvantes. Ayant été missionnée en 1998 par la Délégation Générale de la Langue Française (D.G.L.F.), j'ai mené sur l'ensemble de campus rouennais une enquête sur le rôle des thèses et de leurs auteurs en matière d'aménagement linguistique.

Consciente en tant que spécialiste de la documentation scientifique (Holzem, 1997-98)<sup>6</sup> de l'urgence de mettre en place un protocole visant à infléchir la vague des emprunts terminologiques dans les domaines de la recherche, je me suis intéressée au dernier binôme scientifique susceptible de décrire l'avancée des connaissances dans tous les champs des connaissances en langue française : la thèse et son auteur. Dans l'enquête que j'ai menée avec Thierry Wable et François Gaudin (Holzem, Wable, Gaudin 1999) (Holzem & Wable, 2001) nous avons demandé aux auteurs de décrire le ou les termes rendant le mieux compte de l'avancée de leur recherche. Il ne s'agissait pas d'une enquête d'aménagement linguistique en tant que telle, mais de la description détaillée d'un concept par son auteur. Notre démarche relevait alors plus de la lexicologie que de la terminologie. Le protocole d'enquête élaboré, puis testé auprès de soixante-six doctorants toutes disciplines confondues, nous a permis de recueillir leur sentiment linguistique sur les termes utilisés dans le contexte de leur travail<sup>7</sup>. Ces termes s'apparentaient quelques fois à un néologisme de forme, mais le plus souvent à un néologisme de sens que le contexte unique de la thèse peut attester. Cette démarche singulière a autorisé la prise en compte des pratiques et des usages terminologiques au sein de chaque sphère d'activité.

Le renseignement des rubriques de la fiche de description terminologique que j'avais élaborée sur le modèle des fiches du Centre de Néologie et de Terminologie (Pierre Lerat à l'Université Paris 13) et de notre laboratoire (travaux de dirigés par Louis Guespin au sein du groupe rouennais de socioterminologie du laboratoire Dyalang) pouvait s'apparenter à une démarche classique d'ontologie classificatoire, épinglant un syntagme terminologique de départ dans le réseau de relations hiérarchiques verticales de type hyperonymes/hyponymes<sup>8</sup>. J'avais cependant choisi d'y associer des relations horizontales rendant compte des interactions entre signifiés : comme terme(s) associé(s), ce que la norme ISO appelle pour la documentation « notions coordonnées ». Cette relation *isonymique* s'est révélée précieuse car elle procède par contraste minimal de sens. La différence n'est alors pas marquée par rapport à un générique qui

---

<sup>6</sup> Invitée au Colloque *Science, pouvoir et démocratie ; pour une science responsable, Colloque en hommage à Martine Barrère* 4 et 5 octobre 1996, ma communication portait sur le rôle de la bibliothèque scientifique dans l'appropriation des sciences par les citoyens (Holzem, 1997-1998).

<sup>7</sup> Signalons que tous les enquêtés étaient sur le point de soutenir leur thèse.

<sup>8</sup> Rebaptisés génériques/spécifiques pour mieux nous faire comprendre des milieux du signalement documentaire censés prendre en charge le protocole par la suite.

serait partagé mais par rapport à une notion de même niveau. Ainsi les bactéries *psychrophyles* (se développant en dessous de zéro degré) sont-elles connexes aux bactéries *mésophyles*<sup>9</sup> sous le champ très ouvert des génériques du pluridomaine de la thèse : *bactéries, sol, température*. De même la notion de *labyrinthe complexe* en *psychologie expérimentale, cognitive* et *psychophysiologie* doit-elle être associée aux *labyrinthes de Porteus* et de *Lashlay* pour rendre compte de sa spécificité : celle d'un matériel permettant d'évaluer la mémoire en apprentissage et par conséquent les effets des *lésions du thalamus dorso-médian*. Nous rejoignons à ce niveau la construction du sème afférent, socialement normé de la sémantique différentielle qui offre, si nous reprenons l'exemple donné par François Rastier (1995), la possibilité d'une différentiation minimale entre deux instruments identiques de chirurgie, le *scalpel* et le *bistouri* par leur trait d'usage (pour les vivants ou les morts). C'est à ce niveau notamment que se construisent les isotopies spécifiques différenciant les sèmes.

J'ai complété le panorama des relations sémantiques par la synonymie et l'antonymie. Sur la synonymie, la socioterminologie a émis des réserves justifiées quant à ses fondements. Chaque cas de fonctionnement, dit synonymique, ayant sa raison d'être, il convient de s'intéresser moins aux degrés d'équivalence des termes qu'à leur condition de production et à leur usage. Parmi ces conditions, la concurrence dénomminative est souvent complexe à appréhender car rétive au premier regard. Elle n'échappe cependant pas à une recherche sur corpus, comme en témoigne la première étude socioterminologique menée par Yves Gambier (1987) à propos du vocabulaire des pluies acides et des causes de l'éviction d'un term. Nous avons fait le même constat à l'exemple du terme *hydrophobisation* qui nous a été proposé par rejet de ses calques *modification hydrophobe* et *hydrophobiquement modifié*. La seconde relation sémantique, l'antonymie, s'origine sur un principe différentiel bien connu des linguistes depuis Saussure, considérant que le sens d'un mot est d'être ce que les autres ne sont pas. Sur ce principe d'opposition entre mots, la physique a construit des modèles d'appariements (*certain/incertain, rigoureux/intuitif, absolu/relatif, fini/infini, mouvement/repos etc.*) exprimant un ensemble de catégories sur la base de ces relations notionnelles d'oppositions. Ce que Jean-Marc Levy-Leblond (1996) nomme la pensée antinomique illustre la parenté des sciences du langage et sciences de la nature telle que mise en valeur par l'épistémologie de Cassirer. Elle ne peut cependant se départir de son figement parce qu'elle se borne aux mots (substance). Un des apports de Cassirer sera justement

---

<sup>9</sup> Celles qui se développent dans des conditions de température modérée.



d'opposer la physique des modèles des XVII<sup>ème</sup> et XVIII<sup>ème</sup> siècles (physique newtonienne) qu'il compare à des mots à la physique des principes des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles (depuis la thermodynamique de Maxwell) qu'il compare à des propositions (cf. Lassègue, 2016 p. 105)<sup>10</sup>.

Malgré son opposition au modèle prescriptif, il est regrettable que la socioterminologie n'ait pas franchi la barrière du mot bien qu'elle ait été très sensible à la métastabilité du sens et ait même malmené le cadre des structures binaires d'opposition. C'est au niveau d'une structuration micro-domaniale que cette relation a été éprouvée dans l'étude de la structure binaire devenue ternaire en biologie : *in vivo* / *in vitro* enrichi depuis le développement de la bioinformatique du plan d'expérience *in silico* (Gaudin, 1997). Dans le pluridomaine des *pluies acides*, Gambier avait déjà souligné l'apparition de séries ternaires (local/régional/global) au niveau de la structuration du champ de ces recherches. C'est aussi à ce niveau, celui des modes d'organisation propre à la pratique, que se perçoit le mieux le construit culturel de l'entreprise terminologique, mais celui-ci n'est pas de mise d'un point de vue wüsterien. Dans le cadre de notre enquête, cette relation a été probante lorsqu'elle a pu être convoquée (assez rarement cependant). Elle a œuvré à la motivation sémantique de l'unité proposée : exemple du *mutualisme* qui a pris tout son sens au regard du *parasitisme*, ou encore la structure des *alliages* qui diffèrent en tout point d'une structure *multicouche*.

J'ai enrichi cette fiche de description de la rubrique *auteurs associés* dans l'intention d'inscrire les termes mis en scène dans la lignée des travaux antérieurs. J'avais emprunté cette rubrique d'intérêt philologique certain, au monde du référencement documentaire. Elle permit aux enquêtés de rendre en quelque sorte hommage aux épaules de leurs aînés, selon la formule consacrée par Newton. Les rappels à ce niveau ont été quelques fois anciens, comme Henri Poincaré, pour le concept de *dynamique des systèmes* en physique ou Pierre Joseph Proudhon pour parler de la *constitution sociale* en Algérie. Quoi qu'il en soit, les informations à ce niveau dépassaient d'une part, largement les membres du laboratoire et réduisait, d'autre part, drastiquement la bibliographie terminale avec quatre noms fournis *a maxima*. Nul doute qu'une généralisation et une pérennisation du protocole de description auraient été fructueuses du point de vue de l'histoire des connaissances (dimension philologique et épistémologique). La nature

---

<sup>10</sup> « Si on veut donc, ici encore, comparer la pensée physique et la pensée linguistique, on pourrait dire que le passage du *modèle* au *principe* implique une opération intellectuelle analogue à celle qu'exécute le langage en passant du mot à la proposition et qu'en reconnaissant la priorité du principe sur le modèle la physique parvient enfin à penser par propositions et non par mots » (Cassirer, 1972b *Philosophie des formes symboliques Tome 3 La Phénoménologie de la connaissance* Paris : Les éditions de minuit, p 508) ) cité en note par (Lassègue, 2016, p. 105).

de la plupart des termes proposés corrobore les remarques et recommandations de François Rastier à propos de la syntagmatique terminologique (Rastier, 1995). Qu'il s'agisse de la *simulation lagrangienne de plusieurs trajectoires particulières simultanées* pour étudier la diffusion des particules dans l'atmosphère (thèse de chimie analytique) ou de la *détection fluorimétrique indirecte induite par laser en électrophorèse capillaire* pour détecter des molécules ne possédant ni *chromophores* ni *fluorophores* (thèse de chimie organique), les termes sont bien souvent extraits arbitrairement des lexies phraséologiques particulièrement abondantes dans la littérature scientifique et technique. Ces deux exemples d'hapax phraséologiques appellent à un traitement textuel de la terminologie. En effet le sens de ces syntagmes fleuves ne résulte pas de l'addition du sens figé des différentes unités, mais plutôt d'une portion de texte rédigé sur le principe de l'*economy grammar* (Halliday, 1967) pour répondre aux exigences de la syntaxe documentaire ou terminologique par la suppression de tout type de pronoms, de verbes conjugués, de déictiques *etc.*, autrement dit de tout élément porteur d'un contexte particulier. Néanmoins, ce syntagme ne prend sens que dans le contexte très particulier du travail dont l'ensemble de la fiche a permis de mieux rendre compte<sup>11</sup>.

## ***1.2 Bilan de cette enquête terminologique.***

Sur le plan institutionnel, malgré le soutien de la (D.G.L.F.) le protocole de description que nous avons mis en place puis testé sur le campus universitaire rouennais, n'a pas été suivi d'effet sur le plan politique linguistique. Notre constat rejoint celui de notre collègue J-C Boulanger à propos de l'abandon de l'expression vernaculaire dans les domaines spécialisés. La plupart des vedettes matières qui viennent enrichir le répertoire RAMEAU<sup>12</sup> proviennent de la bibliothèque du congrès de Washington. Étant donné que la plupart des ouvrages de recherche publiés au niveau international le sont en anglo-américain, il semble évident pour la BnF d'aller puiser dans ce vivier ses termes d'indexation. Lorsqu'à l'hiver 1999 j'ai été chargée par la DGLF d'aller investiguer sur le circuit de ces mots vedettes auprès de la bibliothèque de l'Université de Laval (Québec), j'ai assisté à l'arrivée hebdomadaire de la liste de ces néologismes d'indexation et à leur francisation hors contexte pour être revendue à la BnF. Suite au rapport rédigé à mon retour, les explications demandées par la DGLF à la Sous-direction des bibliothèques sont restées lettre morte, tout comme la proposition d'assurer une formation

---

<sup>11</sup> Ce constat plaide en faveur d'une sémantique des textes théoriques (Rastier, 2005), voir *infra*.

<sup>12</sup> Le Répertoire d'autorité-matière encyclopédique et alphabétique unifié est le langage d'indexation matière utilisé en France.

auprès des personnels des bibliothèques afin de leur permettre de prendre notre relève en matière de description conceptuelle<sup>13</sup>. Notre bilan demeure néanmoins riche d'enseignements car il nous a permis de prendre toute la mesure de la dimension idiolectale de la néologie terminologique. Outre les raisons d'ordre économique similaires à celles évoquées précédemment à propos des relâchements institutionnels, des raisons de nature plus culturelles se sont faites jour en ce qui concerne la prise en considération des paroles individuelles, même si ces dernières s'exprimaient sous l'autorité d'un laboratoire. Il ne s'agissait pourtant pas d'imposer l'entrée annuelle de dix mille ou plus, nouveaux termes dans les répertoires, dictionnaires spécialisés, thésaurus ou bases de données, mais bien de proposer une description contextuelle, en langue française<sup>14</sup>, des connaissances produites et attestées. Précisons qu'actuellement, même à l'heure du Web 2.0 aucun outil terminologique, aussi récent soit-il, n'est en mesure d'offrir un équivalent surtout en ce qui concerne l'attestation des données.

Nous avons plaidé pour considérer ce protocole comme un chantier de constitution d'un réservoir de description terminologique. Conscients que, si l'on se réfère à la notion saussurienne de la valeur comme relation entre signifiés : c'est en saisissant le plus possible de relations sémantiques que l'on cernerait le sens contextuel d'un terme. J'avais alors dénommé ce réservoir d'*anté-dictionnaire*, car il offrait une reformulation intra et inter linguale d'un terme très spécialisé (Holzem, 2000b) (Holzem, Wable, 2001). Le fait d'être attentif à une telle plurivocité des parcours individuels, même à l'heure de l'explosion du nombre de données numériques, est frappé institutionnellement du sceau du particularisme. Avec le recul, il conviendrait cependant d'admettre que les rubriques de la fiche gardaient un caractère formel et figé dans des relations sémantiques héritées des oppositions épistémologiques les plus classiques<sup>15</sup>, qui a d'une part contraint et d'autre part standardisé les réponses d'un bon nombre de nos interlocuteurs. Néanmoins, en étant instruites au niveau idiolectal, ces rubriques m'ont guidée vers une étude des performances sémiotiques et une méthode des sciences de la culture dont la caractéristique est justement de tirer l'intelligibilité du particularisme lui-même (Thouard, 2004).

---

<sup>13</sup> Ceci pour étendre ce protocole aux quatre-vingt-dix bibliothèques universitaires et aux dix mille doctorants présents sur les campus français (nombre de thèses de troisième cycle soutenues par an en France) (Holzem, Wable & Gaudin, 1999).

<sup>14</sup> Démarche réitérable pour toute autre langue dans laquelle se font les interactions au sein d'une sphère d'activité spécialisée.

<sup>15</sup> Voir *supra* l'ouvrage de Jean Lassègue sur le dépassement des oppositions figées et sur le point de vue fonctionnel qui permet selon Cassirer la distinction entre la physique des anciens de celle des modernes.

C'est bien le terme d'un seul contexte et d'un seul texte (celui d'une thèse) que nous avons décrit ici, cette dimension singulière n'est pas pour autant synonyme de discrédit si nous la considérons, à l'instar de la sémantique des textes de François Rastier, comme l'un des trois degrés de systémativité linguistique de la textualité (avec le dialecte et le sociolecte) (Rastier, 2001a). Triple partition qui ressortit aux trois zones anthropiques du sujet : identitaire, proximale et doxale par l'articulation desquelles tout sujet accède au sens (*ibid*). Nous retrouvons ici, souligne à ce propos Franck Neveu (2005), la problématique de l'universel et du singulier érigée comme système de pensée dans l'approche anthropologique de Von Humboldt qui fut un des premiers à avoir essayé de résoudre les problèmes épistémologiques et méthodologiques que pose la description du caractère distinctif des sujets humains entre eux, traditionnellement considérée « comme scientifiquement ineffable » (Trabant, 2000, p. 318). Un auteur n'est effectivement jamais un Adam (ni une Ève), car il prend place avec son texte dans un échange verbal (oral ou écrit) préexistant et c'est sur cette lignée de réécritures (domaine de l'herméneutique matérielle et de la philologie, voir *infra*) que s'ancre l'interprétation en fonction de la pratique en cours (*i.e.* le genre textuel).

Ces travaux et ceux qui ont suivi auguraient d'un cheminement de type anthropologique dans la construction d'un consensus langagier à partir des points de vue individuels : chaque fiche témoignant d'un parcours interprétatif particulier ouvert aux interrelations avec les autres fiches au niveau de chacune de ses rubriques. Nul doute que si l'expérience avait pu s'étendre dans l'espace et le temps, elle aurait offert un maillage de plus en plus riche, digne de l'*hyphologie* barthésienne pour laquelle *texte veut dire tissu*<sup>16</sup>. Déployée à l'échelle de l'ensemble des recherches menées dans tous les domaines académiques, gageons qu'elle aurait pu à l'heure de la toile numérique autoriser de nouvelles voies pour l'approche linguistique.

Par ce protocole de description maximale à partir d'autant d'individus, laissant libre cours à des reprises futures dans des lignées d'auteurs, nous avons à notre façon, situé le terme entre ontologie et linguistique.

### ***1.3 La capture de l'action***

---

<sup>16</sup> « [...] mais alors que jusqu'ici on a toujours pris ce tissu pour un produit, un voile tout fait, derrière lequel se tient, plus ou moins caché, le sens (la vérité), nous accentuons maintenant, dans le tissu, l'idée générative que le texte se fait, se travaille à travers un entrelacs perpétuel ; perdu dans ce tissu — cette texture — le sujet s'y défait, telle une araignée qui se dissoudrait elle-même dans les sécrétions constructives de sa toile. Si nous aimions les néologismes, nous pourrions définir la théorie du texte comme une *hyphologie* (hyphos, c'est le tissu et la toile d'araignée) » (Barthes, 1973, p. 100).

Ce travail de terrain a été poursuivi en collaboration avec Jacques Labiche pour la construction d'une aide à la navigation dans une plateforme de traitement d'images de documents (Saidali *et alii.*, 2002) (Baudouin *et alii.*, 2003). Le problème des interfaces informatiques compte parmi les objets étudiés par la linguistique. En effet, ces artefacts posent de nombreux problèmes car les instructions qui apparaissent à l'écran sont déterminantes pour la réussite de la médiation utilisateur-système. Les cas d'incompréhension sont légion et ils coupent court en général aux opérations pour lesquelles un usager *lambda* sollicite l'aide du système informatique. C'est dans l'espoir de rendre une plateforme en traitement d'images de documents performante pour divers usages « métiers » que j'ai été, en tant que socioterminologue, sollicitée pour contribuer à l'amélioration de la plateforme ACTI\_VA<sup>17</sup> développée par Y. Saidali au laboratoire PSI<sup>18</sup>. La première demande de ces collègues était de trouver des génériques partagés et donc d'élaborer une terminologie en usage chez des utilisateurs potentiels. Cette démarche n'est pas monnaie courante dans la conception de systèmes informatisés dans la mesure où, bien souvent, seuls les choix techniques sont soumis à discussion, les aspects relevant de ce qu'il est maintenant convenu d'appeler *l'ergonomie linguistique* participant sans aucun doute de l'évidence. Or cette dimension, comprise dans le sens d'une prise en compte des pratiques langagières des utilisateurs du système, est bien entendu essentielle à la réussite des interactions avec la machine. Dans ce cadre, la variation langagière ne constitue pas un obstacle mais elle pourrait au contraire idéalement être intégrée dans le développement des interfaces<sup>19</sup>. Pour mener à bien cette démarche d'aide à l'utilisation des outils de traitement d'images, une recherche doctorale a été engagée et Nathalie Baudouin s'est alors posée la question : quels éléments langagiers faire figurer à l'écran, comment les présenter et comment les recueillir ?

Toute technique d'enquête, toute constitution de corpus, dépendant des objectifs de travail, la première étape fut la construction d'un corpus oral qui soit représentatif de l'usage de la communauté des traiteurs d'images. Nous avons postulé que les experts essaieraient de transmettre leurs connaissances en s'appuyant sur les termes en usage et en les expliquant. Il a donc fallu constituer des équipes afin de pouvoir tirer parti de la complémentarité d'experts travaillant dans différents laboratoires de recherche, mais aussi de la différence de leur point de vue. Nous nous sommes appuyées sur les partenariats existant entre le PSI, France Telecom à

---

<sup>17</sup> Acquisition de Connaissances « Traiteur d'Images » pour leur VAlorisation.

<sup>18</sup> Perception, Système, Information ; laboratoire dont Jacques Labiche était le directeur.

<sup>19</sup> Un sujet de thèse en sciences du langage a donc été rédigé en ce sens et c'est Nathalie Baudouin qui a mené à bien ce travail.

Lannion et le Loria<sup>20</sup> et donc sur des chercheurs se connaissant déjà. Selon les spécialistes du domaine, deux *types*<sup>21</sup> d'experts peuvent être distingués : l'expert du domaine de provenance de l'image (il est d'un grand intérêt dans la mesure où il fournit des images, verbalise des requêtes, manipule et évalue la forme d'un point de vue *métier*) et l'expert en traitement d'images qui, quant à lui, sait mener à bien un scénario de traitement<sup>22</sup>.

En socioterminologie, le recours à l'entretien semi-directif, sans être systématique, est très courant. Cette méthode est appropriée au recueil de données qualitatives car elle permet de garder les traces de l'engagement du locuteur : la façon dont il assume son discours. Cette forme d'interaction est donc propice au recueil de données terminologiques et permet en outre de repérer les relations lexicales entre les termes et d'accéder à des paraphrases définitives dans les reformulations. Dans le cadre de sa thèse, Nathalie Baudouin a donc aménagé cette technique pour parvenir à obtenir des données qui puissent donner lieu à une exploitation des résultats. À partir des travaux de Vermersch (1996)<sup>23</sup> et Villame & Theureau (1994)<sup>24</sup>, elle a proposé une méthodologie de recueil d'expertises qu'elle a dénommée *entretien tutoré*<sup>25</sup>. Le genre qui permet de codifier cette pratique sociale fut celui des fiches terminologiques évoquées précédemment. Sans reprendre les descriptions concernant les relations lexicales<sup>26</sup>, mais étant donnée l'exploitation réalisée dans le cadre de cette plateforme, je m'attarderai ici sur une relation sémantique essentielle en apprentissage et en vulgarisation des connaissances scientifiques : celle qui répond à la question : *à quoi ça sert ?* Il s'agit de la notion de *télicité* qui correspond pour les syntagmes verbaux à la propriété d'avoir un point terminal intrinsèque

---

<sup>20</sup> Laboratoire lorrain de recherche en intelligence artificielle, Nancy.

<sup>21</sup> Après analyse du corpus, nous avons remis en question cette dichotomie, dressée *a priori*, dans la mesure où les frontières de cette *typologie* sont poreuses car bon nombre de compétences sont partagées par les dits experts.

<sup>22</sup> De ces interactions linguistes-experts, une vingtaine d'heures d'entretiens ont été enregistrées afin de pouvoir travailler sur un corpus relativement important en taille. Cependant, ni la consultation d'un collègue d'experts, ni la construction d'un tel corpus ne sauraient garantir à coup sûr d'extraire des traces exploitables d'un point de vue didactique. Ceci pose la question des modalités du recueil de données : quelle interaction avec les experts faut-il privilégier pour remplir les conditions de représentativité et de didacticité ?

<sup>23</sup> L'entretien d'explicitation permet l'explicitation des connaissances cachées. (Vermersch, 1996 p. 113-120).

<sup>24</sup> Le cours d'action permet le *dire* de l'action informatisée. (Villame & Theureau, 1994, p. 29-52).

<sup>25</sup> Celui-ci se déroulait en cinq étapes : (1) acculturation de l'enquêteur aux documents du milieu professionnel ; (2) l'enquêteur se rend sur le lieu de travail des experts et leur propose séparément de mener à bien, via la plateforme, une tâche en traitement d'images ; (3) Les experts, lors de cet entretien verbalisent leurs actions et celles-ci sont enregistrées. L'enquêteur recourt alors à de nombreuses relances pour contraindre l'expert à expliciter ses actions pour mettre à jour ses savoirs « cachés » ; (4) une fois la tâche accomplie, les experts doivent faire accomplir cette même tâche à l'enquêteur, en le guidant, de nouveau cette interaction est enregistrée ; (5) l'enquêteur demande à l'expert de valider (ou d'invalider) les conclusions de l'analyse linguistique. À l'issue de ces recueils auprès de ces sept experts de traitement d'images, ce qui a nécessité 21 heures d'enregistrement d'entretiens qui, une fois transcrits ont été transformés en un corpus de 49 000 mots à partir duquel a été élaborée une terminologie du traitement d'images en usage au moins entre trois laboratoires représentatifs de la question.

<sup>26</sup> Hyperonymie, méronymie, isonymie, synonymie, antonymie.

susceptible d'être atteint ou non<sup>27</sup>. C'est à James Pustejovsky (1991 & 1995) qu'ont été empruntés ces formalismes lexicaux autorisant l'expression de la fonction de l'objet, ou de l'opération, dénommés dans notre cas par le substantif<sup>28</sup>. Cette approche repose principalement sur le rôle des *qualia* qui regroupent les quatre attributs essentiels de l'objet ou de l'action désignés par l'entrée lexicale (constitutif, formel, agentif et télique)<sup>29</sup>. C'est la fonction télique qui a autorisé la prise en compte des dimensions causales (la raison d'être) et aspectuelles (la façon dont la fonction exprimée par le lexème est présentée à l'utilisateur). Pustejovsky distingue deux cas, le but suivi par un agent lorsqu'il effectue une action (ce pourquoi quelque chose a été conçu) et le but considéré comme inhérent à certaines activités. Cependant il est à la fois prématuré et peu fructueux de parler d'inhérence en ce qui concerne la construction du sens d'une unité, même au sein d'une même sphère d'activité.

Cette rubrique a cherché à proposer une aide motivée à l'utilisateur dans la mesure où son extension répondait à la question « que voulez-vous faire ? » Nathalie Baudouin a par conséquent listé toutes les fonctions présentes dans le corpus issu des entretiens tutorés afin de les soumettre à l'utilisateur. Ces fonctions ont été, à l'instar de celles développées précédemment au sein de l'école rouennaise, qualifiées de *typiques* même dans ce cadre du traitement d'images. Nous émettons aujourd'hui des réserves sur cette désignation<sup>30</sup> qui prend le parti de la signification subsumant *de facto* les quelques occurrences sous un type, ce qui fige les pratiques à venir. Néanmoins Nathalie Baudouin (2008) a, à juste titre, pour les besoins spécifiques identifiés ici, dissocié cette fonction de l'application finale *résultative*. En effet si dans la fiche de description terminologique évoquée précédemment, l'application renseignait sur le résultat final de l'usage du terme, l'objectif était très différent dans le cas de traitement d'images et de la mise à disposition de modèle de scénario. Il nous fallait informer sur le résultat

---

<sup>27</sup> Elle exprime une action orientée vers un but (*telos* ou point terminal) envisagé comme atteint à un temps non sécant ; l'aspect non-sécant (ou global) où l'action est envisagée globalement comme un tout indivis (exemple du passé simple) / l'aspect sécant où l'action est saisie à un moment précis de son déroulement. Ce moment sépare le procès du verbe en deux parties (exemple de l'imparfait en français).

<sup>28</sup> Autrement dit un déverbal.

<sup>29</sup> « Constitutive: the relation between an object and its constituents or proper parts, [...] Formal : that which distinguishes the object within a larger domain, [...] Agentive : factors involved in the origin or bringing about an object , [...] Telic : purpose and function of the object, [...] ». (Pustejovsky, 1995, p. 85 *sq.*)

<sup>30</sup> La notion de typicité avait été empruntée par les socioterminologues rouennais aux travaux du Centre de terminologie et de néologie dirigé par Pierre Lerat puis John Humbley : ces derniers s'étant inspirés des travaux de Kleiber et Tamba (1990) sur la logique intensionnelle et extensionnelle. Cette notion permettait pratiquement d'englober toutes les occurrences d'un signe repérées durant l'enquête, constituant une sorte d'usage moyen, sans que celui-ci ne soit d'ailleurs très clairement explicite quant à la représentativité des sources collectées. Dans notre cas, l'échantillon des sept enquêtés (deux doctorants, deux ingénieurs, deux professeurs et un technicien) des trois centres de recherches investis offrait certes un éventail de différentes catégories, mais c'est sur la base de leur volontariat et donc de leur disponibilité qu'ils ont été consultés.

des étapes intermédiaires des scénarios proposés : autrement dit sur la pertinence de l'opération proposée à un instant « *t* » à l'utilisateur. Ce qui illustre qu'il n'y a pas qu'une seule terminologie mais des terminologies différentes selon l'objectif poursuivi (Slodzian, 2000). Le nôtre était d'apparier un modèle de scénario aux besoins supposés. C'est pourquoi, le rôle téléique a été d'une part inclus dans la fiche et surtout implémenté dans l'aide en ligne d'ACTI\_VA.

Ainsi un utilisateur ayant choisi à l'écran la fonction de *binariser l'image* se voit dirigé vers les différentes fonctions hyponymes comportant cette extension, elles sont ici au nombre de deux : le *seuillage automatique* (qui ne nécessite pas de paramétrage manuel) et le *seuillage manuel*. Cette plateforme en traitement d'images s'est donc muée en un artéfact linguistiquement ergonomique propice aussi à une appropriation des connaissances. En effet l'exploitation de ce jeu de fiches a permis d'élaborer l'embryon d'une base de connaissances terminologiques pour les experts en traitement d'images comme pour des néophytes. Ce jeu a été implémenté sur ce prototype de plateforme. La macrostructure de cette Base de connaissances terminologiques fut constituée par le maillage des fiches entre elles, chaque terme prenant ainsi son sens par rapport aux autres. La microstructure fut quant à elle formée par le contenu des rubriques de ces fiches. Ainsi un expert pouvait accéder aux informations relatives à un terme en entrant dans la ressource *via* celui-ci tandis qu'un néophyte avait la possibilité de connaître les moyens d'action à sa disposition en entrant dans la ressource par le biais de la fonction typique « je veux transformer mon image pour obtenir le résultat X, que dois-je faire ? ».

Du point de vue des termes, le résultat le plus intéressant à nos yeux sera celui de la difficulté de fixer le sens d'une entité même au sein d'une petite communauté de chercheurs. Nous présagions au départ de l'enquête des variations de nature morphosyntaxiques : les termes ayant tendance à s'allonger jusqu'à devenir syntagmes fleuves<sup>31</sup> au gré des recherches et des articles publiés. Or, mis à part quelques rares cas de concurrences dénominales, entre notamment *composante connexe* / *masse connexe* ou encore entre *polygonalisation* / *polygonisation* / *approximation polygonale*, les termes (au niveau de leur morphosyntaxe) sont apparus apparemment partagés par tous les experts interviewés qui appartenaient à des laboratoires différents mais s'entendaient sur les signifiés des objets manipulés à l'écran (*pixels*,

---

<sup>31</sup> D'ailleurs avant de rétrécir sous forme de sigle en fonction du nombre de ses occurrences dans la littérature. cf. (Guilbert, 1975).



*masses connexes, contours etc.*). Mais à l'issue des entretiens des variations fort intéressantes sur le plan sémantique se sont faites jour. Les termes tels que la *polygonalisation*, la *segmentation*, ou encore la *squelettisation* ont attesté de pratiques très différentes et ce, même entre experts d'un même centre de recherche, comme en témoigne le tableau ci-dessous.

<b>Expert</b>	<b>Terme</b>	<b>Objet</b> sur quoi agit le terme	<b>Action</b> ce à quoi il a été utilisé	<b>Fonction</b> ce qu'il permet de faire dans le modèle de scénario
Expert A LORIA	Polygonalisation	Une chaîne de points	<b>Approximer</b> au mieux la chaîne de points par un ensemble de <b>droites</b>	<b>Extraire</b> l'information utile de l'image
Expert B LORIA		Une chaîne de pixels	<b>Convertir</b> une chaîne de pixels en un ensemble de <b>vecteurs</b>	<b>Obtenir</b> des objets mathématiques de plus haut niveau
Expert C France Télécom FT R&D		Une image	<b>Arranger</b> l'image sous forme de <b>polygone</b> connexe	1- <b>Découper</b> une image en zones homogènes 2- <b>compresser</b> une image

**Expression de la variation fonctionnelle (Baudouin 2008)**

De notre point de vue de linguistes, Nathalie Baudouin et moi-même n'avons guère été surprises, d'abord en raison du degré de généricité de ces substantifs qui constituent aujourd'hui le socle des processus en matière de traitement d'images, ensuite et en conséquence, en raison de la diversité des pratiques au sein de ces différentes structures. La surprise a été bien plus grande aux yeux de nos collègues pour lesquels il est bien plus habituel de graduer les diverses acceptions d'un terme spécialisé sur une échelle allant du spécialiste au néophyte. Cela supposait pour ces spécialistes qu'à un certain niveau le sens de telles unités serait en grande partie partagé.

La réponse habituelle pour lever cette difficulté serait bien entendu le recours à l'homonymie comme le recommande la prescription terminologique. Autrement dit à sens différents, termes différents et la biunivocité serait ainsi préservée. Dans notre cas, celui d'offrir l'éventail de fonctions le plus complet possible à partir des pratiques exprimées à l'oral, nous ne voulions recourir à l'homonymie mais plutôt à la polysémie d'usage : ce qui, nous en convenons aujourd'hui, conduit inmanquablement à un retour vers de nouveaux figements lexicaux. Quoi qu'il en soit, le trait de sens commun aux acceptions du terme *polygonalisation* par exemple, est la notion de transformation d'un objet : *traitement, le fait de convertir, arrangement*. Cet objet est le même, un ensemble de pixels. Si nous voulions formaliser ces différences, nous pourrions dire qu'elles se situent dans la structure actancielle (sujet prédicat), selon le but de l'expert (différent selon la pratique en cours) et le type d'image. Pour une aide à l'utilisation de la plateforme, c'est au niveau des relations prédicatives qu'entretient l'unité

avec ses arguments et circonstants (localisation) que la variation sémantique a pu être retranscrite, celle-ci pouvant résider au niveau de l'action, de l'objet ou encore de la fonction.

C'est bien sûr au niveau contextuel, sur le plan des actions correspondantes, que les décompositions de ces termes se sont exprimées et non au niveau référentiel. Nous rejoignons ainsi le constat dressé par Marc Cavazza dans le chapitre III consacré à la « description du contenu lexical » (Rastier, Cavazza, Abeillé, 1994) lorsqu'il remarque, à la lumière des *qualia* du lexique génératif, la précellence des traits différentiels sur l'approche référentielle en matière de description. L'exemple présenté ci-dessus nous semble assez pertinent du point de vue d'une construction différentielle du sens du lexème *polygonalisation* en fonction de l'objet sur lequel s'applique ce concept. Celle-ci déterminant les actions possibles en fonction des modèles de scénarios envisagés. Il montre qu'une prise en charge du contexte est possible même dans le cadre limité de la structure éminemment référentielle des *qualia*<sup>32</sup>. Dans notre cas, la nécessité de la rupture avec l'évidence de l'autonomie conceptuelle était d'autant plus vive que nous avons affaire à une commande de transformation d'une image, donc avant tout à une action. La conceptologie wüsterienne a sous-estimé « le fait que la technologie est par définition outil de transformation du monde et donc qu'elle est avant tout concernée par l'action » (Slodzian 1993, p. 228) et l'auteure de poursuivre en parlant d'*actinomie*<sup>33</sup> que certains spécialistes en représentation des connaissances expertes ont souhaité opposer à la *taxinomie*. Les entretiens menés auprès des doctorants ont bien montré que le concept n'égale pas le terme et que c'est autour du verbe, comme séquence d'action, que s'est construit tout le discours témoignant du travail accompli et de son résultat scientifique.

#### ***1.4 Des questions laissées en suspens par l'approche lexicale.***

Dans un souci didactique d'appropriation des connaissances qui fut le nôtre, ces choix antichtones des domaines de la prescription rappelaient que seule une terminologie comprise comme branche appliquée de la lexicologie pouvait être en mesure de rendre compte de la richesse et de la complexité des pratiques recueillies à partir d'entretiens (avec les thésards) ou

---

<sup>32</sup> Comme le remarque François Rastier : « La signification n'est pas (ou pas seulement) constituée par la référence à des choses, ou par l'inférence entre concepts, mais aussi et d'abord par la différence entre des unités linguistiques. Cela donnera lieu à la théorie de la valeur chez Saussure qui, rapportée à la signification, permet de rompre avec l'évidence traditionnelle qu'il existe un niveau conceptuel, autonome à l'égard du niveau linguistique, mais préexistant à ce niveau et prééminent sur lui » (Rastier, 2003).

<sup>33</sup> Comme combinaison d'images mentales orientant et organisant l'action (Vogel, 1988). Je reviendrai bien entendu dans mon propre approche des sciences cognitives sur la place qu'il convient de donner à l'action.

enregistrées puis retranscrites avec les chercheurs en traitement d'images. Mais, partant du niveau lexical et non conceptuel, la socioterminologie a vu dans la diachronie le moyen de refléter les conceptions dominantes dans l'organisation des connaissances accumulées dont les lexiques spécialisés seraient les témoins privilégiés. Partant du signe pour aller vers le concept<sup>34</sup>, elle ne s'est pas posée la question de la formation des concepts, avant lexicalisation. Nous avons également négligé cette dimension dans nos enquêtes de terrain, tout en ayant souhaité saisir la néologie conceptuelle pour ainsi dire à la source.

La lecture *a posteriori* des fiches de description remplies durant les entretiens avec les doctorants renseigne sur le plan de la lexicalisation des concepts. Autrement dit l'ensemble des rubriques d'une fiche peut être lu comme un petit texte et c'est ce dernier dans son ensemble qui informe sur la transformation sémantique à l'œuvre. En recourant à la polysémie cette dimension pourtant saillante lors de sa création dans la parole (Rastier, Valette, 2009) n'a pas été retenue<sup>35</sup>. Les exemples peuvent être multipliés, ils montrent que partant sur des bases lexicales et non textuelles, nous ne pouvions raisonner qu'en termes de variation et de polysémie d'usages, mais sans percevoir les processus de transformations qui participent diachroniquement des métamorphoses sémantiques au palier textuel et intertextuels et qui permettent l'innovation lexicale que Rastier et Valette (*ibid.*) nomment *néosémie*. La délicate question des bases sur lesquelles construire le consensus au sein d'une communauté posée par Louis Guespin est donc restée entière. La terminologie construite sur le socle de la triade sémiotique, comme le remarque Monique Slodzian (2000), ne pouvait accepter la jonction unitaire d'un signifiant avec un signifié de la linguistique saussurienne proposée par les socioterminologues sauf à renoncer à sa mission constitutive : celle de répondre aux besoins de la normalisation pour satisfaire aux échanges scientifiques et techniques internationaux. La fusion entre les lieux d'élaboration des connaissances scientifiques et ceux de la production technologique, telles que précocement observée par Louis Guespin (1991), n'a donc pas conduit la terminologie à une remise en cause de ses principes prescriptifs.

---

<sup>34</sup> Démarche sémasiologique que la socioterminologie a opposé à la démarche onomasiologique - *i.e.* conceptuelle - de la terminologi.e.

<sup>35</sup> À titre d'exemple, la fiche où l'auteur a repris un terme bien connu des biologistes : le *mutualisme* (exprimant la complémentarité entre deux êtres vivants d'espèces différentes à l'instar de l'hippopotame et du pique-bœuf à bec jaune), témoigne d'une mutation sémantique à l'œuvre par la co-occurrence jusqu'alors inédite entre les mots *macrofaune* et *microflores*. Autrement dit, entre les enzymes bactériennes de l'intestin d'un vers de terre (lombric) et les enzymes tissulaires de la tige de lin en décomposition. C'est par cette rencontre, d'un nouveau type, que l'on aboutit à une modification plus fine de la matière organique dans ce qu'il est désormais convenu d'appeler un *vermicompost* ou un *lombricompost* (comme résultat du mutualisme entre le vers et microorganismes d'une plante).

En postulant l'existence d'une langue de spécialité (ou LSP *Language for Scientific Purpose*) même sur la voie d'un continuum entre le laboratoire de recherche et le large public, la sédition lexicale de la socioterminologie n'a pas, là non plus, été suivie d'effet. La réduction des crédits alloués à la prise en compte des pratiques langagières dans les sphères institutionnelles évoquées ci-dessus en est une cause importante, mais non la seule. En effet, raisonner en termes de langue de spécialité conduit à discrétiser des éléments lexicaux retenus et à rechercher des entités individuelles pivots à partir desquelles décliner la variation. La mutabilité linguistique donne bien naissance à la néologie lexicale comme l'ont montré de nombreuses études consacrées aux domaines de spécialités<sup>36</sup>, mais à condition cependant de raisonner en termes de domaines et non de pratiques et surtout en termes de lexique et non de texte.

L'image idéalisée du domaine ne cadre pas avec la réalité, aujourd'hui encore moins qu'hier, sous le joug de la prolifération des écrits scientifiques numériques qui rythment la vie de plus en plus compétitive des équipes de recherche. Les connaissances sont devenues à la fois éphémères et partagées par des communautés restreintes au-delà desquelles elles ne circulent pas, comme nous avons pu le constater à l'instar d'autres chercheurs (Bourigault, Slodzian, 1998).

Quant au lexique, en récusant la bi-univocité entre concept et terme, la perspective interprétative m'a conduite à me distancier de la démarche strictement sémasiologique adoptée par la socioterminologie. Dire que les concepts naissent oraux ne suffit pas en effet à rendre compte de leur formation ni de leur dissolution. C'est une des conséquences de l'abandon de l'approche lexicale de la terminologie pour une perspective textuelle. Les concepts alors rapatriés dans les textes n'ont plus à être tenus comme signifiés de certains mots, « De la même façon toutes proportions gardées, que les personnages d'un récit ne se réduisent pas à leur nom » (Rastier, 2005, p. 164).

N'étant plus le reflet d'une ontologie préalable, le parcours des lexies au sein des textes théoriques peut être schématisé en trois stades, selon les postulats de la sémantique interprétative (*ibid.*). Au premier stade, en *isotopies*, comme effet de récurrence d'une même unité minimale de signification ou sème<sup>37</sup>. L'établissement du fonds sémantique d'un texte ou

---

<sup>36</sup> À commencer par celle de Louis Guilbert sur la formation du vocabulaire de l'aviation en 1965.

<sup>37</sup> Le mot apparut en 1966 dans la *Sémantique structurale* de Greimas, qui contribue à l'homogénéité sémantique d'un passage *i.e.* le fonds sémantique comme empan de longueur variable, de la phrase au corpus.

d'un passage dans un texte, sa cohérence sémantique s'établit alors à partir d'un faisceau d'isotopies. Au second stade, la stabilisation de regroupement de sèmes constitue des *molécules sémiques* qui peuvent regrouper les corrélats d'un thème avec ses lexicalisations privilégiées<sup>38</sup>. Enfin, le troisième stade, celui de la lexicalisation synthétique des molécules sémiques. C'est à ce stade, par la possibilité d'une définition, que le nouveau terme se séparera de ses contextes effectifs pour un contexte canonique évitant ainsi son évolution. Voilà qui retire beaucoup d'intérêt à l'étude des termes comme unités de connaissances. Voilà aussi pourquoi les chercheurs ne renvoient leurs étudiants vers aucun dictionnaire aussi récent soit-il mais bien vers des articles, même quelques fois très anciens. Les textes redonnent sens aux mots par l'actualisation de leur lecture, là où les terminologies témoignent d'une volonté de figement opiniâtre du sens.

La socioterminologie qui s'est levée vent debout contre la pétrification du sens des termes a considéré les conditions socio-historiques de production comme déterminantes sur le choix mais aussi et surtout sur l'usage normé du sens des unités. Suite aux nombreuses études menées sur le terrain, le constat d'une circulation des termes accompagnant celui de la circulation des productions intellectuelles et matérielles, était flagrant. J'ai d'ailleurs pu le vérifier lors d'une mission d'observation à Laval au Québec. Cependant, la recherche des marques discursives d'un discours dominant relié à des pratiques sociales, relève plus d'une description des idéologies de nature sociologique que d'une étude de l'actualisation par défaut de traits sémantiques, c'est-à-dire d'un sens partagé au sein des communautés langagières. J'ai alors compris que c'est en termes de *doxa* (Rastier, 2008a), entendue comme l'ensemble des normes sémantiques constituées par les corpus, qu'il convient de raisonner dans l'étude de l'actualisation des sèmes en contexte.

Ce constat engage à donner au texte et au corpus un rôle bien plus central (partir du texte pour mieux y revenir) que ne le fait ordinairement la linguistique de corpus et *a fortiori* la terminologie textuelle dans l'optique d'un traitement automatique de la langue. Si les corpus font l'objet d'attention, c'est le plus souvent au titre de matière première, comme base d'extraction des unités lexicales, mais peu de chercheurs considèrent que l'on ne peut se délier

---

Exemple remarquable fourni par François Rastier à partir du roman de Flaubert, *Mme Bovary*: « la conversation de Charles était *plate* comme un *trottoir de rue* et les idées de *tout le monde* y défilaient en *costume ordinaire, sans exciter d'émotion, de ...* » (Rastier, 1987, p. 253) illustrant la récurrence du sème ennui (par les mots en italique) qui tout au long du roman constitue le thème majeur alors que le mot n'y apparaît qu'à trois reprises.

<sup>38</sup> Ce qui correspond à ce que la sémantique interprétative nomme la *forme sémantique* (stabilisation et récurrence de sèmes hétérogènes). Voir à ce sujet (Valette, 2010a).

du texte et que c'est dans le retour incessant aux textes que réside la dimension sémantique du travail d'extraction. Sauf à chercher dans le social les conditions de production du linguistique, il revient à considérer les textes comme le reflet de la société et non l'inverse (*ibid*). L'interprétation sémantique s'avère donc être avant tout affaire de contextes et de textes pris dans le sens d'action au sein de pratiques discursives. C'est ce que mes recherches sur les résumés de thèse vont maintenant exemplifier.

### ***1.5 La dimension textuelle de la terminologie***

Appréhendant la science comme un ensemble de discours édités, la socioterminologie rouennaise s'est appuyée sur le concept d'*éditologie*<sup>39</sup> pour étudier les modes de transmission des connaissances *via* les supports de publication. Cette approche s'est révélée fructueuse dans mes travaux de recherche sur l'étude diachronique des termes exprimant la notion de hasard en mathématiques, à partir de la base de données Pascal du CNRS, car elle m'a permis de comprendre comment et surtout à quel moment, l'adjectif stochastique avait détrôné l'*aléatoire* dans les ouvrages de recherche<sup>40</sup> en statistique au sein de la communauté internationale des chercheurs (Holzem, 1999). Si cette approche offre une réponse crédible aux causes de la domination terminologique anglo-saxonne *via* les banques de données comme celle du *Science Citation Index* et de sa liste de périodiques référencés<sup>41</sup>, elle reste cantonnée au niveau du support et donc extérieure à toute interprétation du sens.

La prise en compte de la dimension textuelle, récusée en terminologie mais aussi négligée en socioterminologie, invite à établir des corrélations entre tous les paliers de complexité textuelle en distinguant, mais sans les séparer comme le propose F. Rastier, les paliers microtextuel (morphème, lexie), mésotextuel (de la période au chapitre), macrotextuel (texte complet dont péri-texte et paratexte), intertextuel (le corpus) (Rastier, 2004). Cela appelle à établir des indicateurs propres au genre à tous les paliers du texte en lien avec les autres textes (mot, phrase, structure, titre, support de publication *etc.*). C'est à partir de la description de faisceaux convergents de critères à tout niveau du texte au sein d'un corpus d'autres textes partageant les mêmes critères que l'on peut parler de pratiques socialement normées. Il faut

---

<sup>39</sup> Mot emprunté à Jean-Claude Baudet (1991).

<sup>40</sup> À partir de la publication de l'ouvrage de l'américain Doob *Stochastic Processes* New-York, Wiley, 1953, alors que le terme forgé par le russe Kolmogorov 20 ans plus tôt n'avait pas connu la même reconnaissance bibliographique internationale.

<sup>41</sup> Démarche aujourd'hui institutionnalisée en France pour l'évaluation de la recherche.

pour cela recourir à une linguistique des genres, capable de penser la variation locale en lien avec la stabilité globale des autres textes du même genre. Ainsi le genre assure-il non seulement le lien entre texte et discours mais également entre texte et situation (cf. Rastier 2001a).

### ***1.5.1 Poser le genre avec le texte.***

Le développement d'outils informatiques capables de traiter automatiquement les langues et donc de travailler sur des corpus renouvellera profondément la terminologie. La prise en compte des corpus et des textes va révéler toute la complexité des pratiques au sein de sphères d'activités hétérogènes et donc substituer à la notion de langue de spécialité celle d'usages spécialisés. L'opération de recherche intitulée « Corpus et terminologie<sup>42</sup> » à laquelle j'ai participé, a dessiné de nouvelles voies pour la terminologie : l'approche textuelle étant infiniment mieux adaptée aux besoins et aux problèmes liées à une production effrénée de documents telle qu'évoquée précédemment.

En posant la question du rôle et de la place des corpus en terminologie, toutes les disciplines concernées par cette Action spécifique<sup>43</sup> ont été confrontées à la question de la variation autour d'un matériau commun d'étude : le texte<sup>44</sup>. Une des façons de prendre en compte et de maîtriser cette variation a alors consisté à approfondir la notion de genre textuel. Nous avons pu mesurer à cette occasion la variabilité d'usage de la notion de genre selon les disciplines. En lien avec leurs origines classificatoires, les sciences de l'information se sont intéressées au genre dans une perspective d'organisation de collections en groupe de documents (et non de textes) homogènes. Quant à la linguistique, elle a découvert tardivement, la notion de genre avec Bakhtine dont le mérite fut de se placer dans le cadre du discours et des sphères d'activité de la langue.

Si dans sa partie *prospective* ce rapport a justement souligné qu'il fallait développer et approfondir la notion de genre, il semble bien que nous n'ayons pu que dresser un constat des usages historiques particuliers. Le genre permettant *grosso modo* de caractériser un ensemble de textes supposés avoir les mêmes critères (démarche déductive) dont la prise en compte

---

<sup>42</sup> Dénommée ASSTICCOT Pour Action Spécifique Science Technologie de l'Information et de la Communication : CORPUS et Terminologie, animée par Nathalie Aussenac-Gilles (IRIT) et Anne Condamines (ERSS).

<sup>43</sup> De la linguistique aux sciences de l'information en passant par l'ingénierie des connaissances et le TAL.

<sup>44</sup> On peut cependant traiter du texte sans tenir compte de la textualité (Rastier & al, 1994, p. 172), ce qui fut le cas ici. La tactique d'extraction d'unités censées représenter le texte en est un exemple flagrant, tant côté du TAL que des sciences de l'information.

justifie en retour celle de la variation. C'est cependant par les collègues venus de la communauté du Traitement automatique de la langue (les corpus étant un matériau de base), que la notion de genre a été la mieux problématisée, car elle faisait référence aux travaux pionniers de Douglas Biber.

En effet, l'étroite relation entre genre et type de textes a été posée par Biber (Biber, 1988) dans une optique intuitive consistant à faire émerger *a posteriori* des types de textes considérés comme des agglomérats fonctionnellement cohérents de traits linguistiques par traitement statistique de corpus textuels étiquetés. Le point de vue de Biber n'est cependant pas, comme le remarque Beauvisage sans poser problème car il ignore l'aspect prescriptif des genres allant à « l'encontre de l'idée que les genres préexistent aux textes » (Beauvisage, 2001)<sup>45</sup>. L'auteur a alors placé en amont d'une analyse morphosyntaxique un classement *a priori* qui s'apparente à une contextualisation des textes, pour y chercher les traits spécifiques aux genres (*ibid*). Sans avoir effectué, comme Beauvisage, un tel traitement statistique, nous avons tenté la même démarche opératoire dans l'étude de nos résumés de thèse. Après avoir cerné ce qui faisait l'originalité de ce type de discours du point de vue de la pratique sociale, comme acte d'expression, nous nous sommes posés la question du genre par une approche macrosémantique au palier textuel (Wable, Holzem, 2004). Notre intention était donc de saisir les déterminations liées au genre comme un rapport normé entre signifiant et signifié au palier textuel et comme moyen d'accéder à l'intertexte et à la multiplicité du faisceau de critères observés.

### ***1.5.2 Parcours interprétatif comme parcours vécu au sein d'une pratique.***

C'est à l'occasion de la reformulation, sous forme d'une fiche de description d'un parcours de recherche, celui de la thèse et de son auteur, que la notion de parcours interprétatif<sup>46</sup> a retenu mon attention. Elle considère en effet le sens comme une reconstruction permanente des signes linguistiques qui ne sont que le support de l'interprétation. Leur identification en tant que signes résulte alors bien d'un parcours (Rastier, Cavazza, Abeillé, *ibid.*). Lors des entretiens avec les doctorants, cette stratégie de reconstruction sémantique fut flagrante et nos fiches descriptives ont témoigné de cette tactique.

---

<sup>45</sup> Étude qu'il consacre à l'analyse statistique du genre *roman policier* à partir d'une exploitation des données morphosyntaxiques. Le rapport de l'AS fait d'ailleurs référence à ce même article.

<sup>46</sup> Comprise comme *une suite d'opération permettant d'assigner un ou plusieurs sens à un passage ou à un texte*. voir glossaire de la sémantique interprétative sur <http://www.revue-Texte.fr>



Suite à ce travail d'enquête et dans une perspective textuelle de la terminologie, nous<sup>47</sup> avons cherché les marques de cette reconstruction dans la structure textuelle des résumés de thèse. Outre la proximité évidente entre ces petits textes produits dans les conditions socialement normées avec nos fiches de description, nous souhaitions mesurer l'incidence de ces contextes particulièrement constants<sup>48</sup> au regard des conditions d'accueil et des objectifs visés sur la construction du sens.

La structure textuelle relève ici des normes et régularités observées au niveau macrosémantique, c'est-à-dire au palier inférieur au texte mais supérieur au mot. Notre corpus d'étude se décomposait en deux sous-corpus : le premier, un corpus de seulement quatre résumés, issu de l'enquête rouennaise de 1998, dont nous avons déjà reconstruit avec l'auteur le parcours interprétatif. Il nous a servi en quelque sorte de premier échantillon pour en aborder un second issu de 48 résumés de thèses<sup>49</sup> qui a confirmé nos premières hypothèses descriptives. Nous avons ainsi pu constater à quel point le résumé de thèse était un texte original au regard des autres résumés, particulièrement en ce qui concerne la place de l'auteur. Dans l'approche différentielle adoptée, nous avons en effet comparé nos observations à un corpus de 60 résumés d'articles issus des mêmes bases de données<sup>50</sup>.

C'est à partir de ces corpus que nous avons cherché les traits spécifiques au genre et établi des indicateurs interprétatifs. Nous livrons ci-dessous quelques-unes de nos remarques. Les consignes données aux auteurs par l'institution universitaire spécifient que « le résumé doit être précis et significatif. Il doit permettre à celui qui le lit de voir comment la thèse est construite, comment le sujet est abordé » (*cf.* le livret de signalement de la thèse). Ces consignes nous ont semblé intéressantes parce que s'appuyant sur un des principes fondateurs de l'activité de recherche, celui de la reproductibilité des résultats. Elles ont invité à postuler sur les attendus langagiers d'une consigne énonciative qui conduit l'auteur vers une démarche d'explicitation et d'appréciation comme preuve de la durée et de la valeur de son travail.

---

<sup>47</sup> Avec Thierry Wable en 2004, puis avec Nathalie Baudouin en 2006.

<sup>48</sup> Un auteur unique de niveau bac + 8, qui à l'issue de trois années de recherche au sein d'un laboratoire universitaire, cherche à témoigner de la portée de son travail pour être reconnu parmi les pairs de sa discipline.

<sup>49</sup> Répartis en deux sous corpus pour un meilleur échantillonnage pluridisciplinaire, 22 résumés récoltés avec les mots clés *traitement* et *image* (thèses de physique et d'ingénierie), 26 à partir du mot clé *moléculaire* (thèses de chimie et de biologie), issus d'une interrogation des bases de données Pascal et Francis du CNRS.

<sup>50</sup> Signalons cependant qu'il n'a pas été aisé de trouver dans ces mêmes champs disciplinaires des articles de périodiques en français.

Rien d'étonnant à ce que ces résumés soient plus longs que tous les autres<sup>51</sup>, puisqu'ils rendent compte méthodiquement de l'ensemble du travail accompli, de sa durée, voire de sa difficulté, sans prendre pour autant d'engagement sur le futur. Nous avons abordé le genre textuel par la négative, autrement dit par ses absences significatives. Nous n'avons ainsi trouvé en fin de résumé aucun énoncé atténuant la portée du travail ni aucune interrogation, alors que nous les avons repérées dans un corpus d'articles sur des sujets similaires.

Rien d'étonnant non plus à ce que le résumé reprenne la macrostructure de la thèse qui, elle-même, se calque sur la structure devenue classique d'un article scientifique<sup>52</sup>. Cette structure a pour but de permettre à un lecteur spécialiste du domaine de pouvoir refaire l'expérience et parvenir, dans les mêmes conditions, au même résultat (garante de la scientificité). Nous nous sommes aperçus (Wable et Holzem, 2004) que le résumé de thèse avait une fonction heuristique particulière, celle de permettre l'appropriation contextuelle du concept clé sous la forme d'un récit. Le syntagme phraséologique du titre se propage dans tout le corps du texte. Les deux premières phrases, développent et reformulent le titre. Elles montrent comment le sujet a été traité dans son contexte particulier et comment la question a été résolue. Le résumé de thèse offre ainsi la possibilité d'une définition contextuelle d'un terme à l'exemple du *PACAP*<sup>53</sup> jusque-là identifié dans l'hypophyse (d'où le premier nom siglé : P pour *Pituitary*) mais dont le résumé nous apprend que « ces données démontrent que, in vitro, le PACAP exerce un effet neuroprotecteur sur les cellules granulaires immatures, suggérant un rôle physiologique du PACAP dans le développement du cervelet de rat » (résumé de la thèse de M. Basille). Autrement dit, alors que le signifiant siglé reste identique, le sens qui lui était jusqu'alors attaché est tout autre. C'est ce que les terminologues appellent une démotivation, réduisant le terme à une enveloppe creuse pouvant au gré de l'évolution des recherches revêtir des sens très différents. Si ces textes ne permettent pas d'autres interprétations que celles liées au contexte du travail, la structure particulièrement régulière du récit scientifique est rédigée sur le mode de l'épopée (récit d'une traversée réussie d'épreuves), ce qui encadre mais aussi facilite son parcours interprétatif comme acte d'assignation de sens orienté par un objectif.

---

<sup>51</sup> Une demi-page contre une moyenne de 5 lignes pour la plupart des abstracts des banques de données, ceux-ci étant la plupart du temps des résumés automatiques.

<sup>52</sup> Le plan IMRED (Information, matériels et méthodes, résultats et discussion) que, pour l'anecdote, on attribue à Louis Pasteur qui s'étant livré à une expérimentation avant d'en aviser l'Académie des sciences, dû venir se justifier au plus vite pour convaincre du bien-fondé de son protocole.

<sup>53</sup> *Pituitary adenylate cyclase-activating polypeptide*.

La première phrase du résumé contextualise ainsi la quête en explicitant son objet, vient ensuite le récit au passé composé qui relate les épreuves traversées (dont l'âpreté se mesure à l'aune des termes scientifiques et techniques employés) pour s'achever sur une reformulation en mots plus familiers des résultats du travail et de son appréciation (sorte de retour au calme). Ici point de personnage, puisque c'est précisément sur la séparation entre sujet et objet que se construit l'objectivité dans les textes scientifiques. La mise en scène de paradigmes et de théories remplacera les grands auteurs sur les épaules desquels s'établit la gnoséologie garantissant le champ d'objectivité de la quête et donc sa réussite.

### ***1.5.3 L'auteur dans les replis du texte : une question pour la terminologie.***

Dans ces récits d'impersonnalisation technoscientifique (Kocourek, 1982) où sont donc bannis par principe toute marque de subjectivité, nous avons fait le constat d'une stratégie d'effacement particulièrement originale : celle où l'auteur délègue à son étude, sa recherche, un rôle agentif. Lorsque les substantifs sujets instruisant le récit comportent le trait inanimé (cette thèse, ce mémoire, cette méthode, ce travail *etc.*), les verbes qu'ils convoquent à la voie active appellent des agents animés (aborder, présenter, proposer, replacer, mettre en évidence, traiter, utiliser, s'inscrire, permettre, constituer, annoncer, augurer, *etc.*). Ce constat m'a conduit à m'intéresser à l'abstraction d'éléments de signification (sèmes inhibés) (Holzem, 2009). L'auteur du travail se trouve de fait mis en relief par défaut sous l'effet de la rencontre de deux sémèmes (signifiés de morphèmes appartenant ici à des catégories différentes Nom/Verbe) qui expriment une incompatibilité au niveau de leur sème générique [animé/inanimé]. Cette connexion métaphorique *in presentia* détermine l'impression référentielle induite, celle d'une mimésis de l'objectivité. La doxa scientifique bannissant toute marque de subjectivité, l'auteur se fond dans la trame d'un récit qui n'est autre que la recomposition de son propre vécu durant trois années. C'est par la vie prêtée à l'inanimé que se reconfigure le travail accompli et que le récit prend corps, car comme l'écrit Ricœur dans *La métaphore vive* : « montrer les choses inanimées comme animées, n'est point les relier à l'invisible, mais les montrer elles-mêmes comme en actes » (Ricœur, 1975, p. 50). Ce transfert qui ravive la perception sémantique du lecteur (l'auteur et sa thèse apparaissant simultanément) participe de l'interprétation de ces textes scientifiques très spécialisés. L'étude d'une métaphore conceptuelle et figée entre domaines déjà constitués s'avère insuffisante surtout du point de vue d'une terminologie plus soucieuse des pratiques culturelles et des contextes que de méthodes d'extraction. Un double constat s'impose alors.

Premièrement en rapatriant les pratiques textuelles au cœur de l'activité terminologique, il ne s'agit plus de concevoir les corpus comme réservoir de termes. Il convient alors de chercher dans la variation diachronique les conditions de possibilité des termes. Voilà qui revient à admettre que la terminologie est une branche appliquée de l'épistémologie.

Un second constat s'invite alors avec Cassirer (1973) et une conception radicale de la métaphore qui n'est ni simple transposition, ni torsion ricœurienne du sens des mots<sup>54</sup>, mais création d'un nouveau domaine relevant du monde des signes « dans lequel un fond portant valeur de matière indistincte se distingue d'une forme porteuse d'une signification déterminée, les deux valeurs pouvant s'échanger » (Lassègue, 2016, p. 208). C'est cette possibilité d'échange qui ouvre la possibilité d'une généralisation, non plus bâtie sur la sommation des cas particuliers, mais sur une « prégnance symbolique » (Cassirer, 1972b, p. 229)<sup>55</sup> qui « a la métaphore radicale pour fondement et que c'est cette dernière qui fait exister d'un même mouvement le sens et le sacré » (Lassègue, *ibid.*). Ce mouvement consacrerait symboliquement le passage du doctorant à docteur au sens où « ce n'est pas une simple transposition, c'est une véritable *metabasis eis allo genos* qui a lieu ici ; on ne passe pas ici dans une autre espèce, déjà existante, c'est au contraire l'espèce à laquelle aboutit le passage qui est elle-même créée » (Cassirer, 1973, p. 110). Précisons que le recours à ce procédé d'écriture est, d'une part générale et que, d'autre part c'est très souvent la seule marque de subjectivité présente dans ces textes, contrairement à la plupart des articles scientifiques dans lesquels l'auteur s'exprime par le *nous* ou le *on* qui réfère à sa communauté.

Ces constats soulèvent une double question : une terminologie vraiment textuelle est-elle possible et est-ce encore une approche terminologique ?

### ***1.6 Pour dépasser le dilemme***

Parce que la démarche altruiste de Paul Otlet avait fait corps avec la doctrine terminologique d'Eugen Wüster, j'ai cherché dans la socioterminologie, comme branche appliquée de la linguistique sociale, une voie pour échapper aux prescriptions documentaire et terminologique. Les études linguistiques menées sur le terrain auprès des doctorants comme

---

<sup>54</sup> « Si l'on prend pour hypothèse que la métaphore est d'abord et principalement une attribution impertinente on comprend la raison de la torsion que les mots subissent dans l'énoncé métaphorique » (Ricœur, 1986, p. 23). Ce qui laisse supposer qu'il y aurait prééminence d'un sens littéral.

<sup>55</sup> Que Cassirer décrit comme « la façon dont un vécu de perception, en tant que vécu sensible, renferme en même temps un certain « sens » non intuitif qu'il amène à une représentation immédiate et concrète » (1973, *ibid.*)

après des chercheurs en traitement d'images de documents, ont modéré mes ardeurs dans l'élaboration d'une terminologie capable d'exprimer l'usage moyen d'une communauté au vu de la multiplicité des pratiques individuelles. À la question de la base sur laquelle estimer l'usage moyen adopté par une communauté, j'ai tenté de montrer que la réponse se trouvait dans la valeur sémantique des mots appréhendés dans leurs contextes d'interprétation, autrement dit, au sein des suites linguistiques attestant d'une pratique, donc des textes. Si posée comme telle, la *normaison* socioterminologique était illusoire, les questions qu'elle m'a permis de soulever semblent toujours d'actualité, voire redimensionnées à l'heure des réseaux sociaux. Comment prendre en compte la pratique individuelle dans un cadre *de facto* toujours collectif, autrement dit, comment articuler le local et le global ? C'est l'approche anthropologique, notamment celle de Humboldt, qui me guidera pour dépasser un dilemme que de récents travaux en anthropologie placent *au-delà de nature et culture*.

En guise de conclusion d'étape de ce premier parcours, je souhaite à mon tour souligner le paradoxe de cette nouvelle situation. Alors que le document devenu numérique autorise un accès au plein texte, le mot toujours appréhendé comme unité atomisée de sens gouverne l'accès aux contenus numériques. Il bénéficie, à l'instar d'une monnaie, d'une valeur d'échange qui détermine sa valeur d'usage. Il se caractérise donc à l'inverse du signe linguistique dont l'usage au sein d'une communauté de locuteurs détermine la valeur. Il s'agit d'une expropriation spéculative de la langue par laquelle nous sommes mêlés les uns aux autres, en faveur d'un profilage atomisé sur lequel se bâtit toute une économie numérique.

## II. Pour une linguistique textuelle et impliquée.

### II.1 Dans le contexte des documents numériques

L'étude qui a décidé de mes orientations de recherche actuelles concernant les conditions d'interprétation des documents numériques a pris source lors de la première expérience pluridisciplinaire à laquelle j'ai participé avec de très nombreux autres collègues<sup>56</sup>. Elle a conduit à la co-rédaction de l'ouvrage : « Le document à la lumière du numérique »<sup>57</sup>. C'est à l'occasion de deux séminaires qui ont ponctué nos échanges rédactionnels électroniques<sup>58</sup> qu'a été débattue la relation longtemps synonymique entre texte et document. Deux précisions s'imposent à ce sujet. Premièrement, si à l'heure du numérique le mot document s'est imposé en générique pour désigner tous les types de traces (écrite, sonore, graphique, vidéo) déposées sur la toile, les différences sont *de facto* en passe de devenir relatives, voire même de devoir être supprimées, le contenu d'un texte n'étant pas indépendant de son expression, quant au document il ne peut être décrit sans son contenu (Rastier, 2008a). Deuxièmement, parler de dématérialisation à propos du document numérique est un abus de langage qui ignore le point de vue de ceux qui archivent sur des serveurs et mémoires bien matérielles des fichiers informatiques. Car même réduit à l'octet, le document n'existe pas hors de la pratique qui l'a généré et de celle qui l'interprète en le visualisant à l'écran.

C'est dans la thématique intitulée *medium* de ce Réseau Thématique, que j'ai co-dirigé avec le Professeur Jacques Labiche entre 2002 et 2005, une opération de recherche intitulée *Action spécifique document et organisation*. Nous avons constitué puis encadré une équipe pluridisciplinaire composée d'une quinzaine de chercheurs en reconnaissance de formes, linguistique, sciences de l'information et sociologie du travail appartenant à cinq laboratoires<sup>59</sup>, (Holzem & Labiche, 2004, 2005) et (Holzem *et alii.*, 2005 et 2007). Nous visions à saisir une pratique de transformation documentaire.

---

<sup>56</sup> Nous étions plus d'une centaine dans le cadre du RTP Doc 33 du CNRS.

<sup>57</sup> Sous le pseudonyme de Roger Thomas Pedauque, comme développement du sigle RTP doc, pour Réseau Thématique Pluridisciplinaire sur le Document du CNRS.

<sup>58</sup> Nous tirons d'ailleurs un bilan plus que mitigé de cette écriture, dite partagée, de l'ouvrage. En effet, l'espace rédactionnel commun a été construit et entretenu (lors de relances notamment) par une équipe beaucoup plus restreinte mue, cela va de soi, par ses intentions propres. Il est somme toute assez naïf de croire que le seul fait de passer à une rédaction numérique collaborative annihile toute ascendance décisionnelle.

<sup>59</sup> Laboratoires : PSI (FRE CNRS 2645) INSA et Université de Rouen : J Labiche, E Trupin, D Dionisi ; L3i (EA 2118) Université de La Rochelle : J-M. Ogier, R Mullot ; France Télécom R&D : J Gardes ; DYALANG (FRE CNRS 2787) Université de Rouen : M Holzem, S Normand, V Delavigne ; URSIDOC-Docsi Enssib-Lyon : M-F Peyrelong, B Guyot, N R Guinikoukou ; GRIS Université de Rouen : M Blanc, C Peyrard.

Ce travail s'intéressait aux conditions de production et d'interprétation de deux types de textes sur deux chaînes de transformation non numériques à l'époque : l'instruction d'un formulaire de demande de RMI<sup>60</sup> et la transformation d'un article de recherche en un brevet d'invention. Nous cherchions à savoir en quoi les corpus métiers étaient constitutifs des différentes sphères d'activité dont ils recevaient en retour les déterminations propres. En analysant étape par étape la transformation à l'œuvre au sein d'une sphère d'activité, nous avons appréhendé un auteur *lambda* de document en tant qu'acteur situé, acteur d'ailleurs *impermanent* d'une organisation en ce qui concerne l'usager. Nous avons alors tenté de cerner des zones d'échanges au sein desquelles se déroulent les interactions : communautés de travail dont les buts, règles de fonctionnement et points de vue peuvent être explicités.

Plus soucieux de repenser les articulations entre apports disciplinaires que de prétendre fonder de nouveaux paradigmes, nous avons choisi une approche empirique invitant les équipes à étudier avec leurs propres méthodes et leurs propres présupposés scientifiques, les mêmes objets dans les mêmes situations. La nature fédérative de cette démarche qui permet de conserver les liens privilégiés avec les apports disciplinaires spécifiques, est propice à l'émergence d'une véritable interdisciplinarité. Elle conduit d'une part, à sortir des cloisonnements et autorise d'autre part, la prise en compte de phénomènes relevant de domaines distincts et de principes explicatifs différents. Cette démarche préside aux orientations *indisciplinaires* des recherches que je mène depuis cette date avec Jacques Labiche.

## ***II.2 Enquête sur le terrain de deux sphères professionnelles***

Dans l'étude du formulaire de demande d'un revenu minimum d'insertion (RMI), l'enquête sur le terrain a consisté d'une part à enregistrer les entretiens entre une assistante sociale et un demandeur d'emploi, puis d'autre part à enquêter auprès des mêmes assistantes sociales à propos de leur pratique professionnelle. Le corpus étudié a donc été fourni par la retranscription de ces deux types d'entretien. Par cette approche de terrain, nous avons tenté d'articuler les dispositifs scripturaux, les pratiques professionnelles et les pratiques discursives. Dans le second cas, celui du brevet d'invention, le corpus écrit nous a été fourni d'emblée : un mémoire technique rédigé par une équipe de chercheurs travaillant en reconnaissance de formes et la demande brevet correspondante avec les différents stades de sa transformation scripturale.

---

<sup>60</sup> Les deux sphères d'activité investies étaient un Centre d'information et d'accueil départemental (région de Rouen) et un cabinet conseil en brevets d'invention (Paris).

Nous nous sommes entretenus<sup>61</sup> avec plusieurs ingénieurs brevets afin de comparer nos observations linguistiques sur ce corpus à leurs pratiques professionnelles. Nous nous étions en effet aperçus que pour pouvoir procéder à une réécriture du document initial en une forme juridiquement incontestable, les ingénieurs brevet commençaient par se distancier des auteurs et du contexte scientifique de production du mémoire technique pour se conformer aux normes de la sphère d'interprétation visée, celle de la propriété industrielle.

### ***II.2.1 Comprendre les conditions d'interprétation.***

Avec les récurrentes difficultés d'approche des sphères organisationnelles et des documents qui y circulent en interne, les premiers éléments de conclusion auxquels nous sommes parvenus ont permis de dégager, certes des particularités liées à des situations organisationnelles disparates, mais aussi des points de convergence nous permettant de mieux cerner la spécificité et l'intérêt d'une approche du document et surtout de son contenu, par le biais des collectifs de travail (*i.e.* des pratiques).

Au niveau des spécificités des terrains, le bilan montre en particulier que la rédaction médiée d'un formulaire, comme celui du RMI, peut n'être que prétexte à rencontre entre acteurs sociaux et usagers. C'est donc l'interaction, l'entour, qui va lui donner sens et ainsi permettre de prendre les décisions statuant sur une situation personnelle transformant un demandeur en un formulaire d'ayant-droit. La mise en mots d'une demande et donc le profilage d'un demandeur jusqu'à son établissement documentaire (le formulaire rempli) a mis en évidence tout le travail d'interprétation opéré par les assistantes sociales en fonction des attendus institutionnels. Cela signifie que dans les modèles de scénarios envisagés pour saisir la transformation d'un document, la signification des contenus ne peut plus être appréhendée sur le modèle d'éléments déclenchant des actions à partir d'inférences (relation de cause à effet) : il faut tenir compte des conditions d'interprétation. Une démarche d'ordre pragmatique axée sur la recherche de performatifs à un instant donné, ne saurait donc satisfaire à la compréhension du processus scriptural ici à l'œuvre. C'est pourquoi nous lui avons préféré une approche globale d'interprétation (ordre herméneutique) prenant en compte la situation historique et culturelle de production et d'interprétation des textes et donc un ensemble d'axiomes normatifs localement établis par le corpus (la pratique textuelle instituée).

---

<sup>61</sup>Travail effectué par Sylvie Normand pour la linguistique et Brigitte Guyot pour les sciences de l'information.



En ce qui concerne le terrain de la propriété industrielle, c'est l'activité éditoriale qui a été particulièrement prise en compte, car elle consiste à transformer un texte scientifique original pour le rendre compatible avec le fonctionnement des organismes du monde de la propriété industrielle. Nous avons approché cette activité en suivant le processus engagé à chaque étape de réécriture du manuscrit. Ces étapes étaient conditionnées par un mouvement d'aller et retour sur l'axe de l'intertextualité : la recherche d'un précédent pour chaque document afin de garantir son originalité mais aussi d'attester de son contenu scientifique et technique par le biais de ses références bibliographiques. Là encore, les conditions d'interprétation ont accompagné la transformation du document. Les ingénieurs brevets ont en effet confirmé notre constat, seule l'adaptation du texte à la zone de légitimation visée compte (la doxa sur l'axe de la médiation symbolique). Les modifications morphosyntaxiques que nous avons relevées au niveau du syntagme terminologique chargé d'exprimer l'innovation conceptuelle (Holzem & Labiche, 2005) ont corroboré les conclusions de l'étude menée par Mathieu Valette (2010b) sur la façon d'appréhender les innovations sémantiques dans les textes. L'auteur distingue plusieurs phases dans le développement d'un néologisme (entendu comme lexicalisation synthétique donnant lieu à la possibilité d'une définition<sup>62</sup>). Il souligne qu'avant d'être lexicalisée une représentation (un concept) peut exister textuellement de façon plus ou moins ténue, à l'état de thème(s) en cours de structuration et être enchâssée dans un réseau complexe d'expressions et de phraséologies (Valette *ibid.*). Nous avons pu constater que le travail des ingénieurs brevets consistait *de facto* à retrouver ce stade antérieur, à détricoter en quelque sorte le texte de départ et à gommer toute contextualisation exprimée sous la forme d'exemplification renseignant sur la nature précise de l'invention et pouvant ainsi exposer le futur brevet à la concurrence<sup>63</sup>.

Ainsi aux veilleurs en nouvelles technologies<sup>64</sup> qui traquent dans les brevets, grâce à des outils logiciels sophistiqués, les syntagmes scientifiques et techniques ayant peu d'occurrences, voire des hapax, par rapport à la littérature du domaine, nous pourrions conseiller de s'intéresser

---

<sup>62</sup> J'avais déjà pu remarquer au cours de mes recherches terminologiques que la précarité de cette stabilisation ne fait que confirmer le constat dressé par Louis Guilbert en 1975 à propos de la créativité lexicale : « une monosémie initiale risque de se corrompre rapidement à partir du moment où le mot formé entre en circulation dans une communauté » (Guilbert L. 1975, p 65). Le propre de tout lexème étant de circuler entre les interlocuteurs, la corruption que nous préférons nommer, métastabilité du sens ou précarité féconde, y est inhérente.

<sup>63</sup> Pour confirmer ce constat, citons parmi les phrases supprimées du mémoire technique cet extrait qui spécifie la nature de la transformation au fondement de l'innovation : « Une forme peut être, par exemple, un ensemble fini de points définissant une courbe (fermée ou non) et/ou une surface à partir de la transformée de Mellin Fourier ». À l'instar de l'organisation ontologique pyramidale, la montée en généralité des concepts et des termes s'accompagne ici d'un appauvrissement sémantique nécessaire à la protection juridique du texte brevet.

<sup>64</sup> J'ai eu l'occasion d'en rencontrer lors de la *semaine sur le document numérique* que j'ai co-organisée à La Rochelle en 2004.

plutôt à l'instance de validation<sup>65</sup> pour y déceler les contraintes d'assignation du sens dont témoignent les parcours des lexies dans ces textes. En effet, ces documents qui sont destinés à faire acte, visent à régler un comportement sociétal ; le respect des consignes structurelles et scripturales est constitutif du genre. Ces documents instruits dans le cadre d'une pratique partagent les caractéristiques du discours procédural tel qu'analysé par des linguistes et psychosociologues<sup>66</sup>. Ce qui a retenu notre attention dans ces discours à forte valeur illocutoire (où le monde est censé se conformer à l'énoncé), ce sont les négations car elles ont été en quelque sorte le moteur de la transformation des documents.

Au cours de l'entretien durant lequel est instruite la demande d'un RMI, l'assistante sociale constate : « *vous n'avez pas travaillé* ». Cette négation qui disparaît du formulaire afin de positiver la situation de la personne aux yeux de l'institution, servira de guide par défaut à la catégorisation du demandeur : s'il n'a pas travaillé, c'est qu'il est encore étudiant, par exemple.

Dans le processus de transformation d'un mémoire technique en demande brevet, nous avons tout d'abord remarqué que l'énoncé négatif avait valeur d'assertion du jugement, comme en témoigne l'extrait suivant : « *Dans le cas, par exemple, de la reconnaissance optique de caractères, cela se traduit par la production de caractères erronés. Ce phénomène n'est pas critique si l'on cherche à reconnaître un texte structuré* »<sup>67</sup>. Ces cas de négation servent à l'expression du rejet, ils sont utilisés dans la partie relative à l'antériorité avant d'aborder l'invention qui, en tant que telle, remédie au problème. La partie descriptive de l'invention s'ouvre sur une négation qui prend alors une valeur différentielle du fait de sa capacité à renvoyer à la fois à un énoncé antérieur mais aussi à la situation présente dont elle renforce la valeur positive selon la formule spinoziste *Determinatio est negatio*<sup>68</sup> : « *L'invention ne présente pas ces inconvénients. En effet, l'invention concerne un procédé de reconnaissance de forme comprenant successivement [...]* » (*ibid.*). Cette négation de phrase contient une instruction polémique dans le sens où elle vise à annihiler toute locution potentiellement adverse, mais invite également à une lecture descriptive au sens où elle sert à camper un nouvel

---

<sup>65</sup> Normes sociales qui peuvent être juridiques, scientifiques, etc.

<sup>66</sup> Parmi ces caractéristiques notons : le recours aux répétitions plutôt qu'aux anaphores (Kocourek, 1982), le discours visant à régler un comportement individuel ou collectif, donc à la jonction entre action verbale et action dans le monde (Adam, 2001) ; le discours destiné à agir sur le monde (Fayol, 2002).

<sup>67</sup> Projet de demande de brevet français : titre *Procédé de reconnaissances de formes*. France Telecom, document intermédiaire du 3 février 2004.

<sup>68</sup> Spinoza, (1674. *lettre 50*)

état du monde (Nølke, 1992)<sup>69</sup>. Cette valeur différentielle valorise l'invention en tant que telle mettant désormais un terme à ce qui n'a plus lieu d'être.

### **II.2.2 La transformation textuelle comme pratique sémiotique.**

Les actions menées en contexte organisationnel peuvent être appréhendées comme des rôles, ce qui permet de préserver la notion de pluralité des activités (un acteur pouvant avoir plusieurs rôles), mais aussi de mieux cerner la notion d'activité par l'identification des différents rôles. L'organisation, par ses buts, objectifs, visées, impose une vision non immanente mais contingente de l'action temporellement et spatialement définie de ses agents : actions alors prédictibles et réitérables. Cette dimension de nature doxale témoigne de l'organisation fonctionnelle liée à l'activité autour de la transformation d'un document.

Les organisations en tant qu'environnement sémiotique ont des traits qu'elles partagent avec les langues. Elles ont des structures variables et reflètent des mondes singuliers. Elles convoquent la notion de cultures au pluriel, c'est-à-dire qu'elles peuvent être appréhendées non comme une totalité (vision de sens commun) mais en fonction de points de vue, de pratiques sociales. Dans le cadre d'une organisation, les auteurs cessent d'être indéfinis pour devenir acteurs ou agents situés. Les interlocuteurs en son sein, mais aussi dans leur entour, se reconnaissent des obligations réciproques en fonction d'un lien social déjà existant et d'un désir de faire *acte* au sens juridique du terme dans la zone de légitimation visée. Nos études de terrain illustrent, à leur façon, l'approche d'anthropologie sémiotique développée par F. Rastier (2001b). En adoptant sa définition des trois zones anthropiques<sup>70</sup> nous pouvons dire que la zone identitaire exprime la personne ou le groupe de personnes (je, nous), celui d'une organisation, située sur l'axe spatio-temporel de l'ici et du maintenant, munie d'une structure modale exprimant le certain (prix de la légitimation). La zone proximale exprime l'entour sur

---

<sup>69</sup> Au terme de son article, Henning Nølke revient en effet sur la catégorisation tranchée qu'il avait précédemment faite entre les deux types de négation, en prenant en compte une gamme de facteurs linguistique beaucoup plus large parmi lesquels « l'esquisse d'une théorie de l'interprétation qui introduit notamment la notion de valeur par défaut [...] ». Il conclut alors « C'est en effet la grande vertu d'une approche modulaire que de permettre l'examen systématique - et gouverné par des règles de portée très générale - d'aspects provenant de domaines (ou niveaux) forts différents comme la syntaxe, la sémantique, le texte, l'énonciation, l'interprétation, [...] En réalité, la négation est peut-être l'unité linguistique qui mérite le plus qu'on apporte à son étude à la fois souplesse et rigueur théorique » (Nølke, 1992, p. 65). Dans la perspective d'une sémantique interprétative réunifiée du mot au texte et à l'intertexte qui est la mienne, je souscris à ce constat. La négation n'est d'ailleurs pas la seule unité linguistique qui mérite que l'on apporte à son étude une telle démarche unifiée : toutes, y compris le ponctème, pouvant y prétendre.

<sup>70</sup> Ces trois zones peuvent également être reliées aux trois ordres de couplage proposés par Von Uexküll « [...] chaque homme vit dans trois espaces qui s'interpénètrent, se complètent, mais aussi se contredisent en partie » (Uexküll 1956, p. 49).

le plan des personnes (tu, vous), les interlocuteurs attendus (*i.e.* ses usagers) dans le cadre de son activité reconnue. La structure temporelle exprime cette proximité par rapport au présent sous la forme du futur proche (bientôt) ainsi que celle du passé (naguère). Elle rend compte des documents et de secteurs d'activité antérieurs et justifie le présent du traitement par les attendus qui caractérisent l'agir stratégique (sanction de l'efficacité d'une organisation). L'espace est défini, localisé (là) et la modalité exprime le probable<sup>71</sup>. Quant à la zone distale, elle sert à exprimer les absents (il, on, là-bas, ailleurs) un passé ou un futur plus éloigné (non en contact direct avec l'organisation, c'est-à-dire le passé du demandeur du RMI, comme le futur de la propriété industrielle qui garantira le brevet). Elle est la zone de la transcendance, des théories philosophiques, scientifiques, religieuses, ici des codes institutionnels et juridiques. Autrement dit de tout ce qui légitime le fondement général d'une organisation sociale. C'est une zone où les transformations s'effectuent à l'échelle des décennies (voir beaucoup plus selon les domaines concernés).

L'organisation qui considère le document comme maillon d'un échange verbal préexistant au fil de ces reprises successives dans un cadre spatio-temporel, appelle également la notion de genre textuel, étant donné que les pratiques culturelles et sociales d'un collectif de travail conditionnent largement la production comme l'interprétation de son contenu. Cette perspective offre au document au-delà de la simple relation auteur/lecteur, une valeur de régulation, de stabilisation sur l'axe de la médiation symbolique au sens que lui donne Rastier (*ibid.*) dans la lignée des travaux de Cassirer entre 1923-1929 sur les formes symboliques<sup>72</sup>. C'est le rapport du subjectif et de l'objectif qui est ainsi posé et avec lui le caractère actif et critique de toute création de connaissances sur lequel je reviendrai, *infra* de ce mémoire, avec un travail sur les traces actives des interactions avec les systèmes numériques.

### ***II.3 L'interprétation du point de vue de l'approche énaïve***

Avant de poursuivre le parcours de mes travaux sur la transformation textuelle, il me semble nécessaire de préciser brièvement ici<sup>73</sup> quelques notions essentielles au travail

---

<sup>71</sup> J'ai alors compris l'importance d'une prise en compte de l'instance de validation (la garantie comme une norme sociale (juridique, scientifique, religieuse, *etc.*) qui somme en quelque sorte les points de vue diachroniquement parlant. Au niveau extrinsèque comme intrinsèque dans le discours, c'est en effet elle qui permet de rendre compte du pôle de validité conventionnelle et institutionnelle vers lequel tend le discours de l'organisation (garantie de sa position sociale).

<sup>72</sup> Cassirer *opus* cité. Pour mémoire : une forme comprise comme organisation, structure, gestalt, est dite symbolique au sens où elle produit des signes, c'est-à-dire qu'elle dépend d'institutions et de normes.

<sup>73</sup> Voir Holzem & Labiche (2017a Chapitre II) pour l'apport de la seconde cybernétique et le paradigme de l'énaïon.

inter-disciplinaire que je mène depuis 2002 sur l'apport de la seconde cybernétique et le paradigme de l'énaction. La cybernétique de Wiener (1948) *Cybernetics or Control and Communication in the Animal and the Machine* permet d'explicitier à partir d'une vision unifiée en éléments logiques simples (boîte noire entrée-sortie et feedback) tous les mécanismes rencontrés (chez l'animal comme dans la machine). Cette problématique était déjà centrale en systémique : dans la *General System Theory* (1934) de von Bertalanffy (1973) visait à modéliser toute réalité qu'elle soit constituée d'organismes, de processus mentaux ou de groupes sociaux. De ce point de vue les principes qui gouvernent des totalités dont les éléments, en interaction dynamique, constituent des ensembles ne peuvent être réduits à la somme de leurs éléments. C'est en philosophe et biologiste que Bertalanffy conçoit les systèmes ouverts dès 1937. Le modèle de croissance individuelle parachevé dans sa *théorie générale des systèmes* est largement utilisé dans les modèles biologiques. Ce sont en particulier les notions d'émergence et d'auto organisation qu'il met en avant pour tenter de modéliser de façon non mécaniciste les systèmes complexes pour construire un modèle théorique de la croissance organique. Dans cette lignée, von Foerster (1981) ambitionna, avec ce qui deviendra la cybernétique de deuxième ordre, de modéliser l'intelligence naturelle en explorant les ressources d'un réseau d'éléments simples en interaction. L'apport de la seconde cybernétique à la pensée systémique mais aussi aux tentatives de formaliser l'auto-organisation des systèmes biologiques au moyen de réseaux d'automates booléens est un point essentiel puisqu'elle sera source d'inspiration en particulier pour les modèles d'*auto organisation, d'autopoïèse et de couplage* de Fransico Varela qui constituent un des principaux piliers de notre réflexion (Holzem & Labiche, 2017a). En concevant la notion de clôture opérationnelle, l'école chilienne de l'autopoïèse<sup>74</sup> nie l'existence même des représentations d'un monde pré-donné, recourt à divers formalismes relevant de la théorie des automates et introduit la notion d'énaction.

Le paradigme de l'énaction remet en question les préceptes des approches computationalistes en considérant l'expérience vécue comme base de la constitution de la connaissance. Postulant que la cognition est l'apanage du vivant et qu'il ne saurait ainsi y avoir identité entre l'esprit et l'ordinateur, l'utilisateur cognitif doit de fait être le pivot, le centre de tout système d'interprétation<sup>75</sup>. Cette voie repose sur la codétermination sujet/objet. Cette singularité démarque l'énaction des autres théories non positivistes telles que le constructivisme strict, qui, tout en reconnaissant le rôle déterminant du sujet dans la constitution de son monde

---

<sup>74</sup> Humberto Maturana et Fransico Varela (1994) sont les fondateurs de ce courant soutenu par Gregory Bateson.

<sup>75</sup> Nous œuvrons donc à la réalisation d'un système centré sur l'utilisateur.

propre, persiste dans la voie d'un dualisme corps/esprit. Le processus é actif, requiert en effet de tenir compte de l'histoire<sup>76</sup> des perturbations au sein du couplage structurel, ainsi *exit* la machine<sup>77</sup> au profit du vécu prenant en compte la corporéité, reliant, réunifiant perception, mémoire, cognition et action dans la filiation d'un constructivisme interactionniste<sup>78</sup>. Lors de l'interprétation, un sens émerge (surgit) d'un parcours interprétatif qui loin d'être un instantané, est un scénario, une histoire, qui constitue et est constituée par le sujet *in vivo* en retenant aussi bien des régularités (isotopies) que des différences. Sur le plan philosophique cette démarche est phénoménologique dans la lignée des travaux de Husserl et Merleau-Ponty, sur lesquels je reviendrai (voir III<sup>ème</sup> partie *infra*). Ambitionnant de concevoir une aide instrumentée à l'interprétation de corpus de textes numériques, mes travaux se sont alors engagés dans la voie originale d'un approfondissement opératoire de l'éaction, prenant en compte la sémioticité de l'expérience singulière.

### ***II.3.1 Le texte juridique comme rituel autopoïétique***

Pour éclairer la suite du propos, et surtout l'usage que j'en ai fait pour appréhender le texte juridique, précisons que dans cette approche venue du vivant, le système biologique, la cellule, en tant que système clos par sa membrane est totalement autonome sur le plan de ses propres opérations. Il doit en conséquence nécessairement reproduire sa capacité opérationnelle à travers chacune de ses propres opérations. Il acquiert ainsi sa stabilité structurelle comme résultat de cette récursivité. En engendrant et spécifiant continuellement la production de ses composants, un système se maintient comme une organisation topologiquement délimitée par une frontière réagissant aux perturbations externes ; le système vivant est alors dit autopoïétique selon le terme forgé par Maturana et Varela<sup>79</sup>.

Appréhendant le droit sous l'angle d'une pratique sociale, nous nous sommes intéressés aux écrits du sociologue Niklas Luhmann<sup>80</sup> qui ont fait valoir le caractère autopoïétique du

---

<sup>76</sup> « L'idée fondamentale est donc que les facultés cognitives sont inextricablement liées à l'historique de ce qui est vécu, de la même manière qu'un sentier au préalable inexistant apparaît en marchant » (Varela, 1996, p. 111).

<sup>77</sup> Il faut considérer le machiniste et pas seulement la machine préconisait déjà von Uexküll (Uexküll, 1956, p. 37).

<sup>78</sup> Héritage de J. Piaget et L.S. Vygotski.

<sup>79</sup> « Un système autopoïétique est organisé comme un réseau de processus de production de composants qui (a) régénèrent continuellement par leurs transformations et leurs interactions le réseau qui les a produits, et qui (b) constituent le système en tant qu'unité concrète dans l'espace où il existe, en spécifiant le domaine topologique où il se réalise comme réseau » (Maturana & Varela, 1980).

<sup>80</sup> Niklas Luhmann (1927-1998) sociologue allemand, fondateur d'une théorie des systèmes sociaux. Il a mis en avant la nature complexe des sociétés modernes et le rôle prépondérant des institutions dans la gestion de cette complexité. Deux articles ont retenu notre attention *Le système juridique* (1986) et *Le droit comme système social* (1994).

sous-système du social qu'est le droit. De ce point de vue, le système juridique est à l'instar du système biologique selon Luhmann, un système fonctionnel qui se différencie à l'intérieur de la société. Il assure son auto-continuation et contribue ainsi à celle du système social à la constitution duquel il participe. Le système juridique est clos (clôture opérationnelle) et autonome en ce qui concerne ses propres opérations au vu desquelles il peut dire, seul, ce qui est juridiquement légal ou illégal<sup>81</sup>. Ce code binaire place le traitement juridique des attentes normatives sous la contrainte de sa compatibilité avec celles déjà réalisées, *i.e.* la jurisprudence. Le droit, qui par ses propres opérations assure sa cohérence, n'a pas à connaître par avance les conflits juridiques<sup>82</sup> pour s'y adapter car il décide lui-même qui doit et qui ne doit pas les connaître et en ayant la possibilité d'enquêter sur eux, il peut en venir à bout. La conséquence en est que les frontières du système juridique sont définies, non à un niveau institutionnel, mais opérationnel.

De cette approche *système* découlent deux conséquences pratiques. La première est que la référence au droit est *institutionnellement dissuadée* au regard du conflit, envisagé du point de vue du système comme perturbation-compensation *versus* « entrée-sortie », car elle échapperait alors, en première instance, à l'institution. Le rôle du juriste qui se veut *objectif* est, en son vécu juridique, de faire diminuer le niveau de cette dissuasion. Il en résulte alors une augmentation de la complexité qui entrave la transparence de la pratique. La seconde conséquence est la nécessité d'une auto-observation, pour que se perpétue le système auto-référentiel et qu'ainsi le traitement des attentes s'accompagne toujours d'une *observation du contrôle* qui permet de voir comment le monde est observé, c'est-à-dire que l'on fait savoir alors de quelle manière il est pertinent ou non, dans le système, de communiquer. La procédure juridique elle-même, devient ainsi programme permettant l'auto-reproduction, instrument central du droit positif (droit structuré en une pyramide des normes) pour réduire certains facteurs juridiquement non pertinents afin qu'il puisse se centrer sur une spécificité juridique désormais autopoïétique. La procédure *objectivise* ainsi le litige qui se déplacera alors progressivement vers une problématique factuelle et juridique objective. Il prévient d'un conflit émotionnel. Au sein de la procédure (du rite), les formes ont une validité tautologique du fait que la référence au monde est supprimée et remplacée par la référence au système lui-même (Clam, 1995). L'activité au sein de la sphère juridique prend la dimension d'une

---

<sup>81</sup> « Dans cette mesure, le code [légal – illégal] est lié à la fonction du droit. Simultanément, il sert à contrôler la cohérence interne permanente du système, c'est-à-dire l'actualisation de sa mémoire » (Luhmann, 1994, p. 58).

<sup>82</sup> Précisons que les conflits juridiques résultent de la diversité des interprétations possibles des faits portés à la connaissance des juges.

ritualisation comme forme instituée d'une pratique exemplaire (au sens où elle focalise l'attention de tous les agents) qui la fonde et qu'elle fonde. On retrouve un élan similaire aux regroupements totémiques de Levi-Strauss (1962), mais également à la dimension praxéologique et culturelle de l'anthropologie de Clifford Geertz (1973) dont les travaux invitent à la prise en compte de la singularité interprétative (interprétation conçue sur le modèle du texte). Pour comprendre les fondements de ces rituels il convient, comme l'a fait Jean Lassègue (2010), de prendre en compte la dimension sémiotique des formes symboliques<sup>83</sup> qui régulent les activités pratiques au sens où elles les instituent.

De ce point de vue, l'argumentation du juge, qui a pour fonction de renforcer la cohérence du système juridique, procède de cette ritualisation. Elle ne détermine pas une typologie d'actes mais une modalité particulière d'actions. C'est pourquoi, je me suis focalisée sur le rôle particulier des modalités linguistiques dans les textes de cour d'appel. Cette ritualisation consiste en une description<sup>84</sup> des faits, selon des modalités linguistiques rhétoriquement choisies pour faciliter l'acceptation du jugement par les parties et par la société. Le caractère symbolique des ritualisations provient précisément de cette mise en cohérence qui permet aux acteurs de prendre conscience de la conformité au cours de l'activité qui se déroule (*i.e.* le procès) et selon le but qu'elle se fixe (*i.e.* conformer les faits aux textes de loi) des différents éléments qui la composent (*cf.* Lassègue, 2010)<sup>85</sup>. Dans une démarche qui vise à articuler les approches autopoïétique et sémiotique, il importe de faire droit aux rôles des modalités langagières comme formes médiatrices stabilisées qui participent à l'anticipation des conduites et à la constitution de la normativité de la pratique juridique.

En concevant le droit comme sous système social, l'apport de Luhmann permet de comprendre le rôle que remplit ce sous-système au sein du système social global : celui de stabiliser la cohérence en régulant les attentes normatives tant dans leur contenu que dans leur forme. En plaçant tout traitement des attentes normatives sous l'angle de savoir s'il est compatible ou non avec la jurisprudence, c'est à la stabilisation des attentes sociétales et à leur

---

<sup>83</sup> « C'est l'attention conjointe accordée à des foyers d'activités porteurs d'enjeux publics qui rend possible la constitution de formes symboliques. Cette attention conjointe nécessite la mise en place de moments privilégiés de prise de conscience au cours desquels sont dégagés les enjeux, normes et valeurs que les activités requièrent pour être considérées comme menées à bien : ce sont ces moments que nous appelons « ritualisations ». Les formes symboliques se présentent ainsi comme ce qui, au cœur de ritualisations, rend possible la régulation des activités pratiques en général. » (Lassègue, 2010, p 32).

<sup>84</sup> Cela corrobore, du point de vue de la théorie des systèmes autopoïétiques, notre analyse linguistique des textes juridiques présentée *infra* y compris en ce qui concerne le choix des modalités linguistiques qui y figurent et pointent le syllogisme inversé.

<sup>85</sup> Les phases de l'activité juridique comme activité symbolique ritualisée ne sauraient se réduire au but à atteindre et le rapport entre rhétorique juridique et système autopoïétique mériterait plus que ces quelques lignes.



prévention contre les déceptions éventuelles, qu'œuvre le système juridique appréhendé comme système autopoïétique. Nous retrouvons les points forts du paradigme de l'énaction (Holzem & Labiche, 2017a chapitre II) qui placent le sujet en situation d'internaliser les perturbations perçues, qu'il s'agisse de piloter un système informatisé ou d'émettre un jugement. L'analyse de cette pratique à l'œuvre dans un arrêt de cour d'appel exemplifiera mon propos *infra*. La dualité (au sens d'une interdépendance) entre le point de vue du juge sur les faits et le garant (les normes sociales dont les normes juridiques) sous-tendu par le système juridique au sein de la société gagne ainsi à être vue sous l'angle du couplage structurel et du mécanisme perturbation/cohérence. Je retiendrai de cette analyse du système juridique des pistes pour une analyse sémantique cette fois des textes juridiques (*i.e.* discours juridiques) et l'importance du couplage structurel pour percevoir le rapport stabilité-instabilité et donc la dualité saussurienne.

### ***II.3.2 Le texte témoin de la pratique***

Après avoir travaillé durant plusieurs années (Labiche et *al*, 2009), (Groupe *v*, 2012), (Holzem, 2014) sur les fiches, seuls documents accessibles depuis le thésaurus de la base de données en droit des transports, la nécessité du texte original (plein texte) s'est imposé et avec elle celle d'une aide instrumentée à son interprétation. Cette nécessité est d'autant plus forte que du point de vue saussurien les textes en général et ceux-ci en particulier, sont à considérer comme des discours unifiant les plans de l'expression et du contenu et qu'ainsi l'aide à leur interprétation ne saurait valoir pour une autre pratique. Les résumés qu'écrivent les ingénieurs documentalistes chargés de renseigner cette base de données de l'IDIT<sup>86</sup>, à l'instar des résumés de thèse (*supra*), sont une interprétation visant à répondre au plus vite aux attentes pressenties des adhérents (juristes, assureurs, transporteurs). L'information jugée capitale de ce point de vue se polarisera autour des faits et de leur qualification par le juge en ce qui concerne la cour d'appel.

J'ai en effet remarqué que c'est essentiellement à partir de la zone d'appréciation<sup>87</sup> des faits par le juge, donnant lieu à leur qualification, que les documentalistes construisaient leur résumé. M'étant livrée à une analyse textuelle approfondie de quelques arrêts, les carences inhérentes à une telle approche se sont faites jour. Elle contraint en effet le parcours interprétatif

---

<sup>86</sup> Institut du Droit International des Transports.

<sup>87</sup> Passage textuel durant lequel le juge requalifie les faits en éléments appréciatifs ou dépréciatifs. Ce passage mis en exergue en tête du résumé (dès les premiers mots de la zone *objet*), alors que celui-ci n'intervient qu'après l'exposé du litige dans les actes du jugement.

des utilisateurs à passer sous les fourches caudines des qualifications appréciatives ou dépréciatives de la cour à cet instant donné. A titre d'exemple (Arrêt de la cour d'appel de Rouen du 13 janvier 2005) seule la qualification dépréciative de l'endroit où avait été commis le vol était mentionnée : *face à un vieux conteneur installé à demeure sur le terrain* alors que selon la partie appelante au procès, il s'agit d'un *parking grillagé et gardé*. Ainsi un abonné de la base (juriste, assureur ou transporteur) cherchant à s'informer des cas de litiges afférents à un stationnement sur un parking gardé aurait eu bien des difficultés à y parvenir *via* le résumé de cet arrêt. C'est pour pallier les difficultés de cette sorte que nous cherchons comment aider à l'interprétation et non s'y substituer.

Ces textes qui font autorité sont, comme nous l'avons souligné avec Luhmann, les garants de l'ordre judiciaire ; se réduisent-ils pour autant à un parcours de lecture unique balisé par le syllogisme juridique ? C'est sur cette question que je me suis penchée et que j'ai justifié d'une recherche doctorale pour approfondir ce questionnement (Taleb, 2014)<sup>88</sup>.

Comme type de raisonnement déductif hérité de la logique d'Aristote : « le syllogisme<sup>89</sup> est un discours dans lequel, certaines choses étant posées, autre [chose] que ce qu'on a posé s'ensuit nécessairement à cause de ce qu'on a posé [les choses que l'on s'est données] » (Topiques Livre I 100 a25)<sup>90</sup>. Les juristes du XVI<sup>ème</sup> siècle, défenseurs d'une position rationaliste (Bouché 2013), voyaient dans le syllogisme le meilleur moyen d'exprimer une relation de subsumption logique objective à partir de l'application de catégories générales. Il s'agit en l'espèce d'un modèle hypothético-déductif qui pose un mode de raisonnement à mettre en œuvre en droit, supposant que le juge peut en toute circonstance appliquer la loi (comme arsenal normatif à sa disposition) au cas particulier (les faits jugés) d'une manière logique et certaine. Ce réductionnisme logique est construit sur le principe de *l'interpretatio cessat in claris* considérant qu'en droit l'interprétation peut être une décision rationnelle (une activité et son résultat) concernant un sens déjà là.

Dans la pratique, les choses ne sont pas aussi mécanistes, car à l'inverse du syllogisme classique où les juges devraient descendre de la règle de droit à la décision concrète, ils commencent par poser la décision concrète qui leur paraît humainement désirable et s'efforcent

---

<sup>88</sup> Taleb F. (2014). Travail qui est actuellement suivi d'une thèse sur l'aide à l'interprétation et sur le rôle des marqueurs modaux dans l'appréhension d'un genre textuel. Démarche que Fadila Taleb applique aux textes de cours d'appel, de cassation et tribunaux de commerce présents sur la base de données de l'Idit.

<sup>89</sup> Autrement appelé *raisonnement* chez certains traducteurs d'Aristote.

<sup>90</sup> Ce type de raisonnement peut aussi bien relever de la logique apodictique, ou démonstrative, dans le cas de prémisses nécessaires, que de la dialectique dans laquelle les prémisses sont simplement probables, sans que cela nuise à la rigueur formelle du syllogisme en tant que tel.

de remonter ensuite jusqu'à une règle de droit. C'est ce que les spécialistes du droit nomment le « syllogisme régressif » (Carbonnier, 2004).

Ce constat est corroboré par les ouvrages universitaires de formation au droit sous le nom de syllogisme inversé (Fabre-Magnan, 2009)<sup>91</sup>. Il faut aller chercher chez Chaïm Perelman les raisons juridiques de cette inversion. Dans son opposition au positivisme juridique, l'auteur de la *Nouvelle Rhétorique* rappelle que l'interprétation juridique n'est pas subordonnée au *sens clair* d'un texte, mais à la nécessité d'adapter le texte de loi à une situation de fait, même si cette adaptation doit rester soumise à ce que Perelman nomme lui-même les impératifs du raisonnable (Brunet, 2012). Perelman centre le raisonnable sur le raisonnement pratique qui vise à déterminer ou justifier une action et non à établir une vérité (Anscombe, 1981). C'est sans doute pourquoi la pensée de Perelman se situe dans une logique des sujets et des valeurs et ne se déploie pas dans l'abstrait (Amossy, 2012).

Comme souligné avec l'apport de Luhmann, l'interprétation du juge, qui porte sur les faits autant que sur le texte, ne doit cependant pas apparaître comme dépendante de l'ère du temps sous peine d'arbitraire (ce qui annihilerait toute jurisprudence et mettrait en danger l'institution en tant que telle). Dans les arrêts de cour d'appel étudiés, si le syllogisme demeure dans sa forme (prémisse majeure, la loi, prémisse mineure, les faits et conclusion, la sanction subsumant les faits à la loi), dans la pratique nous avons remarqué que lorsque le juge prenait le soin de se distancier du point de vue de la partie appelante en relatant les faits au début du procès, celle-ci allait être condamnée *in fine*. S'agit-il en l'espèce (Boucher, 2013) d'une perception intuitive du bon schème de la pratique liée à l'expérience personnelle du juge (*i.e.* Son savoir-faire). Si comme le remarque Husserl « le moi est substrat des habitus » (Husserl, 1992, p. 56), ceux-ci ne s'actualisent qu'au cours de pratiques sociales comme ensemble de dispositions durablement acquises et se traduisent en critères d'appréciation et de jugement de valeurs que le juge sait partagés au moment où il prend la parole. C'est à ce niveau de socialité du sens que l'on perçoit l'étendue de l'*empire rhétorique* qui conduit Perelman à remonter à la rhétorique d'Aristote et aux topiques (Perelman, *ibid.*). Il s'agit en l'occurrence d'une démarche contraire au droit positif car faire exécuter un ordre n'est pas la même chose que de faire comprendre un argument et le faire adopter par l'auditoire. Le juge adresse au texte de loi une question ouvrant un espace interprétatif<sup>92</sup> au sein duquel la réponse sera comprise, au sens où

---

<sup>91</sup> « En pratique, les juristes procèdent souvent par syllogisme inversé ou à rebours, c'est-à-dire qu'ayant déterminé la solution à laquelle ils souhaitent aboutir (la conclusion), ils en déduisent compte tenu des faits de l'espèce (la mineure), la règle de droit à mobiliser pour aboutir à un tel résultat (la majeure) » (Fabre-Magnan, 2009, p. 79).

<sup>92</sup> Envisagé comme horizon d'attente chez Husserl (*cf.* Holzem & Labiche, 2017a, chap. III).

elle y trouvera sa valeur. Le recours dans les textes des arrêts, ni au panlégisme (tout est contenu dans la loi), ni au seul syllogisme déductif permet également à Chaïm Perelman de concevoir la constitution du jugement, *i.e.* le travail du magistrat, en termes d'écart par rapport au texte de loi. Pour les successeurs de la *Nouvelle Rhétorique* l'écart est ce qui permet de moduler la distance entre les individus, ce que Michel Meyer (2008)<sup>93</sup> convertit en « loi de la distance entre les individus » en fonction de la valeur qu'il attribue au pathos.

Du point de vue de l'interprétation, c'est en contexte que se construisent les valeurs qui, du fait de la dualité sémiotique, irréductible depuis Saussure<sup>94</sup>, entre l'expression et le contenu (entre [*phore* et valeur]) (*cf.* Rastier, 2011) étendue à tout système de signes, échappent à un système hiérarchisé qui serait de nature ontologique. Cette dualité constitue le pivot sémiotique des unités textuelles considérées et se trouve sous la rection d'une dualité de rang supérieur entre le point de vue et la garantie<sup>95</sup>. Il convient alors d'articuler les valeurs sociales, véhiculées ici par les normes juridiques qui garantissent la portée du dire dont relève la pragmatique, aux valeurs sémantiques du contenu et de l'expression dont relève le niveau syntaxique. Ainsi, à la pratique juridique, que nous avons appréhendée avec Luhmann sous l'angle d'une remise en cohérence indispensable au maintien du système juridique en réaction à une perturbation sociale, nous associons une dimension sémantique unifiée qui, par l'articulation qu'elle permet entre tous les paliers du mot au texte, offre la possibilité d'étudier les valeurs telles qu'exprimées au sein de cette pratique textuelle. Le point de vue du juge, largement fonction d'un garant assuré par la cohérence indispensable au système, repose sur les normes juridiques expression des valeurs sociales. Pour exemplifier ce propos je me suis intéressée aux transformations des formes sémantiques et des formes expressives et plus particulièrement aux modalités en tant que moments ritualisées qui ponctuent un arrêt de la cour d'appel. C'est sur une compréhension fine des moments transformationnels propres à la pratique que nous adosserons l'aide instrumentée à l'interprétation.

---

<sup>93</sup> Élève de Perelman à qui il succédera à la chair à l'Université libre de Bruxelles. Selon Meyer (2008), les valeurs sont des passions sans subjectivité et les passions des valeurs avec subjectivité.

<sup>94</sup> « [...] vous n'avez plus le droit de diviser, et d'admettre d'un côté le mot, de l'autre sa signification. Cela fait tout un. — Vous pouvez seulement constater le kénôme et le sème associatif » (Saussure, 2002 p 95). Le mot *kénôme* — sans doute de *kénos*, vide — rompt avec l'ontologie du plein que manifestait la monade sémiotique ; par *sème associatif*, il convient ici d'entendre le signe linguistique contextuellement défini.

<sup>95</sup> « Le Point de vue n'est pas un simple point d'observation : il est déterminé par une pratique et un agent individuel ou collectif ; dans un traitement de grandeurs textuelles, il dépend donc de l'application. La Garantie est l'instance de validation qui fonde l'évaluation des *données* : cette instance est une norme sociale qui peut être juridique, scientifique, religieuse ou simplement endoxale » (Rastier, 2011, p. 54). Nous renvoyons notre lectorat à deux ouvrages qui synthétisent l'apport de l'auteur sur le sujet : (Rastier, 2011) et (Rastier, 2013).

## **II.4 Transformation modale et faisceaux d'isotopies**

Abel (1992) commentant Ricœur, souligne que l'institution judiciaire exprime ce *vouloir ensemble* qui situe le juste entre le légal et le bon, rapprochant herméneutique religieuse et juridique. De ce point de vue, la modalité axiologique qui dans la typologie sémantique de Greimas (1976) traduit l'opposition entre euphorie/dysphorie (positif/négatif ou attractif/répulsif) joue un rôle majeur comme noyau éthico-mythique d'une culture empreinte de tradition chrétienne ; ceci de façon comparable aux vertus de la *vie bonne* qui chez Aristote donne un sens à la justice davantage qu'elle ne définit un consensus.

En linguistique parler d'aide à l'interprétation implique au moins deux choses. Premièrement, une aide doit adapter ses stratégies interprétatives aux types de textes et aux pratiques sociales au sein des sphères d'activités concernées, d'où l'importance accordée ci-dessus aux travaux de Luhmann pour cerner cette pratique sociale. Deuxièmement, prendre pleinement en compte les contextes d'interprétation conduit à s'intéresser aux conditions d'accueil morphosyntaxiques (actualisation ou virtualisation de traits sémantiques) qui contraignent les parcours interprétatifs des usagers naviguant sur un corpus de textes numérisés. Je me suis alors questionnée (Holzem, 2015) sur la place à accorder à la théorisation de la modalité développée par Laurent Gosselin (2010)<sup>96</sup>. C'est cette approche que j'ai tenté de corréler aux contraintes du genre discursif étudié, prenant ainsi en compte les discours et la textualité du point de vue de la stratégie d'engagement de l'énonciateur comme de l'interprétant (Rastier, 2001a).

### **II.4.1 Pour une approche sémantique à tous les niveaux.**

La sémantique interprétative et l'approche modale de Laurent Gosselin ont en partage un refus du réductionnisme comme démarche logiciste de simplification des données empiriques visant d'abord à énoncer des règles de raisonnement valide. Elles empruntent la voie linguistique en cherchant à décrire le fonctionnement effectif du langage. Leurs analyses qui considèrent que la langue n'est pas le calque d'un autre domaine (ontologique, psychologique, idéologique) prennent appui sur un principe différentiel bien connu des linguistes depuis Saussure : le sens d'un mot étant d'être ce que les autres ne sont pas. De ce point de vue, les modalités linguistiques doivent être étudiées en elles-mêmes et pour elles-

---

<sup>96</sup> Pour l'auteur, les modalités embrassent tout le champ des attitudes adoptées par le locuteur vis-à-vis du contenu.

mêmes, comme en témoigne le sous-titre de son ouvrage : *la validation des représentations*<sup>97</sup>. L'intérêt de cette approche est qu'elle ne cherche pas une liste de marqueurs spécifiquement dévolue à l'expression de tel ou tel calcul du sens (approche de nature réductionniste) mais contribue à une prise en compte globale (basée sur une conception large des modalités) des phénomènes lexicaux et grammaticaux constitutifs de la cohérence textuelle et de la construction du sens en contexte. Fidèle à la démarche différentielle de Saussure, l'auteur conçoit globalement l'espace sémantique comme un espace de re-présentations qui prend en compte les relations avec les domaines connexes<sup>98</sup> (pragmatique, sémiotique, rhétorique, analyse des discours, philosophie) pour éclairer la dimension essentielle du jugement que constitue l'étude des modes de validation des représentations. La validation des représentations est alors un processus qui s'inscrit dans l'interlocution. De ce point de vue le sujet ne se contente plus de concevoir, d'imaginer ou de se remémorer quelque chose, il l'exprime, l'expose au débat en lui assignant un certain mode de validation, c'est-à-dire une certaine prétention à la validité. (cf. Gosselin, 2010, p. 465<sup>99</sup>). L'intention de cette recherche était de mieux comprendre la nature des contraintes linguistiques pouvant peser sur l'interprétation des sujets face au texte, sujet dont François Rastier (2006) a défini la triple situation sémantique<sup>100</sup>. C'est dans cette situation sémiotique hautement culturalisée, mais ouverte par nature aux changements, qu'il convient de parler de perception sémantique. C'est également dans cette situation qu'il convient d'appréhender la notion de texte comme « suite linguistique empirique attestée, produite dans une pratique sociale déterminée, et fixée sur un support quelconque [...] » (*ibid.*, p.112), plutôt que comme séquences de phrases liées qui progressent vers une fin : démarche qui consisterait à replier d'une certaine façon le principe de cohérence sur celui de pertinence. Dans les textes d'arrêt de cour d'appel, tendre vers une fin peut sembler évident : ce qui correspond au syllogisme juridique hérité de la logique modale. Or nous avons vu (*supra*) avec le syllogisme régressif (*i.e.* inversé) que les normes du genre textuel témoignent d'autres pratiques.

---

<sup>97</sup> « La perspective linguistique adoptée conduit à laisser de côté la question philosophique de la validité des représentations – qui implique la recherche d'un critère de validité – pour ne retenir que celle de leur validation, *i.e.* la façon dont elles sont présentées par l'énoncé comme, plus ou moins, valides. C'est en quoi la recherche que nous exposons a un caractère essentiellement empirique et non normatif » (Gosselin, 2010, p. 1).

<sup>98</sup> Précisons que nous ne considérons ni la pragmatique ni la sémiotique comme des domaines connexes étant donné que les conditions historiques et culturelles de production et d'interprétation des textes englobent l'ordre pragmatique.

<sup>99</sup> Parler de *prétention à la validité* rappelle que le langage est le lieu de structuration des représentations collectives liées à une société et à une culture. La subjectivité collective est la zone d'expression de la *doxa* ; reste à préciser, comme l'a souligné François Rastier (2001), que la langue ne reflète pas une *doxa* mais plusieurs et qu'elle est même le lieu d'affrontement entre *doxa* au sein d'un même univers culturel. Les textes de jurisprudence que nous étudions, témoignent à leur manière de ces affrontements.

<sup>100</sup> « Dans une tradition linguistique et discursive ; dans une pratique que concrétise le genre textuel qu'il emploie ou qu'il interprète ; dans une situation qui évolue et à laquelle il doit s'adapter sans cesse » (Rastier, 2006, p. 112).

#### II.4.2 Le procès comme transformation textuelle.

Bien que L. Gosselin écrive au dernier chapitre de son livre *Éléments pour des applications au discours* que « L'analyse des modalités ne saurait se limiter au seul cadre de la phrase, mais doit être étendue au texte et au discours » (2010, p. 457), son ouvrage n'aborde pas la question de la textualité en tant que telle. Cependant sa sémantique des modalités qui considère les marques linguistiques comme non monosémiques est à notre connaissance la seule aujourd'hui à prendre en compte les particularités du contexte et à autoriser la réunification des paliers sémantiques du mot au texte (considéré dans la sémantique interprétative comme éléments d'une complexité extrême). L'articulation inédite de ces deux théories<sup>101</sup> linguistiques ouvre une voie de recherche prometteuse permettant de pouvoir cerner des faisceaux de contraintes modales en préalable à un système d'aide à l'interprétation.

Pour exemplifier ce propos, reprenons l'exemple du procès (arrêt de la cour d'appel de Rouen du 13 janvier 2005) relatif au vol d'un camion commis sur un *parking privé, fermé et clos* selon la société et son assureur qui déclinent ainsi toute responsabilité. L'emplacement du vol (objet du débat pour prouver ou non, leur responsabilité) sera progressivement déqualifié en *terrain entouré par un grillage*, pour finir en *remorque positionné contre un vieux conteneur installé à demeure sur le terrain*. Pourquoi le juge souligne-t-il à deux reprises la vétusté de ce conteneur, alors que celle-ci n'a aucune incidence sur le vol ? De même le *parking* est devenu *terrain grillagé*, puis *terrain* tout court, comme entrepôt d'objets à l'abandon (vieux conteneur/à demeure), assimilable alors à un terrain vague. Une remorque positionnée contre un conteneur neuf et sur un parking grillagé (ce qui correspond à la description initiale du lieu) aurait tout aussi bien été volée, puisque les voleurs connaissaient le code de la porte d'entrée du lieu.

La textualisation impose nécessairement une stratégie d'engagement, le sens d'un texte ne se déduisant pas d'une suite de propositions mais résultant du parcours des formes sémantiques liées à des formes expressives (cf. Rastier, 2006). Parmi ces formes, la construction des molécules sémiques<sup>102</sup>, leur évolution et leur dissolution éventuelle, semblent déterminantes dans la compréhension des textes que nous étudions. Ces transformations portent en effet sur les éléments principaux en débat lors du procès. À l'instar du *Père Goriot* où l'*étudiant* du premier chapitre devient *Rastignac* dans les suivants, le *parking privé, fermé et clos* est devenu *le terrain au vieux conteneur à demeure* afin de convaincre l'auditoire et le lecteur du bien-

---

<sup>101</sup> Théorie des modalités et sémantique interprétative.

<sup>102</sup> Ce qui correspond pour la sémantique interprétative à la stabilisation et récurrence de sèmes hétérogènes.

fondé de la condamnation à venir. Ces premiers résultats ont montré l'intérêt d'envisager le parcours interprétatif sous l'angle des modalités axiologique et appréciative. Ils m'ont encouragée dans la voie d'une recherche d'ampleur sur un corpus d'arrêts<sup>103</sup> et donc à justifier d'une recherche doctorale dont l'un des buts est d'isoler les ruptures de modalités à partir d'une étude textométrique (Taleb & Holzem, 2018) pouvant donner lieu à implémenter un balisage aidant à l'interprétation. La conversion de l'axiologique en appréciatif semble indispensable au bon fonctionnement de l'institution (particulièrement dans le domaine juridique) ; c'est, dans la lignée de la théorie des *topoi* d'Aristote, son seul moyen de régir les comportements et d'assujettir les individus (Gosselin, 2010). Mais alors pourquoi dans les textes de cour d'appel que nous avons étudiés, l'axiologique succède-t-il à l'appréciatif ? Là encore, c'est dans la pratique rhétorique du juge qu'il faut chercher la réponse. En ne déqualifiant pas immédiatement les lieux du vol (pour reprendre l'exemple précédent) mais en soulignant que « la société GAN, qui prétend, encore, que le vol s'est produit alors que l'ensemble routier se trouvait stationné dans un parking privé, fermé et clos, [...] », le juge prévient les déceptions de son auditoire, sachant que celui-ci ne se rangera pas instantanément au point de vue de l'institution. L'appréciation ne peut en effet se réduire à de simples oppositions binaires [bon /mauvais], [euphorique / dysphorique], [appréciatif / dépréciatif]. C'est là que réside tout l'intérêt de raisonner au niveau textuel en termes de faisceaux d'isotopies (prétend<sup>dysphorique</sup> encore<sup>itératif</sup>) qui vont s'agrèger tout au long du texte à des sèmes notamment privatifs (*aucune surveillance, aucune consigne, sauf à etc.*) pour amener à une dépréciation des lieux bien avant que celle-ci ne fasse l'objet d'une lexicalisation juridiquement recevable au regard de la loi et de l'auditoire, présent ou futur, qui aura été préalablement préparé.

Ce constat corrobore le parcours des lexies dans les textes, retracé par Mathieu Valette (2010a), mais également les conclusions de notre étude sur la transformation d'un document en contexte organisationnel (*cf.* Partie I)

#### ***II.4.3 Le scénario modal dans l'ordre herméneutique.***

Pour comprendre le processus de production et d'interprétation des textes, notamment de cour d'appel, Fadila Taleb (*supra*) s'appuie sur la notion de scénario. Notion qui avait été abordée à propos du traitement d'images de documents dans le cadre de la thèse de Nathalie Baudouin (*supra*) qui a tenté d'apparier un modèle de scénario aux besoins supposés des utilisateurs. En informatique, un scénario, comme succession ordonnée d'un ensemble

---

<sup>103</sup> Et donc à proposer un sujet d'étude doctorale actuellement mené par Fadila Taleb.



d'opérations, s'accompagne d'une décomposition en étapes et de leurs transitions (à l'instar du graphe d'un automate à états finis). Dans le même esprit, l'Intelligence artificielle et l'algorithmique reposent sur des règles de production d'inférences [si  $p$  alors  $q$ ,  $p$  formulant une prémisse logique, et  $q$  la conclusion]. En linguistique cognitive, la sémantique indiciaire envisagera le signe (une fois isolé) comme prémisse démonstrative en reprenant la définition du *séméion* d'Aristote dans les *Premiers Analytiques* [II, 27 ; 70a]. Les schémas ou *frames* seront utilisés comme support d'inférence dans la *sémantique des cadres* chez Fillmore (Fillmore, 1976), conçus comme enchaînements stéréotypiques d'actions, de situations ou d'événements, avec une prééminence pour le niveau conceptuel (interprétation des objets du monde) dans la détermination des inférences (niveau des expressions en langues). La signification est alors rapportée au signe, appréhendé comme mot pouvant contenir intrinsèquement et isolément un sens. De ce point de vue un nom comme *vengeance* peut mettre en profil une phase d'un scénario impliquant des protagonistes, des actions et un enchaînement de ces actions (Gosselin, 2015).

La ritualisation du système juridique (*supra*) nous invite, dans un premier temps, à nous accorder à cette démarche. En effet, si chaque texte (chaque procès) est singulier, il appelle des protagonistes identiques (le magistrat qui s'exprime sous le délocutif *la cour* ; la partie appelante du précédant procès ; et la partie intimée, jugée indûment gagnante au précédant procès) mais présente également une régularité dans la structuration, non seulement des événements, mais aussi et surtout dans la façon dont ils s'enchaînent.

Dans les textes de cour d'appel, j'ai ainsi porté attention aux contraintes de cette pratique sociale : autrement dit à l'expression du point de vue adopté par le magistrat en fonction des faits (modalité aléthique), puis de leur appréciation (modalité appréciative) autorisant un jugement de valeur de nature légale sur les actes en question (modalité axiologique relative comme expression de ce qui est blâmable ou non en fonction des conséquences présentement jugées). Ce n'est alors qu'au terme de ce parcours interprétatif appréhendé sous l'angle d'une transformation des états modaux des actants, que le verdict pourra être énoncé (modalité déontique : dire le permis, l'interdit, l'obligatoire, *etc.*). Ce protocole discursif fonde en quelque sorte l'argumentation juridique puisqu'elle permet à la partie désignée coupable, comme à la société, de prendre en charge la décision de justice. Laurent Gosselin verra un arrière-plan de signification dans certains lexèmes structurant les phases (déroulé modal)<sup>104</sup>.

---

<sup>104</sup> « Or ce qui est remarquable, c'est que non seulement ces phases s'enchaînent dans un ordre qui peut donner lieu à une caractérisation à la fois temporelle et modale (impliquant des modalités diachroniques), mais surtout

La démarche textuelle adoptée invite néanmoins à ne pas construire les scénarios sur la base d'un enchaînement d'actions qualifiées de stéréotypiques à partir de l'arrière-plan sémantique d'un nom. À titre d'exemple, la trame narrative liant le nom *vengeance* au Comte de Monte-Cristo est certes prégnante culturellement, mais dans la lignée du genre textuel étudié (le roman feuilleton du XIX<sup>ème</sup> siècle). Elle ne saurait prévaloir, telle quelle, dans un autre contexte, et surtout dans au sein d'un corpus juridique. C'est donc en considérant la pratique (*ie.* le genre textuel) et non le mot comme l'élément moteur du scénario, que nous nous focalisons sur des faisceaux d'indices modaux afin de pouvoir formaliser des modèles de scénarios dans un cadre herméneutique<sup>105</sup> (Taleb & Holzem, 2018).

### ***II.5 Vers une praxéologie sémiotique***

Revenant sur de bilan de mes recherches, je dirais que malgré les efforts pour tenter de *capturer les actions* des utilisateurs interviewés, tant lors de l'enquête auprès des doctorants qu'auprès des experts en traitement d'images (*cf.* Partie I), force fut de constater que la pertinence des résultats résidait essentiellement dans le recueil et l'analyse contextuelle des données de leur expérience vécue. En dehors de ces parcours individuels, les séquences d'action étudiées pour contribuer à une aide en ligne perdaient toute pertinence, ne pouvant prétendre par exemple à partir d'archives de scénarios, aider sans les contraindre les usages futurs. Les méthodes numériques d'accès au contenu n'ont rien changé de ce point de vue : en réempruntant les voies classiques de l'ontologie classificatoire, elles visent *de facto* à limiter le plus possible l'intervention de l'utilisateur en se cantonnant à des appariements qui subsument les points de vue des usagers à ceux des concepteurs des systèmes<sup>106</sup>. Au terme de la co-direction de cette opération de recherche sur la transformation des documents en contexte organisationnel (*cf. supra*), la question de la place à accorder à l'agir humain s'est donc de

---

que le contenu de ces phases peut lui-même recevoir des caractéristiques modales (dès lors qu'on prend en compte les modalités appréciatives et axiologiques) » (Gosselin, 2015, p 27).

<sup>105</sup> Par exemple des indices tels la répétition de la locution conjonctive « attendu que » corrélée à l'apparition en position frontale de la conjonction de coordination « mais » qui assure la transformation entre une modalité axiologique liée au domaine du transport (une marchandise perdue) vers une modalité axiologique juridique. (*cf.* Taleb & Holzem 2018). Ce travail de recherche et son implémentation constituent l'essentiel de l'apport linguistique au projet Plair2.0 en cours de développement.

<sup>106</sup> C'est ce qu'avec Valérie Delavigne nous avons constaté lors d'un programme de recherche ((Pi-Tcan 2004-2006) permettant l'amélioration de l'indexation médicale visant à l'amélioration de la recherche d'information médicale sur le Catalogue et index des sites médicaux francophones (Cismef). Il s'agissait de développer l'accès de ce catalogue informatisé, conçu pour les professionnels de la santé et indexé à partir du *Medical Subject Heading* et destiné au grand public francophone. La prise en compte des requêtes des utilisateurs s'est en réalité limitée à la modélisation d'actes de dialogue fournissant des reformulations de la question de départ en langage contrôlé. La technique d'entretiens préalables à la modélisation cognitive visée était celle du Magicien d'Oz : un leurre bien connu dans le domaine des interactions homme/machine dissimulant l'acte de reformulation.

nouveau posée. Elle m'a conduite dans la voie de la *praxéologie*<sup>107</sup> entendue comme théorie de l'action.

La technologie, au sens d'outil de transformation, pourrait nous inviter à sortir d'une conception de systèmes informatisés dont les interactions sont fondées sur une organisation ontologique des objets, mais aussi à objecter que le mot puisse seul témoigner des spécificités sociolinguistiques d'un utilisateur. La praxéologie m'a amenée à m'éloigner du terme considéré comme outil de travail et de production de sens dans une sphère d'activité : autrement dit du *praxème* selon la définition de Robert Lafont (1978). Au terme des enquêtes et études linguistiques menées, je ne considère pas que la *praxématique* soit un moyen de soustraire le terme à la prescription en autorisant la construction de catégories ontologiques à partir de l'expérience sur le monde. Le *praxème* en prise sur les pratiques d'une communauté rendrait-il opérationnel le concept de *normaison* cher à Louis Guespin ? (cf. Partie I). Ce serait oublier qu'il reste et demeure avant tout un mot et que saisi comme tel il est *de facto* soustrait à ses contextes de production et d'interprétation. Quant à la façon d'appréhender l'usage sémantique d'une communauté, nous rejoignons Louis Hjelmslev (1971) quand il propose une involution radicale entre le mot, la chose désignée et la doxa. Ce que Hjelmslev nomme la description de la substance du contenu (signifié sémiotiquement formé) constitue le point de contact entre la linguistique et les autres branches de l'anthropologie sociale. La question du sens partagé d'un mot ne consiste pas en un changement de direction : partir de la description pour échapper aux apories de la prescription. Elle est affaire de valeur d'usage des mots en fonction d'autres mots dans les échanges au sein d'une communauté. C'est bien parce que la valeur sémantique d'un mot ne peut être saisi indépendamment de son usage (contexte) que l'on ne peut établir de parité sémantique entre mots de langues différentes, sauf à considérer comme le fait la théorie terminologique du positivisme logique que des mots (en l'occurrence des termes) puissent être indépendants des langues. Je reviendrai dans la troisième partie de ce mémoire avec Ernst Cassirer sur l'importance du primat de la proposition, comme processus par lequel la signification advient, sur le mot. Point de vue exemplifié par Humboldt dans son *introduction à l'œuvre sur le Kavi*<sup>108</sup> (1974) puis par Saussure pour lequel c'est l'usage qui détermine la valeur et non l'inverse.

---

<sup>107</sup> Pour cerner cette notion dans son historicité voir (Holzem & Labiche, 2017a, Chap III p 186 *sq.*)

<sup>108</sup> « [...] le discours n'est pas composé à partir de mots qui le précèdent, mais à l'inverse, les mots sont issus de la totalité du discours » (Humboldt, 1974, p 72).

Précisons que pour Saussure comme pour Hjelmslev, c'est au même niveau et donc en même temps que s'analysent les plans de l'expression et du contenu des objets sémiotiques que sont les textes entendus comme suite linguistique (orale ou écrite) constituant une unité empirique et produite par un ou plusieurs énonciateurs dans une pratique sociale attestée (Rastier, 2001a). Les sèmes (*i.e.* unité minimale de signification) s'actualisent en contexte et ces actualisations sont fonction d'inférences doxales (actualisation par défaut de traits sémantiques) en production comme en interprétation, puisque le sens est autant du côté de l'interprétant que du côté du sujet parlant. Il convient donc de ne plus choisir entre paliers lexical et textuel, étant donné que le texte, comme pratique sociale indissociable de la langue, « resémantise les mots » (Rastier, 2004), mais bien de les articuler dans une théorie descriptive, non des mots en tant que tels, mais des transformations comme le préconise, à partir d'études menées sur corpus, l'initiateur de la sémantique interprétative. En rappelant que ces inférences ne sont pas déterministes, l'auteur fait valoir dans la lignée des travaux de Von Humboldt que le langage est également le lieu de structuration des représentations collectives liées à une société et à une culture (*ibid.*). La question de l'opinion collective ainsi appréhendée, il revient à la linguistique de s'intéresser à la description des transformations à l'œuvre dans toute pratique sociale au point de jonction entre performances individuelles (l'altération constante par effleurement d'un sujet évoquée ci-dessus) et stabilisation de ces performances au sein des genres discursifs. C'est ce que j'ai tenté de faire avec le texte juridique. De ce point de vue la description de l'espace des normes au sein du langage, cet identique qui change en permanence en chacun de nous, s'apparente à une antilogie au sens où l'instabilité, comme l'a si bien perçu Paul Valéry, « est le ressort diabolique des êtres organisés » (1945, p. 206), tel un « Achille immobile à grands pas » (1958, p. 105).

Je me suis appuyée sur la tripartition praxéologique<sup>109</sup> proposée par François Rastier (2001b) étant donné qu'à chaque type de pratique sociale correspond un discours (et un genre évoqué précédemment). Dans ce cadre, l'auteur s'attache à discerner la particularité de la médiation sémiotique au sein de laquelle nous produisons et interprétons : niveau sémiotique essentiel entre les niveaux (re)présentationnels et (*phéno*) physique parce qu'il contraint nos (re)présentations (par les langues) tout comme il autorise nos discernements perceptifs (liant perception et interprétation). La mise entre parenthèses du préfixe (re) se comprend au sens où

---

<sup>109</sup> « La praxéologie représentationnelle comprend les arts de mémoire, le raisonnement, l'effort mémoriel. La praxéologie sémiotique concerne la génération et l'interprétation des performances sémiotiques. La praxéologie physique intéresse en premier l'activité technique et productive ». (Rastier, 2001b, p. 189).

les "états internes" des sujets humains sont des présentations - non des représentations<sup>110</sup>. Je partage ce point de vue qui revient à Brentano, le maître de Husserl et qui sera également repris par Varela dans le concept d'énaction<sup>111</sup>.

---

<sup>110</sup> Car « ils apparaissent dans des couplages spécifiques entre l'individu et son entour mais ils ne représentent pas pour autant cet entour ou ce couplage » (Rastier, 2001b, p. 188).

<sup>111</sup> Le concept d'énaction qui a sous-tendu en partie le propos de notre ouvrage (Holzem & Labiche, 2017a) est difficile à théoriser, car indicible, mais aisé à éprouver, à ressentir, rendu d'accès malaisé par le fait même qu'il se situe dans des entre-deux : entre nature et culture, entre imagination et rationalité.

## **III Perspectives de recherche en faveur d'une phénoménologie sémiotique.**

### ***III.1 Introspection***

Si je devais décrire brièvement l'objet des recherches que je mène depuis plus de quinze ans, je dirais qu'elles ont pour ambition de mettre, à l'heure du numérique, l'action du sujet cognitif, actif et interprétant, au premier plan. Les questions liées à la perception et à l'incarnation de la cognition y sont donc centrales tout comme celles relevant de l'herméneutique matérielle et de la philologie. Elles m'ont engagée à me tourner vers une approche co-constructiviste de l'émergence qui s'invitait dans les sciences cognitives et à quitter l'ontologie en matière de représentation des connaissances. (cf. Holzem & Labiche, 2017a, Chapitres I et II). Cette voie est celle d'une culturalisation des sciences cognitives qui d'une part, invite à la reconnaissance du caractère culturellement situé de toute activité de connaissance et d'autre part, à tenir compte de la spécificité sémiotique de la cognition humaine. Elle m'a amenée à considérer que la cognition relève d'interactions ayant l'émergence de valeurs pour objet et à porter intérêt aux conditions de leur stabilisation, donc à me tourner vers les sciences de la culture. C'est de ce point de vue qu'est pensée la conception d'environnement numérique de travail (E.N.T.) centré sur l'agir interprétatif d'un utilisateur non nécessairement expert, mais autonome, engagé et pleinement cognitif (Beust, 2013). L'humain n'est alors plus en charge d'entrer dans un monde informatique auto-suffisant, car c'est à la machine de se construire autour de ses besoins pour mieux l'assister sans jamais s'y substituer. Cette dernière partie de mon mémoire ne traitera pas des aspects techniques informatiques de la plateforme (E.N.T.) en cours de développement, mais en tant que linguiste, des questionnements épistémologiques conséquents, afin de reposer sous angle d'un système réflexif basé sur des traces informatiques les termes du débat entre phénoménologie et sémiotique.

### ***III.2 Une trace numérique réflexive parce que centrée sur l'agir interprétatif.***

Nous œuvrons à un système réflexif à base de traces permettant à un utilisateur, au long des boucles sans fin de ses interactions, d'enregistrer, puis de revoir et commenter tout ou partie

de ses propres traces. Durant un test réalisé en 2012<sup>112</sup> auprès d'étudiants juristes (Holzem, 2014), l'utilisateur avait la possibilité de conserver la trace de ses requêtes aussi bien que celle des documents et passages textuels qui l'avaient intéressé. Par le biais des traces volontairement (recueil de notes sous forme d'un bloc-notes personnalisé) ou involontairement laissées (parcours, temps passé sur chaque texte, etc.), je n'ai pas cherché à modéliser un comportement dans un but prédictif, mais à disposer d'outils de description du parcours interprétatif instrumenté d'un utilisateur en navigation intertextuelle. En reprenant le point de vue développé par F. Rastier (2001a) il s'agissait d'insérer des systèmes de représentations sémantiques dans une perspective praxéologique qui convienne aux textes et permette de les relier aux pratiques où ils sont produits et interprétés.

C'est afin que l'utilisateur puisse prendre conscience de sa démarche, qu'a été adjoint à la plateforme un système d'enregistrement de traces (Holzem, Saidali, Labiche, 2013). Il s'agit, en quelque sorte, de photographier les images fugaces issues des différentes étapes d'un parcours interprétatif, la prise de vue étant déclenchée intentionnellement par des actions significatives de l'utilisateur. Lors des cycles ultérieurs, il lui est alors possible d'assister, si besoin en mode ralenti<sup>113</sup>, à une projection des séquences de son parcours. Cet historique retrace les retours et sélections ainsi que les notes ou argumentaires qu'il aura pu associer à ses lectures. Ainsi en confrontant ses souvenirs au passé vécu – tracé – il pourra se comprendre mieux devant le texte<sup>114</sup> : s'y retrouver. Reprenant alors le cours interrompu de sa pensée il continue sa navigation et si besoin emprunte des pistes qu'il avait précédemment rejetées. La succession de ruptures temporelles pouvant être rapprochée de ce que Simondon nomme métastabilité occasionnée par des singularités rendant possible l'individuation comprise comme opération de structuration amplifiante (Simondon, 1964). Cette ouverture simondienne de la cognition à une interaction avec l'environnement a conduit J. Lassègue (2005) à s'attacher aux conditions de stabilisation trans-domaniale de valeurs et à la description des formes symboliques. En

---

<sup>112</sup> Expérience rendu possible par Cécile Legros - Responsable du Master 2e année droit douanier, des transports et de la logistique Laboratoire Curej (UFR de Droit) et mes collègues du laboratoire Litis Youssouf Saidali et Jacques Labiche.

<sup>113</sup> Sur l'intérêt de cette possibilité de se revoir agir en mode ralenti, nous renvoyons à Merleau-Ponty (Merleau-Ponty, 1969) et à l'expérience relatée dans le chapitre 2 de *La Prose du monde : la science et l'expérience de l'expression*. « Une caméra a enregistré au ralenti le travail de Matisse. L'impression était prodigieuse, au point que Matisse lui-même en fut, raconte-t-on, ému. Le même pinceau qui vu à l'œil nu sautait d'une action à l'autre, on le voyait méditer, dans un temps dilaté et solennel, dans une imminence de commencement du monde, commencer dix actions possibles, exécuter devant la toile comme une danse propitiatoire [...] » (p. 62). Et l'auteur de poursuivre « Tout s'est passé dans le monde humain de la perception et du geste, et c'est l'artifice de la caméra et du ralenti de nous donner de l'événement une vision fascinante en nous faisant croire que la main de Matisse a miraculeusement passé du monde physique où une infinité de solutions sont possibles, au monde de la perception et du geste où quelques-uns seulement le sont. » (*ibid.*, p. 63).

<sup>114</sup> Stade ultime de l'interprétation selon Ricœur 1986.

m'accordant avec cette démarche, je synthétiserai mon cheminement en faveur d'une culturalisation des sciences cognitives en m'appuyant tant sur les réflexions promouvant un dialogue entre phénoménologie et herméneutique matérielle (cf. partie II de l'ouvrage Holzem & Labiche 2017a) que sur l'article qui poursuit *le questionnement sur le couplage énonctif comme dualité sémiotique* (Holzem & Labiche, 2017b). Cette expérience a conforté l'hypothèse qu'une conscience réflexive<sup>115</sup> peut être nécessaire à l'utilisateur lorsque perplexe<sup>116</sup>, il se trouve retenu entre deux séquences de navigation.

### **III.2.1 Couplage sujet- environnement technique**

La conception de ce dispositif pensé depuis le couplage structurel énonctif (évoqué partie II) invite dans un premier temps à s'interroger sur la nature du couplage entre un utilisateur et son nouvel environnement technique, à l'heure où les environnements numériques de travail enrichis de visualisations (cartographies, nuages de tags...), d'outils de recherche, d'indexation, d'annotation, sont en plein essor. La nature de ce couplage est profondément sémiotique comme l'a montré Gilbert Simondon (1958) dans ses écrits sur la relation entre l'homme et l'objet technique<sup>117</sup> : objet technique qui, à l'exemple de la lunette astronomique, prolonge le corps jusque dans les étoiles est en même temps symbole de cette relation. Il est à ce titre constitutif du monde de la culture au sens où l'homme qui l'invente, invente non un objet, mais un usage<sup>118</sup>. Cette position épistémologique anti-substantialiste empruntée à Bachelard permet à Simondon de s'intéresser avant tout au processus qui fait advenir l'individu en même temps que son milieu associé. Simondon a appelé cette opération de propagation<sup>119</sup> à la fois mentale et concrète : la transduction. Issue d'une même réflexion sur la cybernétique, nous pouvons rapprocher cette position de la caractérisation auto-organisationnelle des systèmes sociaux (*supra*). Elle semble nécessaire pour penser le couplage comme dualité entre éléments en partie de nature différente.

C'est par couplage structurel avec le milieu ambiant que s'effectue la mise en congruence des processus et que le système engendre et spécifie continuellement la production

---

<sup>115</sup> Pour augmenter encore les possibilités d'interaction avec le système, nous avons implémenté une procédure permettant à l'utilisateur de « rejouer » à volonté tout ou partie de ses interactions passées, ainsi que la possibilité de rédiger des annotations volontairement stockées en machine pour être consultables et donc réinterprétables. Cela nous a également permis de suivre son parcours en comparant son argumentaire aux passages textuels sélectionnés et utilisés de fait, ou non.

<sup>116</sup> Lui permettant de visualiser une séquence d'interactions stockée en machine.

<sup>117</sup> En ce qui concerne les débats sur le statut des artefacts, nous renvoyons à Holzem & Labiche 2017a, p. 178 *sq.*

<sup>118</sup> Cet usage serait-il détourné par l'utilisateur, à l'instar des moteurs de recherche dont on se sert fréquemment comme correcteur orthographique à partir d'une recherche d'occurrences.

<sup>119</sup> Le processus le plus simple qui exemplifie la transduction est celui de l'introduction d'un germe cristallin dans une solution aqueuse. Le milieu est à la fois lieu et origine de la propagation de la structure cristalline.



de ses composants. Il se maintient comme une organisation topologiquement délimitée par une frontière réagissant aux perturbations externes. Les positions de Simondon et Varela s'accordent sur ce point, comme en témoignent les deux extraits ci-dessous<sup>120</sup>. La notion d'énaction, le processus énatif, requiert de tenir compte de l'histoire des perturbations au sein du couplage structurel. L'idée fondamentale est que les facultés cognitives sont inextricablement liées à l'historique de ce qui est vécu, de la même manière qu'un sentier au préalable inexistant apparaît en marchant (Varela, 1996). Exit la machine (il faut considérer le machiniste et pas seulement la machine préconisait déjà von Uexküll) au profit du vécu prenant en compte la corporéité reliant, réunifiant perception, mémoire, cognition et action dans la filiation d'un constructivisme interactionniste. Dans cette optique, les artefacts techniques apparaissent comme des prothèses qui offrent de nouveaux supports d'inscription et de nouvelles modalités à l'activité représentationnelle du corps propre (Karsenty, 1998). La posture énative amène à réviser en profondeur l'approche de la cognition en ce qui concerne aussi bien les interactions avec le monde, outillée ou non, et son interprétation.

On peut regretter qu'en abordant les connaissances comme phénomènes extérieurs au sujet connaissant, les sciences cognitives (cognitivistes) aient transgressé le partage diltheyen entre nature et esprit, mais seulement dans une démarche de naturalisation mécaniciste. La recherche des causalités dans l'explicitation des processus mentaux a en effet conduit le cognitivisme sur la voie du fonctionnalisme par une analogie entre cerveau et ordinateur. De ce point de vue les facteurs culturels n'auraient pas leur place dans la cognition. Il me semble donc important de faire pièce à l'idée que tout savoir (savoir-faire) renvoie à une connaissance explicite, intelligible, alors qu'il participe d'une action impliquée dans un couplage « structurel » liant un sujet et son environnement dans le cours d'une pratique ; environnement alors compris au sens d'*umwelt* comme entrelacs de tout ce qu'un sujet perçoit (son monde perceptif : *merkwelt*) et de tout ce qu'il produit (son monde actanciel : *wirkwelt*) (Uexküll, 1934).

La réintroduction de l'humain dans la problématique des inscriptions matérielles informatiques permet de mettre en relation la technique (comme inscription, support d'action)

---

<sup>120</sup> « [...] le vivant résout des problèmes, non pas seulement en s'adaptant, c'est-à-dire en modifiant sa relation au milieu (comme une machine peut faire), mais en se modifiant lui-même, en inventant des structures internes nouvelles, en s'introduisant lui-même complètement dans l'axiomatique des problèmes vitaux ». (Simondon, 1964, p. 9).

« Un système autopoïétique est organisé comme un réseau de processus de production de composants qui (a) régénèrent continuellement par leurs transformations et leurs interactions le réseau qui les a produits, et qui (b) constituent le système en tant qu'unité concrète dans l'espace où il existe, en spécifiant le domaine topologique où il se réalise comme réseau ». (Maturana & Varela, 1980, p. 78 *sq.*)

et la connaissance (comme capacité d'activité d'un être pensant). C'est donc en termes d'activité, d'action, de praxéologie et d'inscriptions sous forme de traces numériques dans des théories dites post-cognitivistes de la cognition que j'ai prolongé ce débat<sup>121</sup>.

Je me suis intéressée aux activités de connaissances et puisque les objets n'existent pour nous qu'en tant qu'ils sont perçus par nous, j'ai porté attention aux types d'actions par lesquels s'opère notre couplage aux artefacts techniques. Je me suis alors intéressée aux conditions de transformation de l'activité en action dans le cadre d'une pratique sociale et en acte par la sanction de cette pratique dans une démarche d'anthropologie sémiotique.

### ***III.2.2 L'expérience d'objectiver : point de vue d'une phénoménologie naturalisée***

Comment sont perçues, interprétées, utilisées ses propres traces par un sujet, alors que plongé en ses pensées il pratique une auto-observation<sup>122</sup> ? C'est à cette question que tentent également de répondre les chercheurs conscients de l'impossibilité d'une science de la cognition qui exclurait l'expérience vécue de leur champ d'investigation<sup>123</sup>.

Je me suis tout d'abord tournée, comme de nombreux auteurs m'y ont invitée, vers la phénoménologie husserlienne et sa perception humaine des faits. La radicalité critique du questionnement de Husserl a jeté un regard neuf sur le monde de la vie (*lebenswelt*) au sein duquel le subjectif fonde l'objectif (Husserl, 2012). La phénoménologie de Husserl est la science d'un unique objet : le sujet, comme l'a remarqué Nathalie Depraz que j'avais invitée à la table ronde du 9<sup>ème</sup> congrès de l'ARCo<sup>124</sup>. Mais ce sujet bien que foyer inapparaissant de vécus internes, peut néanmoins être objet possible de description (par lui-même). Du point de vue de cette approche dite « en première personne » prônée par la neurophénoménologie, il s'agit alors de décrire les structures qui caractérisent la manière qu'ont les objets de se présenter

---

<sup>121</sup> J'étais entre 2004 et 2011 membre de l'Association pour la Recherche sur la Cognition (ARCo) et ai participé à deux écoles d'été du CNRS : *Constructivisme and enaction : a new paradigm for cognitive science* en 2006 Oléron (France) et *Enaction and Cognitive Science* en 2007 Fréjus (France), durant lesquelles nous avons œuvré à la constitution d'une communauté internationale de chercheurs venus des neurosciences, de la psychologie, la linguistique, l'informatique et la philosophie. Elles ont contribué à une entreprise conceptuelle de définition d'un langage commun propre à l'enaction et ouvrant au dialogue interdisciplinaire. Les recherches actuellement menées autour de la thématique langage et enaction, en sont une émanation.

<sup>122</sup> Terme repris de l'anglais en particulier par Claire Petitmengin (Petitmengin & Bitbol, (2009).

<sup>123</sup> Comme le remarque la neurophénoménologue Claire Petitmengin « *but usually, we have only a very partial awareness of the way we proceed [to describe our lived experience]* », " *A lived experience is not only singular but private, and inaccessible to others*" (Petitmengin & Bitbol, 2009, p. 8 et 390).

<sup>124</sup> J'ai co-organisé le *Colloque ARCo09 Interprétation et problématique du sens* Rouen 9-11 décembre 2009 au sein duquel a eu lieu cette table ronde « *Cognition située et sens : comment cerner l'espace interprétatif ?* ».

à nous, et non ces objets mêmes. Michel Bitbol et Claire Petitmengin (2009), appuyés sur l'entretien d'explicitation de Pierre Vermersch (1996) permettant la mise au jour des connaissances cachées<sup>125</sup>, ont précisé les conditions de scientificité de la structure d'une expérience vécue en première personne. Dans les domaines scientifiques, Michel Bitbol (2014a) explique avec raison, que l'objectivité se construit sur l'affranchissement des particularités au profit d'une vérité partagée, commune à tous (par le biais de l'éducation notamment), mais en négligeant le caractère inévitablement partiel de cette règle consentie<sup>126</sup>. Ce qui est alors dommageable dans le rapport entre ce tout (représentant l'absolu) et les parties (la diversité des subjectifs) n'est pas tant que l'objectivité se construise en subsumant la diversité des cas particuliers sous l'unité d'une généralité qui fait loi, mais que ce retrait se vive dans l'ignorance de l'expérience vécue par une personne singulière et incarnée. Il s'agit, souligne Bitbol, d'une dénégation de *l'expérience d'objectiver* d'une première personne *je* qui ne peut s'exprimer que dans la réciprocité d'une autre personne (le *tu* de la seconde personne) : seconde personne qui place la connaissance du monde qui entoure tout sujet incarné dans la réciprocité de sa pratique sociale.

Dans la construction de l'objectivité, il est ici intéressant de mettre en évidence le caractère ectopique du réductionnisme scientifique qui livre par cette perte des expériences son expression langagière : celle d'une fragmentation en individus atomisés. Le monde du *cela*<sup>127</sup> est alors résultat d'une séparation désignationnelle qui cherche à établir une relation permanente entre l'objet et son nom. Le jugement se trouve ainsi prédéterminé dans sa structure par celle d'une classe de vécus puisque l'identique visé se voit cristallisé en substantif et les moments de son *ex-plication*<sup>128</sup> en prédicats selon les normes en vigueur au sein des communautés de recherche (champs disciplinaires).

Selon Michel Bitbol, l'objectivité est ainsi la conséquence de l'application intériorisée d'une norme et la *réalité* décrite à partir d'elle est le produit raffiné, distillé, dépouillé d'un vécu restreint par la contrainte normative et non pas la chose elle-même (*ibid.*, p. 258). Poursuivant son raisonnement dans la lignée des travaux de Husserl, Bitbol s'intéresse à l'expérience anté-

---

<sup>125</sup> C'est également sur les travaux de Vermersch que Nathalie Baudouin a construit l'entretien tutoré (*cf.* partie I voir (Joly, Holzem et Baudouin, 2014).

<sup>126</sup> Bitbol qui se place du point de vue des sciences de la nature souligne en citant Karl Popper la fragilité du fondement des sciences objectives : « L'objectivité de la science a nécessairement pour prix sa relativité et qui veut l'absolu doit le chercher dans le subjectif » (2014, p. 336).

<sup>127</sup> Michel Bitbol cite à ce propos le livre de Buber M. (1935) *Je et Tu*, (1969, 1992), Paris, Editions Aubier.

<sup>128</sup> Graphie employée par Bitbol.

prédicative<sup>129</sup> qualifiée de proto-verbale qui consiste à traverser la variété des phénomènes vers l'appréhension continue du même. Il s'agit d'un geste de retrait par lequel nous faisons place nette de la relation *je-tu* pour le *cela*, pour le, *il*, *elle*, de la troisième personne.

Cette perspective neurophénoménologique invite à porter une attention particulière au fait qu'objectiver, c'est travailler sur l'expérience vécue et donc singulière. J'ai pu éprouver la justesse de ce positionnement en faveur de l'expérience à l'aune de mes travaux tout particulièrement lorsque qu'avec Nathalie Baudouin nous avons tenté *via* la structure des *qualia* empruntées à Pustejovsky (1991 et 1995) de capturer une classe de vécus (*cf.* partie I *La capture de l'action*). En me référant aux conclusions de l'étude sur la transformation d'un document au sein d'une organisation (Partie II) j'ai également porté intérêt aux approches husserliennes<sup>130</sup> relatives au statut sémantique du déictique proto-objectivant *ceci* et corrobore ce geste de retrait. La question qui demeure est néanmoins de savoir si nous faisons pour autant place nette de la relation *je-tu* pour permettre à *cela* de se manifester tel qu'en lui-même, comme l'écrit Bitbol<sup>131</sup>. Dans la réponse qu'il fit à Antoine Arjakovsky (*ibid.*) à propos de l'espace doxal nécessaire à l'acte d'objectiver, Michel Bitbol renchérit en faisant état d'une perte puisqu'elle rétrécit la gamme des possibles (Bitbol, 2014a, p 335).

En nous plaçant d'un point de vue sémiotique, dans le rapport entre le langage et le monde des objets (du *cela*) tel que le décrit Cassirer (1933), il n'est cependant pas question de perte mais de soumission au sens des mots. Soumission indispensable puisqu'elle permet à l'enfant de faire l'expérience la plus directe du lien social, du normatif, en même temps que l'expérience de son existence comme sujet tissant lui-même la trame de sa langue (Cassirer 1933)<sup>132</sup>. Soumission qu'Humboldt<sup>133</sup> appréhende philologiquement dans « l'avoir-parlé » de

---

<sup>129</sup> Telle que décrite par Husserl (1992).

<sup>130</sup> Bitbol cite à ce propos Husserl (1996).

<sup>131</sup> « C'est par un geste de retrait que nous faisons place nette pour le « cela », pour le « il, elle » de la troisième personne. C'est par notre rétraction à l'égard de certaines des relations *je-tu* où nous sommes impliqués que nous pensons permettre à *cela* de se manifester tel qu'en lui-même, et que nous espérons l'*utiliser* en mettant à profit la connaissance de ses lois intrinsèques. [...] L'expérience d'objectiver prend sa source juste en amont de l'acte de langage consistant à faire référence et à attribuer des propriétés, et elle trouve un parachèvement dans le travail scientifique » (Bitbol, 2014a p 335 *sq.*). Le jugement se trouve ainsi pré-déterminé dans sa structure par celle d'une classe de vécus, et son apparition permet l'exploitation à l'infini des ressources de l'articulation sujet-prédicat qui y restait latente : « l'identique visé se voit cristalliser en substantif, et les moments de son ex-plication en prédicats » (*ibid.*).

<sup>132</sup> « L'œuvre de la langue ne s'édifie que par cette collaboration égale de tous et elle devient ainsi le lien le plus fort entre ceux qui l'ont créée en commun et qui l'élaborent entre eux et pour eux » (Cassirer, 1933, p 35).

<sup>133</sup> Ainsi Humboldt écrit dans *l'introduction à l'œuvre sur le Kavi* « La langue m'appartient parce que je la produis comme je fais. Or, dans la mesure où le fondement de cela réside à la fois dans le parler et dans l'avoir-parlé de tous les genres humains, alors c'est de la langue elle-même que, de ce fait, je subis la limitation » (Humboldt 1974, p 59 *sq.*).

tous les genres humains. Sans vouloir m'attarder ici sur le long débat entre *phusis* (le monde sensible, « la réalité », l'être) et *logos* (la raison, le langage), voilà reposée la question du statut médiateur du langage, du rapport sujet monde et de la construction de l'objectivité. Il semble nécessaire de revenir brièvement sur les orientations prises par la phénoménologie française dans des sciences cognitives pour faire valoir, avec les écrits de Cassirer, l'apport des sciences de la culture et dans leur lignée les perspectives de recherche que j'esquisserai à la fin de cette troisième partie.

Sous l'angle phénoménologique réinvestir la subjectivité du *pouvoir faire sens*, s'accompagne chez Husserl (livre I des *Ideens* écrit en 1913) d'un approfondissement de l'intentionnalité. La corrélation noèse (*noesis* : action de penser) / noème (*noema* corrélat objectif sur lequel s'applique cette action de penser) porte sur le fondement de cet acte et non sur la médiation qu'il permet. Il s'agit, précise Petitot (1993), d'une différence entre Husserl et le cognitivisme contemporain, tributaire d'une philosophie analytique du langage<sup>134</sup>. Dans sa réinterprétation des écrits de Husserl, Petitot se propose de clarifier le cadre d'une phénoménologie cognitive dite naturalisée<sup>135</sup> dans un processus *émergentiel*. La difficulté de l'exercice<sup>136</sup> tient alors à se prémunir de toute contradiction avec les premières *Recherches logiques* (1900) de Husserl qui en opposition au naturalisme réductionniste des écrits du cercle de Vienne, appelait au *retour aux choses mêmes*. Opposition qu'il approfondira en 1911 dans un article de 91 pages intitulé *Die Philosophie als strenge Wissenschaft*, dans lequel il oppose au naturalisme victime de la superstition des faits (empirisme logique), la mise hors circuit de tout préjugé. Au naturalisme il objecte la phénoménologie comme science de la conscience, ou plus exactement science des *noemata* (Husserl, [1911], 1989, p 59) caractérisant par le concept d'intentionnalité cette propriété de la conscience d'être conscience de quelque chose. Petitot précise alors qu'actuellement le concept d'émergence n'a rien de vague ni de confusément métaphysique puisqu'il renvoie aux progrès techniques (considérables) accomplis ces vingt dernières années (Petitot 1993). Pour les promoteurs de la naturalisation de la phénoménologie, tous issus des domaines scientifiques ou apparentés<sup>137</sup>, il s'agissait avant tout d'ajouter à

---

<sup>134</sup> Appuyée sur une analyse logique du langage, la pensée est calcul, le cerveau (l'esprit) est ordinateur. En IA cette vision du cognitivisme rejoint celle du domaine de l'apprentissage ou elle est un intermédiaire entre behaviorisme et constructivisme (cf. Holzem & Labiche, 2017a, chap. II.).

<sup>135</sup> Le paradoxe de cette position réside dans la dénonciation faite par Husserl (1911) *La philosophie comme science rigoureuse* du naturalisme comme approche réductionniste de la nature physique.

<sup>136</sup> Je renvoie à ce propos à l'article de Wolf Feuerhahn (2011).

<sup>137</sup> Petitot et Dupuis étaient polytechniciens, Varela biologiste, Vermersch psychologue, Berthoz, ingénieur des mines, etc

l'édifice leur compétence scientifique propre : pour Petitot, c'est la dynamique qualitative de René Thom, pour Varela les théories biologiques de l'auto-organisation (Feuerhahn, 2011). Petitot s'intéressera en premier lieu à la notion d'anticipation (à relier à la pré-attention qui nous avait déjà interpellés (Holzem & Labiche, 2017a, chapitre II sur la perception visuelle) grâce à laquelle *via* la mise entre parenthèses, *via* l'époche, le rapport à l'objet peut être révélé. Francisco Varela reprendra cette idée en considérant que l'information ne relève pas d'un ordre intrinsèque, déjà là, mais d'un ordre émergent des activités cognitives elles-mêmes (Varela, 1996). Au sein des sciences cognitives, les divergences entre ces promoteurs d'une naturalisation de la phénoménologie et le courant des sciences cognitives issu de la philosophie analytique se sont cristallisées autour du concept de représentation *versus* re-présentation (*cf.* II.5)<sup>138</sup>. Elles eurent raison du CREA<sup>139</sup> et ont fait montre des réticences des phénoménologues français à emprunter la voie d'une naturalisation pour pallier les risques d'une discordance avec la phénoménologie husserlienne : risques accentués par les difficultés de la neurophénoménologie à faire valoir la prise en compte de l'expérience vécue en première personne, chère à Varela. Pour mieux faire comprendre la spécificité de son point de vue tout particulièrement en France, Varela inscrira son programme de recherche dans le prolongement des écrits de Merleau-Ponty et donc de l'affirmation d'une double corporéité selon laquelle nos corps sont des structures à la fois physiques et vécues, extérieures et intérieures, biologiques et phénoménologiques (Varela, Thomson et Rosch, 1993). Anti-dualisme qui a conduit Merleau-Ponty à élaborer une psychologie du langage où, comme le remarque Greimas (1956), la dichotomie de la pensée et du langage est abandonnée au profit d'une conception immanente du sens et de la forme dans le prolongement de la pensée saussurienne sur laquelle je reviendrai (*infra*).

Sous cet angle, il n'y a plus, ni intériorité ni extériorité, mais un seul et même tissu intentionnel, celui de la conscience et du monde, tel qu'exprimé par Merleau-Ponty dans l'*incipit* de *L'œil et l'esprit* puisque « si la science manipule les choses, elle renonce à les habiter » (1964b, p. 9)<sup>140</sup>. Pour comprendre ces « transsubstantiations », il faut donc retrouver

---

<sup>138</sup> Lecture représentationnelle du fonctionnement de la cognition qualifiée d'atomisme mental par ses détracteurs, au sens où elle prétend restituer les cultures à partir des micro-mécanismes cérébraux *versus* la métaphore du chemin qui apparaît en marchant que Varela (1996) emprunte au poète espagnol Antonio Machado « *caminante no hay camino, se hace camino al andar* ».

<sup>139</sup> Centre de Recherche en Epistémologie Appliquée (ex Centre de Recherche Épistémologie et Autonomie) créé en 1982 par Jean-Pierre Dupuy et Jean-Marie Domenach. Il était adossé à la chaire d'humanités de l'École Polytechnique. Il fut fermé en 2011.

<sup>140</sup> Au chapitre suivant de son livre, l'auteur conviera une nouvelle fois le peintre pour illustrer son propos : « c'est en prêtant son corps au monde que le peintre change le monde en peinture » (*ibid.*, p16).

le corps opérant et actuel, celui qui est un « entrelacs de vision et de mouvement » (*ibid.*, p.16). La subjectivité transcendantale chez Husserl est intersubjectivité, comme l'a bien compris Merleau-Ponty qui concilia la phénoménologie (étude en première personne) et la psychologie empirique (étude en troisième personne) dans ce qu'il appelle l'entrelacement réciproque ou développement réciproque : un *ego* qui est en même temps un *alter-ego*. Natalie Depraz reprendra à son compte la voie d'un tissage (d'une tresse) celle d'une dynamique mutuelle des relations entre phénoménologie en première deuxième et troisième personne : voie qu'il convient de rapprocher avec Cassirer puis Rastier (2001b voir *supra*) d'une anthropologie sémiotique et des zones anthropiques de couplage avec l'environnement (Holzem *et alii*, 2005 & Holzem & Labiche, 2017a).

Du point de vue des zones anthropiques, les zones, identitaire, proximale et distale, par lesquelles les langues grammaticalisent (la personne, le temps, le lieu, le mode) l'entour humain, sont coexistantes. Il ne saurait en être autrement puisque c'est dans le rapport d'un *je* avec un *tu*<sup>141</sup> que peut s'établir la relation au *cela*. Dans le cas de l'étude sur la transformation d'un document (Partie I), la zone distale était celle de la légitimation institutionnelle visée par les ingénieurs brevets comme par les assistantes sociales. Le *ça* indexical n'est donc pas seulement offert à la monstration et s'il s'origine dans un geste ostensif, désignationnel, il permet surtout d'exprimer l'absence (là-bas, ailleurs) qui est propre aux langues et donc aux cultures.

Si l'objectivation dont parle Bitbol se manifeste donc bien dans la poussée d'un phénomène vécu et partagé, elle engage le franchissement de la frontière transcendantale reliant les zones anthropiques identitaire et proximale à la zone distale (zone de l'institution collective du sens et donc espace des normes). Mais franchissement n'égale pas affranchissement et la coexistence des trois zones sur l'axe de la médiation symbolique conduit vers le chemin des sciences de la culture et vers celui de la dualité saussurienne. C'est à un enrichissement sémiotique dans l'appréhension de l'expérience vécue en première personne que les lignes suivantes espèrent œuvrer.

### ***III.3. Entre langue et connaissances : lucidité des sciences de la culture***

Dans *Science de la culture et science de la nature* l'ouvrage qu'il publia en 1899, Heinrich Rickert (1997) parle de distinction relative entre méthodes généralisantes (*i.e.*

---

<sup>141</sup> Ce qui n'implique aucune co-présence des personnes.

recherche de lois et de principes prédictifs) et méthodes individualisantes (*i.e.* unicité du phénomène étudié). L'ouvrage de Rickert a contribué à trancher entre ce qui continuait à s'appeler sciences de l'esprit et ce qu'il convient d'appeler désormais sciences de la culture historique : ces dernières étant plus aptes, selon lui, à rendre compte des processus de transformation des représentations partagées (*i.e.* des connaissances) et donc des valeurs.

Le constat de Rickert selon lequel, il faut une multiplicité de méthodes pour atteindre la diversité du monde, (1997) s'accorde avec celui d'une généralisation du concept de complexité<sup>142</sup> liée à l'imbrication d'items appartenant à des domaines ressortissant à différents espaces topologiques. Cette conception généralisée de la complexité conduit à sortir des stricts cloisonnements disciplinaires de la pensée pour aller vers une intelligence capable de comprendre que la connaissance qui isole les objets les uns des autres, les disciplines les unes des autres, n'arrive qu'à une intelligibilité restreinte et mutilée (Morin, 1986). Ne nous y trompons pas cependant, ce n'est pas la faculté de séparation au sens d'un discernement sur les choses étudiées qui est ici visée. C'est plutôt, la disjonction (*versus* conjonction, *cf.* la *reliance* chez Vico) entre fait et valeur, objet et sujet qui a conduit à la simplification et à la mutilation (Morin, 1981). J'avais souscrit à ce constat en me démarquant des écrits du positivisme logique et du cloisonnement terminologique en domaines (partie. I). Mais se pose alors la question des rapports entre les disciplines tout comme la possibilité de prise en compte de plusieurs paramètres d'apparence contradictoires.

Une telle vision de la complexité tente de comprendre les relations qui articulent le tout et les parties et de rappeler qu'à la connaissance des parties et du tout, il faut adjoindre un principe qui maintienne leur distinction pour percevoir la nature de la relation entre le tout et ses parties<sup>143</sup>.

Dès lors, c'est l'organisation entre ces différents niveaux qui devient capitale, car elle

---

<sup>142</sup> Pour un approfondissement de cette question et l'apport du philologue Giambattista Vico (concept d'*ingenium* aujourd'hui phare de l'Association de la pensée complexe MCX qui en a fait le titre de sa collection) voir chap. III dans Holzem & Labiche (2017a).

<sup>143</sup> « La complexité restreinte s'intéresse essentiellement aux systèmes dynamiques appelés complexes. C'est-à-dire qu'elle constitue son propre champ, à l'intérieur du champ des sciences. Mais la complexité généralisée non seulement concerne tous les champs, mais concerne notre connaissance en tant qu'être humain, individu, personne, et citoyen. Puisque nous avons été domestiqués par notre éducation qui nous a appris beaucoup plus à séparer que relier, notre aptitude à la *reliance* est sous-développée et notre aptitude à la séparation est sur-développée ; je répète que connaître, c'est à la fois séparer et relier, c'est faire de l'analyse et de la synthèse. Les deux sont inséparables, et notre atrophie de la capacité de relier est de plus en plus grave dans un monde planétarisé, complexifié, où il s'agit de reconnaître l'interdépendance généralisée de tout et de tous ». (Morin, Le Moigne.2007, p. 14).



agit comme un contexte susceptible de favoriser une émergence ou d'inhiber des qualités. Mon intérêt pour une prise en considération d'une complexité généralisée s'origine dans la recherche d'une articulation entre points de vue relevant de systèmes explicatifs différents (hétérogénéité) et non dans celui d'une science pilote. J'ai pu éprouver la fécondité de cet écart inter-disciplinaire dans les travaux que je mène depuis plus de quinze ans<sup>144</sup>.

Pour comprendre la part du subjectif dans le fondement de l'objectivité, sans verser dans le relativisme, il convient de porter attention à la diversité des modes d'apparaître du sens ainsi qu'à la diversité des langues dans la formation de la représentation objective et à la dynamique des transformations propres à chaque mode d'objectivation. Cette démarche fût celle d'Ernst Cassirer qui, en accordant une valeur égale à toutes les formes de l'objectivation, scientifique ou non, vit dans la capacité de transformation du sens propre à chaque forme symbolique, le moteur du transcendantal. Transcendantal que la tradition kantienne limitait à la seule forme scientifique de l'objectivation, comme l'a clairement illustré Jean Lassègue (2016) dans un ouvrage dont le titre synthétise le parcours : *Cassirer du transcendantal au sémiotique*.

C'est avec l'œuvre d'Ernst Cassirer que la notion de sciences de la culture (1991)<sup>145</sup> s'accomplit, d'autant que Rickert ne s'est pas intéressé au langage. Le philosophe des formes symboliques s'attache à déterminer le mode d'être-au-monde de l'objet culturel pour tenter de résoudre le problème de l'objectivité dans les sciences de la culture. Rendant hommage au mérite de Vico d'avoir soutenu contre Descartes « la valeur de la méthode propre à la connaissance historique » (*ibid.* 1991, p. 86), Cassirer franchira un pas supplémentaire vers une compréhension des conditions de stabilisation trans-domaniale de valeurs et donc du caractère métastable de toute activité de connaissance. Cherchant à mettre un terme à une vision mécaniste du monde, il s'appuya sur la *théorie générale des systèmes* de von Bertalanffy, mais également sur les écrits de von Uexküll pour lequel toute notion d'espace réfère à une perception du monde. De la même façon il verra dans la philosophie de la nature de Schelling une philosophie du vivant qu'il faudrait resituer dans l'histoire des idées de façon non analogique mais métaphorique<sup>146</sup> afin de pouvoir surmonter la barrière entre sujet et objet, entre vie et savoir. Puisque l'organisme est bien l'affirmation d'une vie autonome, assumant à la fois

---

<sup>144</sup> Comme seule enseignante chercheuse en linguistique au sein d'une UFR des sciences et techniques, j'ai ainsi mieux compris mon point de vue disciplinaire à la frontière des autres.

<sup>145</sup> Je renvoie plus particulièrement ici à l'ouvrage de Cassirer *Zur Logik der Kulturwissenschaften (Logique des sciences de la culture*, Paris, Editions du Cerf, 1991)

<sup>146</sup> Dans *Naturphilosophie* Schelling tentait une analogie entre vie organique et vie de l'esprit

la durée et le changement, Cassirer comprit qu'il faudrait restituer dans le monde sémiotique cette approche du vivant pour atteindre la « force individuelle d'auto-constitution qui existerait en tout être vivant » (1999, p. 199), liant autonomie de la vie organique à celle de la création artistique.

En conférant au langage et à l'écriture la capacité de fixer l'éphémère dans un processus continu sans cesse renouvelé, il prit, dans la lignée d'Humboldt, la mesure culturelle de la différence entre milieu animal et milieu humain : celle pour l'homme d'avoir forgé ses propres outils intellectuels et de les expérimenter chaque fois de façon particulière. Alors que les sciences de la nature ne s'intéressent pas à la singularité (le biologiste von Uexküll raisonne aussi en termes d'espèces, essentiellement non-humaines), elle est au fondement des sciences de la culture. Mais, si à la recherche de l'universalité des lois (démarche des sciences de la nature), Cassirer objecte la connaissance de la totalité des formes dans lesquelles la vie humaine se déroule, cette totalité n'équivaut pas à accumulation de toutes les formes, à l'image d'un *Funès* narrateur désespéré chez Borges (1957) qui ne peut rien oublier. Cassirer prendra appui sur l'épopée pour illustrer son point de vue<sup>147</sup>. À l'heure où la connaissance devient représentation des connaissances (avec son lot de balises et de mots-clés) et où chacun est invité à constituer son *e-mémoire* tel un *curriculum* cloîtré dans un particularisme référentiel de principe, l'exemple de l'épopée donne la mesure de cet éclairage culturel, celui de la lecture des œuvres<sup>148</sup> par laquelle s'accomplit le dépassement critique de soi. Car si la connaissance est action singulière, elle ne se fige en aucun de nous puisqu'elle n'est connaissance que reçue par un autre qui l'introduit dans sa vie. C'est à ce niveau d'intersubjectivité en acte et dans une dimension d'herméneutique historique qu'il définira la spécificité des sciences de la culture. Intersubjectivité qui est fondatrice du travail scientifique au sens où elle impose une démarche de mutualisation critique des connaissances.

Dans un article qu'il publie en 1923<sup>149</sup>, Cassirer célèbre l'apport décisif de la philosophie

---

<sup>147</sup> « [...] si l'épopée n'avait d'autre vertu que de retenir les événements du passé pour nous les remettre en mémoire, rien ne la distinguerait d'une simple chronique. Mais il suffit de penser à Homère, Dante, Milton, pour nous convaincre que dans toute grande épopée de la littérature universelle, nous sommes en présence de quelque chose de tout à fait différent. Il ne s'agit là en aucun cas d'un simple compte-rendu du passé; nous sommes transportés au fil du récit épique, dans une vision du monde qui éclaire d'une lumière nouvelle la totalité de l'événement, la totalité de l'humanité » (Cassirer, 1991, p. 111).

<sup>148</sup> Voir Abladi, Ducart, Badir, Éd. (2014) pour un approfondissement des modes d'objectivation de la notion d'œuvre.

<sup>149</sup> (Cassirer, Ernst [1923] 2015). Article écrit après la publication en quatre tomes sur le *problème de la connaissance* (1906-1920) et avant l'écriture des trois volumes de la *philosophie des formes symboliques* dont le premier volume sur le langage approfondira le sujet.).

du langage de Humboldt à la philosophie critique de Kant du point de vue du potentiel de transformation propre au langage « [comme organon] comme outil vivant de la raison et de la critique de la raison » (Cassirer [1923] 2015, p 262). Dans le domaine du langage Humboldt accomplit ainsi, précise-t-il, la synthèse kantienne selon laquelle nous ne pouvons rien nous représenter comme lié dans l'objet, sans l'avoir d'abord lié en nous-même et cette liaison est un acte de spontanéité du sujet<sup>150</sup>. Cette liaison est donc langagière pour Humboldt et Cassirer.

Apport d'autant plus important que le langage en tant que tel ne fait l'objet d'aucun examen autonome dans *Critique de la raison pure* en comparaison avec les grands systèmes philosophiques d'organisation des connaissances du XVIème et XVIIème siècles.

Parler de connaissances et de langage<sup>151</sup> impose un bref retour historique sur les scientifiques et philosophes de l'organisation des connaissances de cette période. L'idée cartésienne d'une *lingua universalis* fondée sur un dualisme méthodologique fût poursuivie par l'école de Port Royal sous la forme d'une fusion étroite entre logique et grammaire. Chaque langue exprimant dans son propre système des mécanismes logiques universels (travaux poursuivis par Chomsky). Le mot lié à l'idée est alors l'élément de base d'une structuration des connaissances pour comprendre, juger, déduire et surtout ordonner. Leibniz reprit l'idée d'une langue universelle mais en élargissant sa portée et son contenu<sup>152</sup>. Le signe ne sert plus seulement à représenter mais à découvrir certains rapports logiques, il ne peut donc être le reflet d'un simple état stabilisé dans l'organisation des connaissances à l'instar du mot clé<sup>153</sup> mais une médiation entre l'objet de connaissance et sa forme spirituelle. Il joue un rôle prospectif comme le remarque Cassirer (1972a) dans le premier volume de la *Philosophie des formes symboliques* qu'il consacre au langage. Est-ce en raison de cette instabilité intrinsèque du signe que Leibniz, qui se qualifiait lui-même de secrétaire de la nature et bibliothécaire de dieu (Holzem, 2006), n'est pas parvenu à achever son *Inventaire de toutes les connaissances acquises et mal rangées* ?<sup>154</sup> Hobbes surpassera les théories nominalistes de la signification, le langage

---

<sup>150</sup> Voir à ce propos la troisième section « du rapport de l'entendement à des objets en général et à la possibilité de les connaître *a priori* » dans Kant E (1944) *Critique de la raison pure*, trad. française de A. Tremesaygues et B Pacaud, préface de V Serrus, Paris : PUF, p 136.

<sup>151</sup> Cette question n'a cessé de me préoccuper. Elle a décidé de ma sortie du monde des bibliothèques et du référencement pour les recherches en linguistique (cf. partie I)

<sup>152</sup> « La science des signes linguistiques au sens le plus large, la *characteristica generalis* devint chez lui *scientia generalis*, une méthode et un moyen universel de la connaissance en général » (Cassirer, [1923] 2015, p 264)

<sup>153</sup> Voir *Le mot clé un terme comme les autres* dans Holzem & Labiche (2017a) Chap. I

<sup>154</sup> Leibniz travailla à une encyclopédie voulant faire « un inventaire de toutes les connaissances acquises et mal rangées » comme bilan des acquis et moyen d'aller plus loin. Il ne la réalisera jamais, laissant cinq listes de définitions rangées selon un ordre logique et un grand nombre d'écrits. (Source Bnf).

devenant non seulement le moyen mais le contenu unique de toute connaissance logico-rationnelle : *veritas in dicto, non in re consistit*<sup>155</sup>. Autrement dit nous sont accessibles non les objets de la nature mais seuls les contenus que nous créons nous-mêmes. L'empirisme philosophique de Locke (*Essai sur l'entendement humain*, 1690) puis de Berkeley (*Principes de la connaissance humaine*, 1710) se démarquera du matérialisme attaché au mot, le langage devenant perception des idées de celui qui parle. Le siècle des Lumières français avec l'idée d'une langue bien faite, chère à Condillac, poursuivra dans cette voie en comparant le développement progressif du langage à la démarche de l'esprit. Cette théorie sensualiste de la connaissance vide, selon Cassirer (*ibid.*), le signe de sa validité productive : les sciences ne sont que des langues méthodiquement construites et structurées : des systèmes entiers de signes suivant une connexion et un ordre déterminés. Une séparation entre signe et connaissance qui se perpétue dans les classifications documentaires d'aujourd'hui (Holzem, 2000 et Baudouin et Holzem, 2006).

Cassirer comprit ainsi avec Humboldt que les langues ne sont pas un moyen pour exprimer une vérité déjà connue, mais bien une forme de vie, une activité et une énergie<sup>156</sup> de l'esprit. La langue comme le sujet qui y parle sont l'un et l'autre en travail de leur propre invention, selon l'expression de Pierre Causat<sup>157</sup>. Le langage n'est pas alors seulement articulation entre l'individuel et le collectif, mais un universalisme en même temps qu'un individualisme le plus rigoureux. La dualité saussurienne est l'expression de cette essence double.

### ***III.3.1. Un cadre épistémologique profondément renouvelé : dualité Saussurienne et métastabilité du sens.***

Si la réception et donc les conditions de transmission de l'œuvre de Cassirer ont été restreintes dans le contexte de la montée du nazisme<sup>158</sup> et de l'après-guerre<sup>159</sup>, un cadre

---

<sup>155</sup> La vérité ne se trouve pas dans les choses mais uniquement dans les mots et l'usage des mots (Hobbes, *De corpore I Computation sive logica* 3§7).

<sup>156</sup> « La langue jaillit de la subjectivité, oui, même de l'individualité du locuteur. Mais, d'un autre côté, la subjectivité de l'humanité entière en soi devient, en lui, quelque chose d'objectif » (Cassirer, 2015 p 273)

<sup>157</sup> cf. Causat, 2016 p130.

<sup>158</sup> Contexte qu'il convient de mettre en toile de fond du débat Heidegger Cassirer à Davos en 1929, suivi des interdictions professionnelles, de l'exil et du décès de l'auteur aux Etats-Unis juste avant la fin de la guerre en avril 1945. Son dernier ouvrage *Le mythe de l'état*, dans lequel il s'applique à expliquer l'avènement du nazisme par le retour des mythes dans la vie sociale, ne sera traduit en français qu'en 1993.

<sup>159</sup> Merleau-Ponty a d'ailleurs joué un rôle important dans la diffusion de la phénoménologie husserlienne et heideggerienne en France, cette dernière ayant prospéré à la même période.

épistémologique renouvelé invite aujourd'hui à son étude. Ainsi à l'ouvrage de J. Lassègue qui œuvre à ce renouvellement, il convient d'ajouter la publication en 2002 d'un manuscrit autographe de Ferdinand de Saussure (*De la double essence du langage* dans Saussure, 2002) ainsi que la publication en 2011<sup>160</sup> de l'intégrale du cours dispensé en 1953 par Merleau-Ponty au Collège de France. Ces auteurs ont en partage une compréhension de la dualité qui les mènera à considérer que le langage relève à la fois du sensible et de l'intellect.

Le manuscrit retrouvé *De la double essence du langage*, qui complète le corpus saussurien, jette en effet un regard neuf sur la nature des dualités : signifiant et signifié, langue et parole, l'individuel et le collectif, la volonté individuelle et la passivité sociale, le syntagmatique et le paradigmatique, la synchronie et la diachronie (cf. Rastier, 2015). Le bouleversement est d'importance pour qui s'intéresse au couplage sujet environnement<sup>161</sup> au sens où il invite à repenser la notion de dualité, théorie essentielle de la pensée saussurienne, mais jusqu'alors visiblement mal comprise. Saussure rompt radicalement avec l'ontologie aristotélicienne et son principe fondateur d'identité en considérant que le signe ne préexiste pas à l'interprétation qui le qualifie comme tel.

La compréhension de la dualité saussurienne (dualisme profond) n'est cependant pas chose aisée. Saussure, dans les notes manuscrites retrouvées, avait d'ailleurs pris soin de préciser son acception pour prévenir des malentendus<sup>162</sup>. Cette difficulté réside dans le fait qu'il n'y a donc pas simplement d'un côté le signe et de l'autre la figure vocale, mais une dualité et une figure vocale : Il n'y a donc pas deux entités mais d'un côté une figure vocale et de l'autre une entité « en abyme » (Utaker, 2014). Les dualités n'opposent pas un terme à un autre, mais un terme au couple qu'il forme avec l'autre. Elles déterminent ce que François Rastier nomme des « oppositions participatives » entre la partie et le tout. Elles sont la concrétisation, dans la sémosis, du principe herméneutique que le global détermine le local (Rastier, 2015).

---

<sup>160</sup> cf. Merleau-Ponty (2011). Ce cours et les notes qui l'accompagnent, renouvellent la lecture d'un autre texte laissé inachevé (sous la forme de 70 feuillets comportant de nombreuses corrections) par son auteur : texte établi puis publié par le philosophe Claude Lefort sous le titre *La Prose du monde* en 1969, soit huit années après la disparition du phénoménologue.

<sup>161</sup> La notion de couplage est centrale dans les recherches que je mène depuis plus de quinze ans avec Jacques Labiche comme en témoigne notre dernière publication : « Questionnement sur le couplage énonciatif comme dualité sémiotique » *Intellectica*, 2017/2, 68, p. 225-254.

<sup>162</sup> « Le dualisme profond ne réside pas dans le dualisme du son et de l'idée, du phénomène vocal et du phénomène mental ; c'est là une façon facile et pernicieuse de la concevoir. [...] [mais] dans la dualité du phénomène vocal COMME TEL, et du phénomène vocal COMME SIGNE – du fait physique (objectif) et du fait physico-mental (subjectif), nullement du fait « physique » du son par opposition au fait « mental » de la signification » (Saussure, 2002, p. 20).

Nous comprenons mieux ainsi la portée de la dualité saussurienne pour rendre compte de l'articulation entre les paliers du mot, de la phrase et du texte et ouvrir vers un modèle textuel du signe (comme passage *cf.* Rastier, 2007). De ce point de vue le signe saussurien existe-t-il ? Nous sommes en droit de nous poser également la question et de nous apercevoir que le principe différentiel saussurien conduit à ne plus reconnaître de signes autonomes qui préexisteraient à leur combinaison<sup>163</sup>.

Point de vue radical de la dualité qui s'accorde avec l'idée phénoménologique merleau-pontienne « d'une signification toujours en sursis » qui considère que « le phénomène central du langage est l'acte commun du signifiant et du signifié » (Merleau-Ponty, 1960, p. 154). Dans cette optique, avoir un corps capable de gesticulation et avoir un système phonématique comme capacité de construire des signes, c'est une même chose (Merleau-Ponty, 2011, p. 204) : ce qu'illustre fort bien l'expression geste de parole. En reprenant le fil de *la Prose du monde* (*cf. supra*) à propos des possibilités d'actions de la main du peintre devant sa toile, « il n'en va pas autrement de la parole vraiment expressive » (Merleau-Ponty, 1969, p. 64, *note* 24) conclut Merleau-Ponty, qui voit dans la parole approchée comme geste verbal un moyen de rendre compte de la dynamique métastable si singulière de l'expression. Acte de parole que le phénoménologue cherche à articuler à l'historicité des échanges continus avec le passé, par la lecture, le regard, l'écoute des œuvres culturelles qui n'existent qu'interprétées par les vivants que nous sommes encore et que nous avons en charge de transmettre à notre tour. Le passé est donc un lieu de sédimentation particulier (un legs), si l'on considère avec Saussure que le sens d'un mot ne résulte que de l'appariement transitoire d'un signifiant et d'un signifié saisis dans des relations contextuelles hétéroplanes entre signes<sup>164</sup>. Son sens se dérobe à toute saisie non contextuelle en se dessinant en creux : Saussure emploie à ce propos le mot kénôme renvoyant à un vide. Nous retrouvons la même source d'instabilité chez Merleau-Ponty, qui jette la parole parlante « à l'intention signifiante d'autrui par-delà nos pensées propres comme la perception aux choses mêmes par-delà une perspective dont je ne m'avise qu'après coup » (1969, p. 21).

C'est précisément ce vide qui rend possible l'excès de ce que je veux dire sur ce qui est dit, autrement dit l'irruption du sens. Le moment particulier de la parole parlante

---

<sup>163</sup> Saussure écrit en effet : « Il n'y a dans la langue ni signes, ni significations, mais des Différences de signes et des Différences de signification : lesquelles 1° n'existent les unes absolument que par les autres, (dans les deux sens), et sont donc inséparables et solidaires ; mais 2° n'arrivent jamais à se correspondre directement » (Saussure, 2002, p. 70).

<sup>164</sup> « Le mot n'existe véritablement, et à quelque point de vue qu'on se place, que par la sanction qu'il reçoit de moment en moment de ceux qui l'emploient » (Saussure, 2002, p. 45).

temporellement chaînée à la parole parlée exemplifie sans doute le mieux l'articulation des régimes de couplage convoquant l'alternance rétention-protension phénoménologique. Le signe de parole (Saussure, 2002)<sup>165</sup> parce qu'il est en même temps un geste de parole (Merleau-Ponty, 1945)<sup>166</sup> prend sens dans les ruptures qui selon Varela « sont la source de l'autonomie et de la créativité dans la cognition humaine » (Varela, 1996, p. 28). Voilà qui, selon nous, donne corps sémiotique aux régimes de couplage éenactif. Dans le couplage structural entre le sujet et l'entour sémiotique cela conduit à considérer les artefacts informatiques comme technologie sémiotique et en conséquence à appréhender le geste effectué par le corps comme un geste de parole, même lorsque celle-ci est tue. Comme l'ont bien montré les expériences mettant en évidence la neuroplasticité menées par Paul Bach-y-Rita (1967), un nouvel objet technique ne peut devenir efficace que s'il est intégré dans une boucle dynamique de perception-action, créatrice du monde propre de l'utilisateur et à ce titre réellement intériorisée.

Le dualisme entre matière et esprit, sensible et intelligible, langage et pensée est ainsi récusé au profit d'une gnoséologie non-substantialiste au sens où chacun des termes d'une dualité correspond à un point de vue<sup>167</sup>. La notion de point de vue constitutive du sens, chargée de tout le poids mémoriel du vécu, est riche de conséquences car elle engage, depuis Cassirer, une théorie de la connaissance qui n'est plus rivée à la recherche de concepts fondamentaux qui se retrouveraient dans toute connaissance selon la théorie kantienne du schématisme (Kant, 1787), mais accorde une égale valeur à différents modes d'objectivation des connaissances. Chez Cassirer, l'objectivité est fonction d'un point de vue et non d'une référence à un pré-donné. Une forme symbolique relève alors d'un déploiement et d'une interaction avec d'autres formes et d'un milieu (tel le langage) et non d'une substance qui la rapprocherait d'un matériau inerte. Sa structure signifiante pour un certain milieu est dite symbolique au sens où elle produit des signes en interactions donc normés selon les milieux. Les formes symboliques, comme le langage, le mythe, la science, correspondent à ce que Saussure nommait des institutions, souligne Rastier (2018b)<sup>168</sup> qui préfère employer ce mot témoin de l'espace des normes, « chaînon manquant entre la parole et la langue » (*ibid*, p 4).

Démarche similaire pour le passage de la physique des modèles (XVII<sup>ème</sup> et XVIII<sup>ème</sup> siècles) à celle des principes (XIX<sup>ème</sup> et XX<sup>ème</sup> siècles) comme le remarque Jean Lassègue

---

<sup>165</sup> cf. Saussure, 2002, p. 265.

<sup>166</sup> cf. Merleau-Ponty, 1945, p. 214.

<sup>167</sup> cf. Rastier, 2015, p. 107.

<sup>168</sup> cf. Rastier., 2018, p 38.

(2016). Le passage du modèle au principe en physique impliquant une opération intellectuelle analogue à celle qu'exécute le langage en passant du mot à la proposition (Cassirer, 1972b)<sup>169</sup>. Ce passage consacrera l'évolution de la notion de transcendantal du sens classique de condition de possibilité *a priori* à celui de sémiotique concernant toutes formes de connaissances où les couples d'opposition dualistes laissent place à des notions intrinsèquement dynamiques de transformation inhérente au sens.

Dans cette problématique différentielle, le concept fondamental est bien entendu celui de valeur, selon la définition donnée par François Rastier (2010, chapitre III) (i) La valeur est la véritable réalité des unités linguistiques. (ii) Elle est déterminée par la position des unités dans le système (donc par les différences). (iii) Rien ne préexiste à la détermination de la valeur par le système. Ainsi, la valeur n'est pas un signe, mais une relation entre signifiés. Elle exclut une définition atomiste du signe, qui le pourvoirait *a priori* d'une signification – car une signification est un résultat (*i.e. sémiosis*), non une donnée. Le primat herméneutique de la détermination du local par le global se substitue à une définition compositionnelle du sens.

### ***III.3.2 Micromondes énatifs et interprétation.***

Si les écrits de Merleau-Ponty, actualisant Husserl dans le sens d'une phénoménologie de la perception, ont inspiré et guidé la démarche de Fransisco Varela (*cf.* Varela, Thompson, Rosch, 1993), le langage n'est pas pris en compte en tant que tel comme constitutif du couplage structurel, dit de troisième ordre (ou couplage social). Maturana et Varela (1994)<sup>170</sup> n'en parlent qu'à propos de la description du comportement d'un organisme par un observateur (hors dynamique de couplage donc). C'est d'ailleurs pour ne pas plaquer une signification sur les comportements observés, que nous avons suivi la voie de l'anthropologie herméneutique prônée par Clifford Geertz (Holzem & Labiche, 2017a, chapitre III). Ne pourrait-on cependant pas aborder la complexité de la dualité chez Saussure à l'aune de l'articulation des micromondes varéliens<sup>171</sup> et tout particulièrement par une analyse des temporalités qui les structurent ?

---

<sup>169</sup> *cf.* Cassirer, 1972b, p. 508.

<sup>170</sup> Dans le chapitre consacré au langage, il ne s'agit pas de l'humain, mais des systèmes sociaux animaux. *cf.* (Maturana, Varela, 1994, p 192 *sq.*).

<sup>171</sup> L'énativité comme couplage structural aide métaphoriquement à la compréhension du système cognitif de l'homme situé. De ce point de vue, les micromondes énatifs, comme comportements cognitifs expert, alternent avec des séquences où conscience et rationalité reprennent place. Les processus qui accompagnent les productions de sens se déroulent selon une double temporalité.



Dans le champ linguistique, l'interprétation d'un texte émerge (surgit) d'un parcours interprétatif (Rastier, 1987) qui loin d'être un instantané, est un scénario, une histoire, qui constitue et est constituée par le sujet *in vivo* en percevant aussi bien le fond sémantique (isotopies) que des différences (des écarts, des espaces sur les bords desquels on peut s'appuyer). Il en est d'ailleurs de même pour la reconnaissance de formes (interprétation d'images). Le surgissement d'un sens envahissant (masquant ainsi les signes), dans l'immédiateté, résulte bien d'un parcours interprétatif déployé dans un temps culturel, comme parcours vécu au sein d'une pratique, comportant des étapes qui ne résultent pas d'un raisonnement conscient. Dans le micromonde<sup>172</sup> de la lecture en cours, il n'y pas de place pour des raisonnements : ils ne seront explicatifs qu'*a posteriori* ; la rationalité intervient dans d'autres épisodes cognitifs : lorsque survient une non compréhension, une ambiguïté<sup>173</sup>. Non compréhension constitutive de la compréhension au sens où l'interprétation nécessite une prise de distance avec le texte pour mieux le signifier chez Ricoeur. Prise de distance qui s'accorde avec la déontologie husserlienne dans le refus de l'évidence, mais également avec l'herméneutique matérielle de Schleiermacher. C'est l'individualité ouverte sur la pluralité des visées de la communauté humaine qui rend infinie la tâche d'interprétation puisque comprendre est construire un sens qui ne préexiste pas à l'interprétation. Interpréter résulte donc d'un travail artisanal, non reproductible à l'identique. Quiconque relit un texte à quelques mois d'intervalle en a fait l'expérience. C'est bien pour cela que l'on peut parler d'art, de travail qui consiste à refaire soi-même le chemin (*versus* une production manufacturée, déjà là et reproductible à l'identique). Le sens ne réside pas dans un texte, un livre, un document, tel un gisant, mais il est activité de notre interprétation, ainsi rhétorique et herméneutique devraient toujours aller ensemble, comme Schleiermacher (1987)<sup>174</sup> dans l'articulation dialectique du discourir et du comprendre. L'herméneutique construite sur la matérialité des textes (et des corpus) est une méthode de compréhension non immédiate, au sens où elle se construit à partir d'une prise de conscience de la non-compréhension. Elle exige de partir du texte et de la matérialité de la langue (travail de compréhension) pour interpréter, c'est précisément pourquoi compréhension et interprétation coïncident (Berner 2010)<sup>175</sup>.

---

<sup>172</sup> Varela nomme ainsi les instants où le sujet cognitif, devenu expert de l'activité en cours par apprentissage récurrent, devient pleinement éactif ; il agit alors dans l'immédiateté, hors calcul, sans en prendre conscience.

<sup>173</sup> Pour un approfondissement de cette question et notamment sur le processus prégnant de la lecture voir (Holzem & Labiche 2017 a p 80 *sq* et Holzem. & Labiche, 2017 b, p 243 *sq*)

<sup>174</sup> *cf.* Schleiermacher, 1987, p.114.

<sup>175</sup> Berner s'appuie sur l'herméneutique générale de Schleiermacher 1809-1810 dans la transcription d'August Twisten de 1811.

Dans l'articulation dialectique de Schleiermacher, l'action du sujet ainsi va au-delà d'un processus de transmission où se médiatise le présent et le passé, voie prônée par Gadamer dans *Vérité et méthode* (1976)<sup>176</sup>. Il me semble ici important de préciser qu'à l'instar des travaux de l'École de Lille (Centre de recherche philologique fondé à la fin des années 1950 par Jean Bollack), je n'appréhende pas l'herméneutique à l'heure des corpus numériques comme philosophie, limitant ainsi sa portée à des principes généraux d'interprétation fondée sur l'historicité de l'être au monde, mais bien comme méthode critique ancrée dans la tradition philologique.

Ce point de vue s'accorde avec la phénoménologie de Husserl et Merleau-Ponty et le couplage structurel chez Varela tant dans sa prise en considération de la transformation individuelle « pour y manifester son esprit » (pour parvenir ainsi à mieux comprendre un auteur qu'il ne s'est lui-même compris) que dans son exigence méthodologique d'une non compréhension immédiate. L'intentionnalité qui relève de la structure noético-noématique est un acte de transformation constitutif de la conscience individuelle et collective, propre à élaborer une science des valeurs. L'herméneutique matérielle de Schleiermacher doit alors être comprise comme une méthode pour étudier les valeurs communes, qui sont partie prenante de l'expérience, telles qu'elles sont exprimées<sup>177</sup>.

### ***III.3. Herméneutique de l'expérience vécue comme phénoménologie sémiotique.***

Sans retour nostalgique sur la tradition philologique d'un Giambattista Vico pour lequel « si la philosophie contemple la raison, d'où vient la science du vrai, la philologie observe l'autorité de l'arbitre humain, d'où vient la conscience du certain » (2001, p. 88 [§138]), je souhaiterais insister sur l'importance des ressources méthodologiques de la philologie. Comme le remarque Denis Thouard (2015) le philologue ne connaît pas de mythe, mais uniquement des textes. C'est en effet au sens des textes rescapés de l'antiquité que se sont intéressés en premier les philologues, ce qui les a conduits à poser le problème de leur établissement, de leur histoire et donc de l'histoire de leurs lectures (*ibid.*). De ce point de vue, la méthode philologique

---

<sup>176</sup> « [...] le comprendre lui-même doit être pensé moins dans une action de la subjectivité que comme une insertion dans le procès de la transmission où se médiatise le présent et le passé » (Gadamer, 1976, p. 130). C'est sur le rejet d'une approche matérielle reliant philologie et interprétation qu'il fondera l'universalité de l'herméneutique philosophique.

<sup>177</sup> « Par conséquent tout homme est d'un côté un lieu dans lequel une langue donnée prend une forme qui lui est particulière, et son discours ne peut être compris qu'à partir de la totalité de la langue. Mais [d'un autre côté] il est aussi un esprit en développement constant, et son discours n'est qu'une des réalités produites par cet esprit, en liaison avec toutes les autres » (Schleiermacher, 1987, p. 115).

conquiert toute sa place en rappelant que les textes sont des objets culturels qui ne doivent pas être appréhendés isolément et qu'ils doivent être attestés<sup>178</sup>. « Que dirait-on d'un archéologue qui casserait des poteries mêlerait les tessons puis les tirerait au hasard avant de les étudier ? » questionne à ce propos François Rastier (2001a, p. 85). Il est aisé de comprendre la portée de cette analogie à l'heure des données numériques massives. L'accès au texte plein et au corpus, comme j'ai déjà eu le loisir de l'évoquer au cours de mon cheminement, engage un nouveau rapport à l'empirique dans une démarche déontologique de constitution et d'analyse des données. C'est précisément à une réflexion sur la portée de ces nouvelles pratiques aux possibilités accrues à la faveur des supports numériques, que mes travaux souhaitent contribuer en posant les traces, construites comme une anagnose<sup>179</sup> sous ce double héritage, en fixant les pauses du parcours interprétatif d'un utilisateur et gardant en mémoire la liste des passages textuels sélectionnés et commentés. J'assure cela avec d'autres linguistes sémioticiens du texte au fait qu'herméneutique et philologie peuvent enfin se réconcilier à grâce à la technologie numérique qui transforme notre rapport aux textes et à la textualité, mais aussi nos pratiques heuristiques quotidiennes (Mayaffre, 2007).

Si les philologues, par les annotations et commentaires (traces interprétatives) qu'ils ont apportés aux textes, ont permis de maintenir le contact avec le passé et ont ainsi activement contribué à la constitution de patrimoine culturel écrit, la numérisation des corpus accroît aujourd'hui ces possibilités de transmission. Mais au regard des abus de mémoire numérique tels qu'illustrés dans l'ouvrage de Bell et Gemmell (2011) *Total Recall* (ou le souvenir absolu, celui de l'enregistrement continu de la vie d'un individu), la conception de la trace informatique comme agir interprétatif se veut raisonnée au plein sens du mot. En effet en s'appuyant sur des corpus textuels constitués volontairement en fonction de la pratique à laquelle elle est censée aider, elle porte un intérêt tout particulier aux déterminations propres de ces corpus (stabilisation des valeurs modales autour de passages culturellement institués, (voir *supra*)) et par conséquent à la lignée de réécritures dans laquelle ils s'inscrivent (domaine de la philologie). Ainsi, à la question justement alarmiste<sup>180</sup> posée par Frédéric Duval (2007) « À

---

<sup>178</sup> Ce qui va bien au-delà d'un référencement documentaire en intégrant les régimes génétique et mimétique des textes.

<sup>179</sup> Comme ensemble complexe de relations construites selon un ensemble de contraintes, une « projection textuelle de son contexte d'analyse [pour l'interprétant] » utilisée par Pierre Beust dans son HDR. La notion d'anagnose a été proposée par Theodore Thlivitis « Création du lecteur, une anagnose constitue la projection textuelle de son contexte d'analyse » (Thlivitis, 1998). On peut également citer (Tanguy, Thlivitis, 1999).

<sup>180</sup> Alarme sur le patrimoine écrit sous les coups conjugués d'une prolifération et d'une obsolescence tout aussi rapide de ce patrimoine. Nous pouvons ajouter à ce constat les évolutions des logiciels et matériels qui fragilisent l'interopérabilité des systèmes d'accès aux documents et donc l'archivage en général.

quoi sert encore la philologie ? », avec ce type de système de traces les recherches que je mène, font le pari de l'intelligence fondée sur l'agir interprétatif. L'intelligence de l'exercice philologique tient à sa capacité à résister aux normes d'un modèle de société qui fait grand cas du futur immédiat (domaine de l'innovation) où la rapidité est devenue valeur nodale réunissant efficacité, flexibilité et rentabilité. Du coup, à quoi bon perdre son temps à regarder vers le passé ? Or c'est justement la tâche de la philologie dans son exercice même que de rappeler l'importance des cultures et la nécessité de leur transmission. Ayant soulevé la question de l'appauvrissement conséquent des approches technologisantes de la cognition humaine en matière d'appropriation des connaissances dans les environnements informatiques, je considère à l'instar d'autres chercheurs<sup>181</sup>, qu'il convient d'aborder la question de la trace sous l'égide de la philologie numérique.

La question qui se pose est alors de savoir si par ce biais nous pouvons prétendre à une aide par l'interprétation d'un soi-même interprétant ? Cette question d'une greffe herméneutique sur la phénoménologie n'est pas nouvelle si nous nous référons aux travaux de Paul Ricœur et à l'anthropologie interprétative de Clifford Geertz, mais en revanche ce qui est inédit c'est de l'envisager du point de vue de l'herméneutique matérielle sous l'égide du couplage structurel.

Si nous considérons à la suite des travaux de Schleiermacher que l'herméneutique construite sur la matérialité des textes (et des corpus) est une méthode de compréhension non immédiate, au sens où elle se construit à partir d'une prise de conscience de la non-compréhension, nous pourrions rapporter cette non-compréhension à un *non faire sens* qui nous renvoie aux articulations des deux régimes : micromonde et hors micromonde de l'énaction, telles qu'explicitées dans (Holzem & Labiche, 2017a et 2017b). La non-compréhension, comme *singularité* simondonienne, nous emporte irrésistiblement dans une séquence de prise de conscience hors micromonde, une rupture source d'inventivité de créativité et d'individuation. Nous retrouvons l'excès de la parole parlante jetée par de-là nos pensées propres dont parle Merleau-Ponty dans *La Prose du monde*, mais également la rupture des régimes de couplage face à l'image ambiguë, perturbante (cube de Necker cf. Holzem & Labiche 2017a chap. II) ou encore la perception métaphorique radicale, telle que décrite par Cassirer (1973). Métaphore radicale car créatrice d'un nouveau domaine relevant du monde des signes au sein duquel fond et forme peuvent s'échanger. C'est de cette possibilité d'échange qu'émerge un sens construit

---

<sup>181</sup> Les membres du groupe v en particulier.

sur une *prégnance symbolique* que Cassirer décrit comme « la façon dont un vécu de perception, en tant que vécu sensible, renferme en même temps un certain « sens » non intuitif qu'il amène à une représentation immédiate et concrète » (Cassirer, 1972b, p. 229). Prégnance qui a la métaphore radicale pour fondement. La dimension à la fois textuelle (liée à la praxéologie) et duale (être et n'être pas en même temps) me semble tout aussi décisive qu'à P. Cadiot et Y-M. Visetti pour articuler phénoménologie et sémiotique. Dans la conclusion de leur ouvrage, *Pour une théorie des formes sémantiques : motifs, profils, thèmes* (2001), ils invitent d'ailleurs le lecteur qui veut « se donner une vue plus large et plus précise de la façon dont les sciences cognitives recroisent les sciences du langage et les comprendre comme sciences de la société et de la culture » (2001, p.225) à se tourner vers la *Philosophie des formes symboliques* de Cassirer ou les *Cours de la Sorbonne* de Merleau-Ponty. Cette direction de recherche peut-elle, dans le contexte épistémologique et numérique évoqué précédemment, être suivie d'effet ?

Dans la perspective d'une phénoménologie sémiotique, la conception de la trace centrée sur l'agir interprétatif peut-elle être vue comme herméneutique de l'expérience vécue en référence à l'expérience d'objectiver évoquée au début de cette troisième partie avec Michel Bitbol ainsi qu'à l'herméneutique de l'expérience dans ce présent épais (rétention-protension phénoménologique), qui d'un côté retient la participation du passé et de l'autre ouvre sur le futur immédiat, dont parle Victor Rosenthal<sup>182</sup> ? Autrement dit, par ce biais pouvons-nous prétendre à une aide par l'interprétation d'un soi-même interprétant ? Cette question d'une greffe herméneutique sur la phénoménologie nous renvoie une nouvelle fois vers Paul Ricœur, mais en insistant, pour ce qui concerne le propos, sur la nature matérielle de cette greffe<sup>183</sup>. Comme le remarque Ricœur (1985, p55)<sup>184</sup> Husserl a ouvert la voie à une philosophie de la présence qui inclurait, l'altérité *sui generis* de la rétention. Le décalage entre le re-souvenir (modification rétention-protension) et la re-production (répétition) ouvre la voie à l'imagination dans un rapport de discontinuité avec le passé *versus* continuité avec notre présent. L'aide instrumentée proposée se concrétise par une invitation à la visualisation des traces propres laissées volontairement (séries de fragments textuels sélectionnés parce que lus) et

---

<sup>182</sup> Un savoir perceptif donc, mais qui n'est jamais détaché de l'horizon sémiotique qui l'englobe et avec lequel il fait sens. Cela implique l'inscription dans l'agenda scientifique d'une herméneutique de l'expérience. Nous ne pouvons en effet, souligne Victor Rosenthal, « expliquer la perception dans quelque modalité que ce soit sans expliquer la structure de cet étrange et spacieux Présent qui l'accueille. La perception est la première à incarner ce présent épais qui d'un côté retient la participation du passé et de l'autre ouvre sur le futur immédiat » (Rosenthal, 2004, p.4). L'auteur recourt à ce propos au paradoxe de Ménon.

<sup>183</sup> Voir (Holzem & Labiche, 2017a chap. III - III.3) Dialogue phénoménologie-herméneutique matérielle pour saisir la transformation silencieuse des documents.

<sup>184</sup> cf. Ricœur, 1985 p55.

involontairement (suivi des parcours de navigation, incluant les allers retours, la temporalité etc. (cf. Holzem & Labiche 2017a Annexe 4). Cette visualisation, terreau d'une perception qui ressortit d'une interprétation *a posteriori*, peut-elle être envisagée sous l'angle d'une altérité par un décentrement sur un autre soi-même ? La question pourrait appeler une prompte réponse des phénoménologues de l'expérience. En effet, lorsqu'elle fait le point sur les évolutions de la pratique phénoménologique, Natalie Depraz (2012) voit en Ricœur un auteur qui a tenté une mise en œuvre expérientielle de la phénoménologie et dont la transition narrative fictionnelle sert de point d'appui à la fois expérientiel et méthodologique pour explorer les contours d'une éthique en première personne dont l'expérience originaire est « le mouvement d'attestation du soi engagé » (Depraz, 2012, p. 139). La question qui demeure est cependant celle du *qui* est ce *soi engagé* ? Dans une conférence qui porte sur la compréhension de soi affectée par le rapport à autrui, autrui compris aussi comme un autre soi-même<sup>185</sup>, Paul Ricœur oppose le caractère réfléchi du *Selbst* à l'immédiateté prétendue de l'intuition attachée au *je pense* cartésien. « Il en va tout autrement du *Selbst*. Son caractère réflexif exclut l'immédiateté intuitive et requiert plutôt le long détour par les objectivations concernant le langage, l'action, le récit, les déterminations éthiques placées sous les prédicats du bon, du juste, de l'obligatoire. Ces objectivations constituent des réponses aux questions « quoi ? pourquoi ? comment ? » sur lesquelles s'articule la question du « qui ? » à laquelle répond la désignation par soi du sujet parlant, agissant, racontant et se tenant responsable (Ricœur, 2008, p. 143)<sup>186</sup>.

L'auteur conclut sa conférence sur ce long détour qui entre dans une dialectique de l'*ipséité* et de l'*altérité* par lequel nous nous reconnaissons une dette à l'égard de nos prédécesseurs, contemporains, et même nos successeurs. Démarche éthique qui relève de la certitude et non de la preuve et que Ricœur nomme *attestation*. L'altérité peut alors se faire « plus intime, intérieure en quelque sorte à l'ipséité sous la figure de la conscience » et qui ouvre sur « soi-même comme un autre ; mais l'autre » précise-t-il, « cette fois, c'est soi-même » (*ibid.*, p. 146).

Voilà qui nous renvoie d'une part, au texte devant lequel on se comprend (Ricœur,

---

<sup>185</sup> Conférence prononcée en 1990 c'est-à-dire l'année de sortie du livre *Soi-même comme un autre*. (Ricœur, 2008) [Dankesrede - Conférence pour le centenaire de la naissance de Karl Jaspers prononcée en janvier 1990 à l'Université de Heidelberg], publiée en français sous le titre, l'interprétation de soi, dans *Cités : philosophie, politique, histoire*, n°33, p. 141-147.

<sup>186</sup> Outre la place qu'il convient d'accorder à la modalité dans la constitution de ces objectivations (c'est pourquoi nous nous y intéressons dans le cadre de nos travaux voir *supra*) précisons que Ricœur dissocie la question du *qui*, entre un *qui demeure* (*identité-ipse* ou exercice difficile du maintien de soi que Ricœur rapporte au modèle de la promesse), et un *quoi subsiste* (*identité-idem* comme immuabilité supposée d'une substance).

1986), mais d'autre part, à la philologie et à l'herméneutique critique, bien que ces dimensions ne soient pas mises en avant par Ricœur. Si comme le remarque Natalie Depraz, Ricœur a magnifiquement oscillé entre réflexivité et herméneutique par impossibilité pratique ; philologie et herméneutique maintenant réunies peuvent-elles lever cette impossibilité ? Sans prétendre offrir de solution miracle, il me semble que ce travail de recherche auquel je participe en tant que linguiste, qui s'accorde avec une phénoménologie sémiotique, y œuvre originalement par son dispositif pratique : un environnement numérique de travail pensé depuis l'énonciation.

Remarquons que l'autonomie du texte à laquelle s'est attaché Ricœur (1986) survient au moment où, par la lecture l'auteur est délié de son texte, cédant ainsi la place à *l'imagination réglée* du lecteur dans le présent de sa lecture et de ses attentes. Dans le micromonde de la lecture, la prégnance de la pratique guide le parcours interprétatif et par-là même l'imagination du lecteur, mais ne la contraint pas pour autant. En effet, la distance herméneutique, qui est au cœur de l'expérience d'appartenance, est en même temps le mode d'accès privilégié au monde, une « *mise à distance du monde du vécu pour mieux le signifier* » qui lie « *époque* » et « *visée de sens* » (*ibid.*, p. 64) et donc les régimes de couplage.

Pour achever le dessin des contours de ce croisement entre herméneutique philologique instrumentée et expérience vécue en première personne, c'est à la lecture et donc au lecteur que je prêterai attention. Vis à vis des phénoménologues de l'expérience vécue qui se sont orientés vers une linguistique de l'énonciation, rappelons que considérant un texte comme un acte d'énonciation et son sens comme résultant de son parcours d'interprétation, il ne saurait y avoir dissociation entre l'énonciateur et l'énonciation. L'énonciation peut alors être vue comme un acte de production (orale ou écrite) dans une pratique attestée. C'est d'ailleurs ce qui m'a conduite à m'intéresser aux conditions de production et de transformations silencieuses des textes ainsi qu'aux systèmes autopoïétiques comme réseaux de processus de production de composants qui régénèrent, par leurs interactions, le réseau qui les a produits tout en « *spécifiant le système où il se réalise comme réseau* » (Varela 1989, p. 45) permettant en tant que tel un couplage structurel entre lecteur et texte, entre énonciateur et énoncé. De ce point de vue, chaque lecture est trace d'un parcours situé à l'horizon d'attente du lecteur.

Je ferai ici retour vers Vico et l'élément dynamique de sa *Scienza nuova* : *l'ingegno*, pour signifier la dualité entre imagination (invention) et *reliance* comme faculté de penser par les mouvements d'allers et retours vers les œuvres de la culture humaine, chers au philologue italien. La posture active réservée au lecteur naviguant sur ce type de plateforme, allègue de la

dualité entre penser et lire, entre première personne et interprétation du texte lu, entre perception et lecture, qui fait dire à Merleau-Ponty à propos du cogito : « La merveille du langage est qu'il se fait oublier : je suis des yeux les lignes sur le papier, à partir du moment où je suis pris dans ce qu'elles signifient, je ne les vois plus [...] L'expression s'efface devant l'exprimé, c'est pourquoi son rôle médiateur peut passer inaperçu, c'est pourquoi Descartes ne le mentionne nulle part » (1945, p. 462).

### **III.4. Épilogue.**

Dans le contexte des technologies numériques où, comme le soulignent Garapon et Lassègue (2018) à propos de la *justice digitale*, la machine n'offre aucune symbolisation dans la parole et ne vise aucune prise en charge, il est essentiel de souligner l'importance du langage sur l'axe de la médiation symbolique. Il semble tout aussi essentiel de reposer le problème de la connaissance<sup>187</sup> à l'heure de son ingénierie et des « algorithmes de recommandation » qui réduisent l'humain aux habitus d'un individu atomisé. Nous avons au terme de notre ouvrage (Holzem & Labiche 2017a, p 273 *sq.*) dressé un état des lieux peu glorieux des approches technologisantes de la cognition, en les plaçant sous le double sceau de l'appauvrissement et de l'amnésie. Nous avons alors écrit que nos propositions en faveur d'un outil informatique basé sur l'agir interprétatif d'un utilisateur, ne visaient qu'à donner un coup de pouce à une évolution possiblement favorable des outils numériques (*ibid.*, p 276). Je reviendrai sur la nature de ce coup de pouce en insistant sur la place qu'il convient d'accorder à ce type de dispositif technique qui, tel le télescope ou le microscope (selon le grain), ouvre à ce que François Rastier nomme de nouveaux observables. L'interprétation instrumentée de corpus autorise de nouvelles possibilités de comparaison, mais également d'études de leur transformation, de leur évolution diachronique. Voilà qui non seulement rédime le courant de la linguistique historique et comparée, mais œuvre à la rigueur de sa démarche. En donnant à l'utilisateur la responsabilité dans la constitution de son corpus, dans le choix et la maîtrise des outils de son traitement, la démarche adoptée rejoint celle la communauté de la textométrie. Son originalité est cependant double, parce qu'elle cherche à prendre en compte la textualité et donc la pratique idoine de transformation à l'œuvre (le scénario modal propre à chaque pratique) d'une part, et que d'autre part, elle repose sur un système de traces actives qui reconnaît le caractère culturellement situé

---

<sup>187</sup> Reposer le problème de la connaissance un siècle après les ouvrages de Cassirer *Le Problème de la connaissance* (1906-1920), t. I : *De Nicolas de Cues à Bayle*, t. II : *De Bacon à Kant*, t. III : *Les systèmes post-kantiens*, t. IV : *De la mort de Hegel aux temps présents*, Éditions du Cerf : Œuvres t. XIX, XX, XVII, XVIII.



de toute activité de connaissance et invite à la réflexivité. Elle semble répondre en cela positivement aux conditions nécessaires pour mener un entretien d'explicitation telles que proposées par Michel Bitbol « l'introspection est-elle possible ? » (2014b, p 645 *sq.*). C'est dire si les développements informatiques actuellement menés sur la base de données de l'IDIT (*cf.* projet Plair 2.0)<sup>188</sup>, les nouveaux tests auxquels ils conduisent, couplés au travail de recherche doctoral de Fadila Taleb visant à l'implémentation de scénarios modaux pour assister le parcours interprétatif d'un utilisateur, sont des perspectives qui font valoir l'intérêt des recherches en linguistique et l'apport des sciences de la culture.

Mon travail de recherche tente donc de faire se croiser les sciences du langage avec celles de la cognition en faisant valoir l'apport des sciences de la culture et de ses auteurs. Cela a été rendu possible grâce au questionnement sur le couplage éactif comme dualité sémiotique. La nécessaire culturalisation des sciences cognitives à laquelle j'œuvre au sein d'un groupe auto-qualifié d'indisciplinaire de recherche<sup>189</sup>, confirme que la dualité est omniprésente dès que l'on prend en compte la complexité des problèmes posés par les interactions entre utilisateur et système informatisé (Holzem & Labiche 2017b).

Pour l'heure et pour achever ce mémoire, je propose de retourner, comme nous y invite l'herméneute Denis Thouard (2015), à une conception sobre de l'herméneutique comme art de lire et comme art de penser en gardant en mémoire la démarche de Schleiermacher sur la singularité de l'exercice (*supra*). C'est à la seconde maxime kantienne dans *Critique de la faculté de juger*, celle de la possibilité d'une pensée à partir d'autrui, donc à la lecture d'autrui, que s'intéresse Denis Thouard. C'est ce que Kant appelle pensée élargie et qui ne consiste pas à se mettre à la place d'autrui mais à « se placer en pensée à un autre point de vue » (Kant cité par Thouard). L'herméneute qui infirme l'idée de la lecture comme dialogue avec l'auteur, ce dernier n'étant plus là, fait valoir la solitude du lecteur confrontée « à une altérité qui l'est d'autant plus qu'elle s'est absentée » (Thouard 2015, p. 565). C'est ainsi souligne-t-il à la fin de son article que l'on accède à ce qui constitue le troisième moment de lecture<sup>190</sup>, où l'esprit

---

<sup>188</sup> *cf.* partie II

<sup>189</sup> Indiscipline pour maintenir l'écart propice à une mise en tension de nos points de vue respectifs. Cette indiscipline s'ancre dans un « entre », elle ne cherche pas à bâtir une théorie globale pour penser l'articulation entre sciences de la nature et sciences de la culture. Elle a d'abord été inter-discipline dans une démarche fédérative de recherche entre linguistique, informatique, reconnaissance de formes, psychologie cognitive, visant à conserver la part propre de chaque apport disciplinaire pour mieux augurer de son enrichissement et faire valoir d'autres possibilités de penser les interactions avec les technologies numériques, donnant à l'humain une place pleine et entière (Groupe v pour Nouveaux Usages, entre des collègues des universités de Caen et Rouen). Elle est à l'heure d'une disciplinarisation générale attachée à la reconnaissance académique, une émancipation des dogmes et interrogation critique permanente.

<sup>190</sup> Après la lecture déchiffrement et la lecture cursive d'usage (*cf.* Thouard, 2015).

du lecteur s'exerce à repasser dans les traces déposées par l'écrivain. (*ibid.*, p. 567). Moment où le lecteur n'est pas seulement aspiré par la narration mais produit par son imagination, ce que Denis Thouard nomme : « le complément intuitif indispensable aux effets suggérés par le texte » (*ibid.*, p. 568). Moment que j'ai tenté de décrire comme conscience réflexive et que nous formalisons sous forme de traces.

Lecteur et herméneute involontaire *in vivo*, notre utilisateur tendu vers une meilleure connaissance d'un domaine précis, attentif et inspiré, créateur de son environnement de travail, auteur des traces et textes qu'il s'adresse, pourrait entamer le cycle vertueux de son travail engagé.

## Bibliographie

- Abel O. (1992) L'éthique protestante et le droit : 10 remarques à partir de Paul Ricœur, dans *Actes, Cahiers d'action juridique*, n° 7980 Avril 1992, disponible sur <http://olivierabel.fr/ricoeur/l-ethique-protestante-et-le-droit-paul-ricouur.php>
- Abladi D., Ducart D., Badir S. (2014) *Documents textes et œuvres : perspectives sémiotiques*, Presses Universitaires de Rennes (Colloque de Cerisy).
- Adam J.M. (2001) Types de textes ou genres de discours ? Comment classer les textes qui disent de et comment faire ? *Langages*, n° 141, p. 10-27.
- Amossy R. (2012) les enjeux du déraisonnable : rhétorique de la persuasion et rhétorique du dissensus, dans Benoît Frydman et Michel Meyer (éds) *Chaim Perelman : de la nouvelle rhétorique à la logique juridique*, p. 17- 37, Paris, PUF l'interrogation philosophique.
- Anscombe GEM. (1981) Thought and action, in Aristotle *From Parmenides to Wittgenstein*, Paper I, p. 66-77 Oxford, Basil Blackwell
- Bach-y-Rita P. (1967) Sensory Plasticity, *Acta Neurologica Scandinavia*, 43, p. 417-426.
- Barthes R. (1973) *Le plaisir du texte*, Paris, Seuil.
- Baudet J-C. (1991) Editologie et sociolinguistique, *Cahiers de linguistique sociale : Terminologie et sociolinguistique*, n°18, p. 81-99.
- Baudouin N., Holzem M., Saidali Y., Labiche J. (2003) Modélisation des connaissances et construction d'un consensus : apport de la socioterminologie à une plateforme en traitement d'images, *actes des cinquièmes rencontres Terminologie et Intelligence Artificielle TIA*, Strasbourg 31 mars-1er avril 2003, LIIA-ENSAIS éditeur, p. 54-68.
- Baudouin N. et Holzem M. (2006) Rôle de la terminologie dans l'appropriation des savoirs, dans W M El Hadi ed. *Terminologie et accès à l'information*, Chapitre 2, p. 51-70, Paris, Hermès Sciences publications, Lavoisier Collection Traité des Sciences et techniques de l'information
- Baudouin N. (2008) *Problèmes d'ergonomie linguistique en traitement d'images : une approche socioterminologique*, Thèse de Doctorat de l'Université de Rouen.
- Beauvisage T. (2001) Exploiter des données morphosyntaxiques pour l'étude statistique des genres - Application au roman policier. *Texto!* <http://www.revue-texto.net/Inedits/Beauvisage/index.html>
- Bell G. & Gemmell J. (2011) *Total Recall*, Paris, Flammarion.
- Berner C. (2010) Interpréter est un art, les grandes lignes de l'herméneutique de Schleiermacher, dans Wotling Patrick (Éd.), *L'interprétation*, Éditions Vrin, coll. Théma, p. 63-84
- Beust P. (2013) *Pour une démarche centrée sur l'utilisateur dans les Environnements Numériques de Travail : apport au Traitement Automatique des Langues*, HDR soutenue le 3 avril 2013, Université de Caen Basse-Normandie
- Bertalanffy von L. (1973), *Théorie générale des systèmes*, Paris, Dunod
- Biber D. (1988) *Variations across speech and Writing*, Cambridge U Press.
- Bitbol M. (2014a). L'expérience d'objectiver, ou comment vivre en première personne la possibilité de la troisième, [suivi de] Bitbol M Expérience d'objectiver réponse à Antoine Arjakovsky, dans Depraz N. (dir.), *Première, deuxième, troisième personne*, Bucarest, Éditions Zeta Books, p. 252-269 & p. 335-339
- Bitbol M (2014b) *La conscience a-t-elle une origine ? Des neurosciences à la pleine conscience : une nouvelle approche de l'esprit*, Paris, Flammarion.
- Borges L. (1957) Funès ou la mémoire, *Fictions*, Paris, Gallimard, p.109-118.
- Boucher P. (2013) *Qu'est-ce que l'interprétation juridique*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin Chemins philosophiques.

- Boulanger J-C. (1991) Une lecture socioculturelle de la terminologie, dans *Cahiers de Linguistique Sociale: Terminologie et sociolinguistique*, 18, p. 13-30.
- Bourigault D., Slodzian M. (1998) Pour une terminologie textuelle, *Terminologies Nouvelles*, n°19, p. 29-32.
- Brunet P. (2012) Perelman, le positivisme juridique et l'interprétation, dans Benoît Frydman et Michel Meyer (éds) *Chaim Perelman : de la nouvelle rhétorique à la logique juridique*, p. 189-203, Paris : PUF l'interrogation philosophique.
- Cadiot, P., Visetti, Y-M (2001) *Pour une théorie des formes sémantiques : motifs, profils, thèmes* Paris : PUF..
- Carbonnier J. (2004) *Droit civil*, vol1, Paris, éditions PUF.
- Cassirer, Ernst (1923) « Die kantischen Elemente in Wilhelm von Humboldt Sprach philosophie », in *Festschrift für Paul Hensel*, éd. Binder, Göttingen, 1923, p. 105-127 trad. de l'allemand par Aurélien Djian sous le titre Les Éléments kantien dans la philosophie du langage de Wilhelm von Humboldt dans *Les études philosophiques*, n°2/2015, p. 259-281
- Cassirer E (1933) le langage et la construction du monde des objets, *Journal de psychologie normale et pathologique*, n°1-4, p 18-45.
- Cassirer E (1972a) *La philosophie des formes symboliques : 1 le langage*, trad. de l'allemand par Hansen-Love et Lacoste, Paris : les Éditions de minuit.
- Cassirer E. (1972b) *Philosophie des formes symboliques : 3 la phénoménologie de la connaissance.*, Paris, Les éditions de Minuit
- Cassirer E. (1973) *Langage et mythe : à propos des noms de dieux*. Paris, les éditions de Minuit
- Cassirer E. (1991) *Logique des sciences de la culture*, Paris, Cerf, trad. de Jean Carro et Joël Gaubert de *Zur Logik der Kulturwissenschaften*. Göteborg, *Göteborgs Högskolas Årsskrift* 47, 1942.
- Cassirer E. (1999) *Le problème de la connaissance dans la philosophie et la science des temps modernes*. Vol. III: *Les systèmes postkantien*. Traduction de l'allemand à l'initiative du Collège de philosophie revue par Christian Bouchindhomme. Préface par Massimo Ferrari (Passages), Paris, Editions du Cerf.
- Caussat P. (2016) *Variations philosophiques et sémiotiques autour du langage. Humboldt, Saussure, Bakhtine, Jakobson, Ricœur et quelques autres*, textes réunis et proposés par D. Ablali, Louvain-la-Neuve (Belgique) : Academia/Éd. L'Harmattan, coll. Sciences du langage, carrefours et points de vu, n°18, 2016, 464 p.
- Clam J. (1995), Phénoménologie et droit chez Niklas Luhmann, de la déphénoménologisation de la sociologie à la dépolémisation du droit, *Archives de Philosophie du Droit*, Tome 39, année 1995, Paris, p. 355-377.
- Depraz N. (2012) *Comprendre la phénoménologie : une pratique concrète*, éd. Aug., Paris, Armand Colin, coll. Cursus philosophique.
- Duval F. (2007) « À quoi sert encore la philologie ? », *Revue Laboratoire italien*, n° 7, 2007, p. 17-40, Texte en ligne : <http://laboratoireitalien.revues.org>
- Fabre-Magnan M. (2009) *Introduction générale au droit : cours et méthodologie* Paris, PUF Licence Droit.
- Feuerhahn, W. (2011) Un tournant neuro cognitiviste en phénoménologie ? Sur l'acclimatation des neurosciences dans le paysage philosophie français, *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, 2011, 25, pp 59-80
- Fillmore C. (1976) Frame semantics and the nature of language, In *Annals of the New York Academy of Sciences: Conference on the Origin and Development of Language and Speech*, Volume 280, p. 20-32.
- Foerster von H. (1981) *Observing Systems*, Intersystems Publications.
- Gadamer H. G. (1976) *Vérités et méthodes : les grandes lignes d'une herméneutique philosophique*, Paris, Seuil.

- Gambier Y. (1987) Problèmes terminologiques des pluies acides : pour une socio terminologie, *Meta* XXXII, 3, p. 314-320.
- Garapon A., Lassègue J. (2018) *Justice digitale*, Paris, PUF
- Gaudin F. (1993) *Pour une socioterminologie : des problèmes sémantiques aux pratiques institutionnelles*, Rouen, Publications de l'Université de Rouen.
- Gaudin F. (1997) Etude d'implantation des arrêtés de terminologie. Domaine : génie génétique, dans Depecker (dir.) *La mesure des mots. Cinq études d'impantation terminologiques*, Publications de l'Université de Rouen, n°229, p. 1-45.
- Gaudin F. et Assal A. (éds) (1991) Terminologie et sociolinguistique *Cahiers de linguistique sociale* n° 18
- Geertz C. (1973) *The Interpretation of Cultures*, New York, Basic Books
- Gosselin L. (2010) *Les modalités du français : la validation des représentations*, Amsterdam, New York, Editions Rodopi Etudes Chronos.
- Gosselin L. (2015) De l'opposition modus / dictum à la distinction entremodalités extrinsèques et modalité intrinsèques, *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, CX/1, p. 1-50.
- Greimas A J (1956) L'actualité du saussurisme - À l'occasion du 40e anniversaire de la publication du « Cours de linguistique générale » dans *Le français moderne*, 24, 1956, p. 191-203
- Greimas A.J. (1976) Pour une théorie des modalités. *Langages* n°43, p. 90-107.
- Guespin L. (1991) La circulation terminologique et les rapports entre science, technique et production, dans *Cahiers de linguistique sociale : terminologie et sociolinguistique*, 18, p. 59-79.
- Guespin L. (1993) Normaliser ou standardiser ? *Le Langage et l'Homme*, vol XXVIII, n°4, p. 213-222
- Guilbert L. (1975) *la créativité lexicale*, Paris, Éditions Larousse.
- Halliday M.A.K. (1967/68) *Journal of Linguistics*, 3.1, 1967 In Halliday, 2005, *Studies in English Language*, Vol. 7 in *The Collected Works*.
- Hjelmslev L. (1971) *Essai de linguistique*, Paris, Minuit.
- Holzem M (1997-98) Bibliothèque des Sciences et appropriation des connaissances dans *Carnets de l'Association internationale de techniciens, experts, et chercheurs*, hiver 1997-98 hors-série n° 13 Éditions AITEC Forum plutonium, p 140-141.
- Holzem M. (1999) *Terminologie documentation : pour une meilleure circulation des savoirs*. Paris, édition de l'ADBS.
- Holzem M (2000a) Le résumé de thèse : un exemple de reformulation explicative original dans l'ensemble de la production des textes scientifiques, dans *Les Annales de l'Université de Franche Comté* Université de Franche Comté, nvlle série n°12 p 203-212.
- Holzem M (2000b). Un protocole de description des connaissances produites dans les thèses comme outil d'aménagement linguistique et de traduction intra et interlinguale. Dans *La Traduction : théories et pratiques ; Actes du Colloques international ; traduction humaine, traduction automatique, interprétation; Tunis 28-30 septembre 2000*, (Tunisie) : publication de l'ENS, 2000 ; p. 199-214.
- Holzem M, (2000c). Termes d'indexation et construction des connaissances, dans Delavigne Valérie et Bouveret Myriam éds. *Sémantique des termes spécialisés*, PUR, p. 43-52, Collection Dyalang.
- Holzem M. (2006) L'organisation des connaissances à l'ère du village planétaire : un point de vue global sur le monde, *Matériaux pour l'Histoire de notre temps : L'historien face à l'ordre informatique*. n°82, p. 82-86.
- Holzem M. (2009) Pour une approche textuelle de la métaphore en terminologie, dans Dury P. Maniez F. (éds) *La Métaphore en langues de spécialité*, Presses Universitaires de Grenoble, p. 17-38.

- Holzem M. (2014) Traces et parcours : un test d'interprétation sous contraintes, dans Driss Abladi, Samir Badir et Dominique Ducard (dir.) *Documents, textes, œuvres : perspectives sémiotiques*. Presses Universitaires de Rennes (Colloques de Cerisy) p. 113-128.
- Holzem M. (2015) Le Parcours interprétatif sous l'angle d'une transformation d'états modaux, dans Nunes Correia C & Coutinho M A (éds) *Estudos Linguisticos : Linguistic studies*, n°10 p. 283-295
- Holzem M., Dionisi D., Labiche J., Trupin É., (2005) Le Document dans son agir organisationnel : le modèle de l'organisation dans l'interaction usager système, Dans ZREIK, K., ed., *Document Electronique Dynamique : Le multilinguisme : Actes du huitième Colloque International sur le Document Electronique : CIDE.8*, 25-28 mai 2005 Beyrouth (Liban), p. 133-154
- Holzem M., & Labiche J. (éds) (2004) Document & Organisation : actes du Forum pluridisciplinaire Document et Organisation, *Semaine Document Numérique*, La Rochelle 22-25 juin 2004 ; CNRS RTP 33 AS Document et Organisation, Paris, Europa.
- Holzem M. & Labiche J. (éds.) (2005) *Rapport final de l'Action Spécifique « Document et Organisation » pour le RTP DOC 33*, Rouen, Publication de l'Université de Rouen.
- Holzem M Labiche J (2017a) *Dessillement numérique : énonciation, interprétation, connaissances*. Préface de F Rastier Bruxelles : PIE Peter Lang (Gramm-R n°37).
- Holzem M & Labiche J (2017b) Questionnement sur le couplage énonciatif comme dualité sémiotique, *Intellectica*, 68, p. 225-254
- Holzem M., Labiche J. Dionisi D., Trupin É. (2007) Interactions document organisation : document enaction, dans Roger T Pédaque ed. *La Redocumentarisation du monde* Toulouse : Cépaduès Editions, pp 167-182
- Holzem, M., Saidali, Y., Labiche, J. (2013) Des traces numériques pour une appropriation cognitive dans Galinon- Menelec B Zlitni S. (éds) *Traces numériques de la production à l'interprétation*, Editions du CNRS, p 147-164.
- Holzem M. & Wable T. (2001) La description terminologique pour rendre compte de l'avancée des connaissances scientifiques en langue française. *Recherche en rédaction professionnelle*, Sherbrooke, Canada, Vol 1, n°1, 2001 - Périodique électronique disponible à l'adresse : <http://www0.usherb.ca/flsh/rrp/>
- Holzem M., Wable T. & Gaudin F. (1999) *Aménagement terminologique à partir des thèses soutenues devant l'Université de Rouen : rapport final pour la DGLF de l'opération de recherche de l'UPRESA 6065*, Université de Rouen, 2 vols.
- Humboldt W, von (1974) *Introduction à l'œuvre sur le Kavi et autres essais*, trad. et introduction de P. Caussat, Paris, Éditions du Seuil 1974.
- Husserl E. (1992) *Méditations cartésiennes : introduction à la phénoménologie*, trad. De G Peiffer et E. Levin (1934), Paris, Vrin.
- Husserl E. (1996) *Recherches Logiques I et VI*, Paris, éditions PUF
- Husserl E. (2012) *Crise de l'humanité européenne et la philosophie*, Introduction commentaire et traduction de Natalie Depraz, Edition Pierre Hidalgo La Gaya Scienza.
- Husserl E., (1911), Die Philosophie als strenge Wissenschaft, *Logos*, 1, 289-341 [Husserl. E. (1989) *La philosophie comme science rigoureuse*, trad. française par M. B. de Launay, Paris, Puf. ]
- Joly, I, Holzem M et Baudouin N (2014) « Les études phénoménologiques en première, deuxième et troisième personne : la question des études mixtes : point de vue philosophique et exemplification linguistique » dans Depraz Natalie (ed.) *Première, deuxième, troisième personne*. Editions Zeta books, pp 99-117
- Karsenty B. (1998) Techniques du corps et normes sociales : de Mauss à Leroi-Gourhan, *Intellectica*, 26-27, p. 227-40.

- Kocourek R. (1982) *La langue française de la technique et de la science*, Wiesbaden, Brandester Verlag ; Paris, La documentation française.
- Labiche J., Saidali Y., Trupin E., Holzem M., Beust P. (2009) Interactions avec une base de documents : environnement numérique et perception sémiotique des changements indicibles, dans *RIHM Revue des Interactions Humaines Médiatisées*, Vol 10 (2), p. 67-84.
- Lafont R. (1978) *Le travail et la langue*, Paris, Flammarion.
- Lara LF. (1983) Activité normative, anglicismes et mots indigènes : Dictionario del espanòl de México, dans Bedard E et Maurais J dir. *La Norme linguistique*, Ed. Le Robert, p. 571-601.
- Lassègue J. (2005) Formes symboliques et émergence de valeurs ; pour une cognition culturalisée *RSTI-RIA. ARCo 04*, p 45-55
- Lassègue J. (2010) *Pour une anthropologie sémiotique : recherches sur le concept de forme symbolique*, Mémoire d'Habilitation à Diriger les Recherches, Université Paris Sorbonne Paris IV.
- Lassègue J. (2016) *Cassirer du transcendantal au sémiotique*, Paris, Vrin.
- Levy-Leblond J-M. (1996) *Aux contraires (l'exercice de la pensée et la pratique de la science)*, Paris, Gallimard.
- Levi-Strauss C. (1962) *La pensée sauvage*, Paris, Plon.
- Luhmann N. (1986) L'unité du système juridique, trad. Jacques Dagory, *Archives de philosophie du droit*, tome 31, le système juridique, Paris, Sirey.
- Luhmann N. (1994) Le droit comme système social, *Droit et Société*, 11/12, p. 53-67.
- Maturana H.R., Varela F.J. (1980) *Autopoiesis and Cognition : The realization of the living*, Boston, studies in the philosophy of science, Dordrecht Holland, D. Reidel Publishing Company.
- Maturana H.R., Varela F.J. (1994), *L'arbre de la connaissance*, Addison- Wesley France, trad. de *The tree of Knowledge : the biological roots of human understanding* (1986), Boston, New Science Library, (revised 1992), Édition Shambala.
- Mayaffre D. (2007) Philologie et/ou herméneutique numérique : nouveaux concepts pour de nouvelles pratiques ? Actes du colloque *Corpus en Lettres et Sciences sociales. Des documents numériques à l'interprétation*, Michel Ballabriga et Francois Rastier (dirs.), Toulouse, Presses universitaires de Toulouse p. 15-26.
- Merleau-Ponty, M. (1945). *Phénoménologie de la perception*, Paris, Éditions Gallimard.
- Merleau-Ponty, M. (1960). *Signes*, VI Le philosophe et son ombre, Paris, Éditions Gallimard.
- Merleau-Ponty, M. (1964a). *Le visible et l'invisible*, l'entrelacs - le chiasme. Paris, Éditions Gallimard.
- Merleau-Ponty, M. (1964b). *L'œil et l'esprit*, Paris, Éditions Gallimard.
- Merleau-Ponty, M. (1969). *La Prose du monde*, Paris, Éditions Gallimard.
- Merleau-Ponty, M. (2011). *Le monde sensible et le monde de l'expression*, Notes du cours au Collège de France, texte établi et annoté par E. de Saint Aubert & S. Kristensesn. Genève, MétisPressesParis.
- Meyer M. (2008) *Principa rhetorica : une théorie générale de l'argumentation*, Paris, PUF.
- Morin E. (1981) *Pour sortir du XXème siècle* Paris, Editions Nathan.
- Morin E. (1986) *La méthode : 3. La connaissance de la connaissance*. Paris, Editions du Seuil Collection essais Points.
- Morin E., Le Moigne J.L. (dir.) (2007) *Intelligence de la complexité : épistémologie et pragmatique*, Actes du Colloque de Cerisy la Salles, juin 2005, Paris, Les Editions de l'Aube.
- Neveu F. (2005) l'idiote, entre linguistique et herméneutique, dans *Cahiers de praxématique* n°44, p. 25-50.
- Nølke H. (1992) Ne... pas négation descriptive ou polémique ? Contrainte formelle sur son interprétation, *Langue française*, n°94, p. 48-67.

- Pedauque RT. (2006) *Le document à la lumière du numérique*, chapitre 2 : *Le texte en jeu, permanence et transformation du document*, Caen, C&F éditions.
- Perelman C. (1977) *L'empire rhétorique : rhétorique et argumentation*, Paris, éditions Vrin Bibliothèque d'histoire de la philosophie
- Petitmengin C. & Bitbol M. (2009) The validity of first-person descriptions as authenticity and coherence, Article p. 363-404 de « *Ten years of viewing from within ; the legacy of Francisco Varela* », édité par Claire Petitmengin, Charlottesville, Imprint Academic.
- Petitot J. (1993) Phénoménologie naturalisée et morphodynamique : la fonction cognitive du synthétique *a priori*, *Intellectica*, 1993/2, 17, p. 79-126.
- Pustejovsky J. (1991) The syntax of event structure, in Levin and Pinker (éds) *Lexical and conceptual structure*, Oxford, Blackwell, p. 47-81.
- Pustejovsky J. (1995) *The generative lexicon*, Cambridge, MIT press.
- Rastier F. & Valette M. (2009) De la polysémie à la néosémie dans *Revue-Texte* Janvier 2009, Vol XIV, n°1 disponible sur : [http://www.revue-texto.net/docannexe/file/2119/last\\_rastier\\_valette\\_polysemie.pdf](http://www.revue-texto.net/docannexe/file/2119/last_rastier_valette_polysemie.pdf)
- Rastier F. (1987) *Sémantique interprétative*, Paris, PUF.
- Rastier F. (1995) Le terme entre l'ontologie et le linguistique, *La banque des mots*, n° spécial, n°7, p. 35-35
- Rastier F. (2001a) *Arts et sciences du texte*, Paris, éditions PUF.
- Rastier F. (2001b) L'action et le sens pour une sémiotique des cultures, *Journal des anthropologues*, n°85-86, mai 2001 p. 183-219.
- Rastier, F. (2003) De la signification au sens. Pour une sémiotique sans ontologie. *Texto !* juin-sept. 2003 [en ligne]. Disponible sur : [http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier\\_Semiotique-ontologie.html](http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier_Semiotique-ontologie.html)
- Rastier F. (2004) Enjeux épistémologiques de la linguistique de corpus. *Texto !* Disponible sur : [http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier\\_Enjeux.html](http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier_Enjeux.html).
- Rastier F. (2005) Pour une sémantique des textes théoriques, *Revue de sémantique et pragmatique*, n°17, p. 151-180.
- Rastier F. (2006) Formes sémantiques et textualité, *Langages*, N° 163, p. 99-114 disponible sur : [http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier\\_Formes-semantiques.html](http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier_Formes-semantiques.html).
- Rastier, F. (2007) Passages, *Corpus*, 6 (2007), p. 125 -152
- Rastier F. (2008a) Doxa et sémantique de corpus, *Langages*, 2008/2, n°170, p. 54-68.
- Rastier F (2008b) Conditions d'une linguistique des normes, *Texto !* juillet 2008, vol. XVIII, n°3 disponible sur [http://www.revue-texto.net/docannexe/file/1612/rastier\\_normes.pdf](http://www.revue-texto.net/docannexe/file/1612/rastier_normes.pdf)
- Rastier, F. (2010). Chapitre III. Du concept au signifié. Dans F. Rastier, *Sémantique et recherches cognitives* (p. 73-114). Paris cedex 14, France: Presses Universitaires de France.
- Rastier F. (2011) *La mesure et le grain*, Paris, Editions Honoré Champion.
- Rastier F. (2013) *Apprendre pour transmettre*, Paris, Éditions PUF (Collection souffrance et théorie).
- Rastier F. (2014) La sémiotique des textes, du document à l'œuvre, dans Abladi D., Badir S. et Ducard D. (dir.) *Documents, textes, œuvres : perspectives sémiotiques*, Colloque de Cerisy, Presses Universitaires de Rennes, p.13-39.
- Rastier, F. (2015). *Saussure au futur*. Paris, Editions Les Belles Lettres (Encre Marine)..
- Rastier F. (2018) Cassirer et la création du structuralisme, *Acta Structuralica : International Journal for Structuralist Research*, spécial issues April 2018 *Phenomenology and structuralism*, p 29-51 disponible sur <http://acta.structuralica.org/special-issues/phenomenology-structuralism/>
- Rastier F., Cavazza M., Abeillé A. (1994) *Sémantique pour l'analyse*, Paris, Masson.
- Rickert H. (1899) *Kulturwissenschaft und Naturwissenschaft*, Freiburg, trad. (1997), *Science de la culture et science de la nature*, suivi de *Théorie de la définition*, Paris, Gallimard.



- Ricœur P. (1975) *La métaphore vive*. Paris, Seuil Point essai.
- Ricœur P. (1985) *Temps et récit : 3. Le temps raconté*, Paris, Seuil, coll. Essais.
- Ricœur P. (1986) *Du texte à l'action : essais d'herméneutique II*, Paris, Editions du Seuil.
- Ricœur P. (2008) L'interprétation de soi, dans *Cités : philosophie, politique, histoire*, n°33, p. 141-147.
- Ricœur P. (2013) La pensée sans nostalgie, *Revue Esprit* 2013/11.
- Rosenthal V (2004) Perception comme anticipation : vie perceptive et microgénése dans Sock R et Vaxelaire B *L'anticipation à l'horizon du présent*, Liège : Mardaga, p 13-32
- Saidali , Y., Baudouin, N., Trupin, E., Holzem, M., Labiche, J. (2002). ACTI\_VA : plate-forme interactive pour l'acquisition de connaissances, traiteur d'images de document. *Actes du 5<sup>ème</sup> Colloque International sur le Document Electronique, CFD 20-23 octobre 2002 Hammamet* (Tunisie), p. 195-210.
- Saussure F.de (1971), *Cours de linguistique générale*, Paris, Éditions Payot.
- Saussure F.de (2002) *Ecrits de linguistique générale*, édités par Simon Bouquet. Paris, NRF Ed. Gallimard
- Schleiermacher F.D.E. (1987). Herméneutique l'abrégé commenté de 1819, dans *Herméneutique : pour une logique du discours* individuel, trad. C. Berner, Paris, Les éditions du Cerf/PUL.
- Simondon, G. (1958). *Du mode d'existence des objets techniques*, Paris, Aubier.
- Simondon, G. (1964). *L'individu et sa genèse physico-biologique* (IPB), Paris, PUF.
- Simondon, G. (2005). *L'individuation à la lumière des notions de forme et d'information*. Grenoble, Millon.
- Slodzian M (1993) Le VGTT et la conception scientifique du monde dans *Le langage et l'homme*, vol XXVII, n°4, p. 221-232.
- Slodzian, M. (2000) L'émergence d'une terminologie textuelle et le retour du sens dans Bejoint H. et Thoiron P. (éds) *Le sens en terminologie*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, p. 61-85.
- Taleb F. (2014) *Étude du scénario modal corrélé au syllogisme juridique pour la compréhension du processus de production et d'interprétation de textes : le cas des textes de droit*. Mémoire de Master 2 en Sciences du langage, soutenu le 30 juin 2014 à Université de Rouen.
- Taleb F & Holzem M (2018) Exploration textométrique d'un corpus de motifs juridiques dans le droit international des transports *JADT 2018 International Conference on Statistical Analysis of Textual Data* disponible sur <http://lexicometrica.univ-paris3.fr/jadt/index.htm>
- Tanguy L., Thlivitit T. (1999) Parcours interprétatifs (inter)textuels : vers une assistance informatique, *Cahiers de praxématique* 33|1999 : Sémantique de l'intertexte p. 185-215.
- Thlivitit T. (1998), Sémantique Interprétative Intertextuelle : assistance informatique anthropocentrée à la compréhension des textes, Thèse de l'Université de Rennes 1.
- Thouard D. (2004) *La méthode des sciences de la culture*, disponible sur <http://www.revue-texto.net/>
- Thouard D. (2015) Que lire est penser, *Revue Critique*, 2015/6, n°817-818, p. 556-568.
- Trabant J. (2000) Le courant humboldtien, in *Histoire des idées linguistiques*, vol. 3, éd. Sylvain Auroux, Liège, Mardaga, p. 311-322.
- Uexküll von, J. (1956 [1934]). *Milieu animal et milieu humain*, Paris, Bibliothèque Rivages.
- Utaker, A. (2014) Le retour de Saussure. Communication orale faite à l'*Observatoire Européen du Plurilinguisme*, disponible sur <https://www.youtube.com/watch?v=5-YNwRi6Etw>
- Valéry P. (1945) Lettre à Saint Flaubert, dans *Variété V*, Paris, Gallimard NRF.
- Valéry P. (1958) Le cimetière marin dans *Poésie*, Paris, Gallimard NRF.
- Valette M. (2010a) Proposition pour une lexicologie textuelle, *Zeitschrift für Französische Sprache und Literatur Beiheft, Les configurations du sens*, 37 (2010) 171-188.

- Valette M. (2010b) Méthodes pour une veille lexicale, dans Actes de la journée d'étude Le dictionnaire électronique. Quelles perspectives pour les sciences humaines et sociales ? Kénitra, Maroc.
- Varela F. (1989) *Autonomie et connaissance, essai sur le vivant*, Paris, Seuil, (coll. La couleur des idées).
- Varela F. (1996) *Invitation aux sciences cognitives*, Paris, Seuil.
- Varela F., Thompson E., Rosch E., (1993), *L'inscription corporelle de l'esprit. Sciences cognitives et expérience humaine*, Paris, Seuil (trad. française par V. Havelange de : *The Embodied Mind*, Cambridge (Mass.), MIT Press).
- Vermersch P. (1996) L'explicitation de l'action, *Cahiers de Linguistique Sociale* (28/29) p. 113-120.
- Vico G. (2001) *La science nouvelle, introduction, traduction et notes*, Paris, éditions Fayard, 2001, trad par Alain Pons de *Scienza nuova*, première version (1725).
- Villame T. & Theureau J. (1994) Activités de recherche documentaire, in *Linguistique & Ergonomie, Cahiers Langages, Cognitions, Pratiques & Ergonomie*, N°1, Mai, 29-52.
- Vogel C. (1988) *le génie cognitif*, Paris, éditions Masson
- Wable T., Holzem M. (2004) Structure textuelle et communication scientifique. *Actes du Congrès Glat-Barcelona 2004 La production des textes spécialisés : structure et enseignement*. Barcelone, Universitat Politècnica de Catalunya, p. 137-148.

-----

.

